

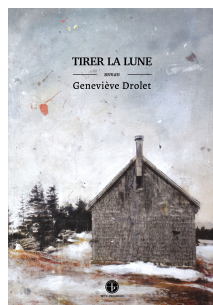
TIRER LA LUNE

roman

Geneviève Drolet



TÊTE PREMIÈRE



OceanofPDF.com

Tirer la lune

roman

Geneviève **Drolet**



TÊTE PREMIÈRE

OceanofPDF.com

TIRER LA LUNE

a été publié sous la direction de Fanie Demeule.

Direction littéraire : Fanie Demeule

Révision : Shana Paquette

Correction : Mélodie Goupil

Image de couverture : Chloé Giroux-Bertrand

Mise en page : [Studio C1C4](#)

Graphisme de couverture : Francesco Gualdi

© 2022 **Geneviève Drolet** et **Tête première**

ISBN papier : 978-2-925035-66-4 | ePDF : 978-2-925035-67-1 |

ePub : 978-2-925035-68-8

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Tirer la lune / Geneviève Drolet.

Noms : Drolet, Geneviève, 1984- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20220012628 | Canadiana (livre numérique) 20220012636 | ISBN 9782925035664 (couverture souple) | ISBN 9782925035671 (PDF) | ISBN 9782925035688 (EPUB)

Classification : LCC PS8607.R635 T57 2022 | CDD C843/.6—dc23

Dépôt légal — 3^e trimestre 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication, et la SODEC pour son appui financier en vertu du Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC).

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Tous droits réservés.



Canada Council
for the Arts

Conseil des arts
du Canada

SODEC

Québec 

OceanofPDF.com

Pour Laska, Galia, Petit Bou, les Mammouths,
et les trente-douze enfants que nous aurons

OceanofPDF.com

Étienne revient du marché avec Antonella dans son porte-bébé. La petite regarde autour, les paupières chargées de plomb. Sa mère est persuadée que le sommeil la gagnera bientôt ; elle cogne des clous sur sa poitrine. Elle envie ce luxe à sa fille. Un élément dans la forme de l'os de sa propre joue, dans la torsion de son cou, rend la position intenable et l'empêche de s'assoupir sur le torse velu de Léon. Plusieurs fois elle a essayé, tentant de se convaincre qu'elle en serait capable. En vain. Peut-être n'a-t-elle jamais dormi sur la poitrine de personne, pas même celles de ses parents.

Lorsqu'elle pose ce genre de question à sa mère Mathilde, cette dernière fait mine de chercher dans les tréfonds de sa mémoire, mais Étienne sait qu'aucun souvenir de ce type n'a survécu à autant d'années. Pourtant, elle a l'impression qu'elle ne pourra jamais oublier les petits riens qui parsèment son quotidien avec sa fille, comme des étoiles dissimulées sous un édredon de nuages. Les parcelles de vie si importantes et si banales. L'odeur de la salive de son enfant. Une odeur de calme, de certitude, d'amour. La vision de ces écoulements buccaux l'a toujours rebutée avant d'avoir des enfants. Il y a aussi des détails précieux qu'elle ne veut pas oublier : bruit de la suce lorsqu'elle tombe de la bouche molle et pulpeuse de sa fille, lèvres qui continuent de s'articuler autour d'un mamelon invisible après une tétée.

Main de son enfant qui se pose dans la sienne, légère et lourde à la fois.

Un morceau d'éternité dans sa paume.

Le sac à dos d'Étienne contient peu de choses. Elle n'a pas apporté tout l'attirail habituel, elle n'est pas partie longtemps. Elle a acheté un pot d'huile de coco biologique et des saucisses de sanglier pour le souper. Une couche traîne aussi au fond du sac, et Étienne se doute bien qu'elle est maintenant trop petite pour Antonella. Ça fait des semaines qu'elle n'utilise plus cette taille. Elle n'est là que pour les urgences, lorsque le lot de couches lavables propres est épuisé. Une débarbouillette pend de la poche gauche d'Étienne, pour les régurgitations imprévisibles. Elle est humide et Étienne capte les effluves âcres de lait suri qui s'en dégagent.

Il fait chaud, trop chaud. La chaleur les attaque de partout, même le vent ne parvient pas à les rafraîchir. Ce n'est pas du vent à proprement parler, mais des vapeurs qui semblent provenir d'une fournaise fonctionnant à plein régime. La petite sue, de minuscules gouttelettes perlent sur ses tempes et sur son nez. Étienne voudrait les lécher, mais se retient, la sueur de son enfant comme une lampée dans la fontaine de Jouvence. Elle se demande s'il est possible qu'elle soit déshydratée et se rappelle qu'elle a bu plus que d'habitude ce matin. Il faut faire confiance aux bébés. Ils savent ce dont ils ont besoin et se font entendre lorsque nécessaire.

L'œil d'Étienne s'accroche à une tache rouge sur le bitume ardent. Elle pense d'abord à un ver de terre écrasé. Puis, en s'avançant, elle constate qu'il s'agit d'une souris ou d'un mulot, à peine né, broyé sur le sol. Elle lève les yeux au ciel, les plissant devant le soleil oppressant. Son regard retombe sur le sol à la recherche du cadavre et elle en repère un autre, intact, à environ un pied de distance du premier. Elle s'en approche, serrant le corps de sa fille maintenant endormie dans le porte-bébé. Le rongeur, toujours vivant, gigote par spasmes, tente d'échapper à l'inévitable.

Les brûlures instantanées du bitume, la mort.

À la vue des poils en formation sous sa peau translucide, Étienne a le réflexe de caresser la tête de son propre nourrisson, passant ses doigts dans la dépression que crée la fontanelle. Son duvet soyeux apaise Étienne pendant quelques secondes sans toutefois parvenir à la sortir d'une agitation qu'elle sent poindre en elle. Elle regarde autour à la recherche de quelqu'un susceptible de l'aider, ou de la mère du rongeur agonisant. Les passants engourdis par la canicule ne comprendront pas. Elle scrute à nouveau l'animal, se demande s'il peut la voir, s'il sait qu'elle le regarde mourir. Ses yeux sont scellés. Il se déplace un millimètre à la fois, poussé par un instinct inébranlable. La détresse d'Étienne grandit, rampe en elle. Elle se demande ce que ferait Léon. Il ne pourrait rien faire lui non plus, paralysé par une forme d'apathie, comme une ancre qui trouve racine dans un abysse. Étienne pourrait mettre un terme au calvaire du rongeur en l'écrabouillant de sa sandale en caoutchouc ramolli par la chaleur. À coup sûr, elle sentira ses os éclater et son crâne se fendre sous la pression incertaine de son pied. Insoutenable. Il serait tout aussi sadique de le laisser agoniser seul.

Depuis combien de temps bataille-t-il ainsi pour sa vie ?

Le cœur d'Étienne pompe avec force, sa fille se réveille, les yeux ronds et scrutateurs, presque affolés. Elle tourne la tête en laissant des traces de bave sur les seins de sa mère. Puis, de faibles plaintes jaillissent de sa bouche humide, ce qui n'arrive presque jamais, sauf lorsqu'elle a envie d'être déposée.

Antonella est l'un de ces bébés qui semblent n'avoir aucun besoin particulier hormis manger, dormir et déféquer. Un bébé inquiétant, croit Étienne. Les expressions faciales de sa fille sont souvent neutres, ce qui la préoccupe sans qu'elle ne puisse se l'expliquer. Antonella a une préférence pour la poussette plutôt que le porte-bébé. Sa mère la lui refuse souvent, par

égoïsme. Elle désire son bébé près d'elle. Les couinements de l'enfant se transforment en sanglots. Quelques passants se retournent en l'entendant s'époumoner, puis continuent leur chemin en n'y portant pas plus attention. Étienne, désarmée, ne peut s'empêcher de pleurer à son tour.

Elle étreint Antonella avec force, et ne sait qui d'elle ou de sa fille console l'autre.

OceanofPDF.com

En sortant de ma Subaru verte, je suis bousculée par le vent et dois m'appuyer sur la voiture pour me stabiliser. Les rafales, toujours impétueuses dans le stationnement de l'héliport, me font perdre pied.

Le fleuve disparaît derrière un écran blanc. Aucun hélicoptère ne volera. Les bottes bien enfoncées dans un coteau de neige, j'entends cependant le ronflement du moteur, comme étouffé par le sifflement du vent. Je renifle, scrute le rotor d'un hélicoptère qui se pose en tanguant sur la piste déneigée. La fragilité, le manque de contrôle, des caractéristiques qu'on ne veut pas déceler lorsqu'on regarde ce genre d'engin.

Ce n'est pas la première fois que je dois prendre l'hélico, loin de là, mais à tout coup je tremble d'effroi à l'idée de survoler les glaces chevauchantes du fleuve. Une sueur froide me coule le long du dos et entre les seins. Est-ce le stress ou les symptômes de préménopause ? Le trajet ne dure que deux ou trois minutes, mais j'ai la certitude que je pourrais regretter plein de choses dans les secondes fragmentées d'un accident.

Je regroupe mes quelques bagages en bas des escaliers de la maisonnette qui sert d'héliport. Lorsque le pont de glace sera en fonction, je reviendrai chercher avec la motoneige le reste de mes affaires empilées dans la voiture.

Trois gamins attendent pour monter dans l'hélico. Ils se poussent dans les dunes de neige sculptées par le vent sur le côté ouest de la maisonnette. L'un d'eux fait une pause dans une congère épousant son corps emmitoufflé,

en regardant le ciel gris lavande de l'aube, l'air pensif, le regard sérieux, contemplant les forces qui se déchaînent autour de lui. Ses cils floconneux qui scrutent le ciel à la recherche de l'éternité.

Dans le mauve du matin, j'ai une pensée pour mon fils.

Il y a foule dans d'héliport aux effluves de laine mouillée et de café amer. Ça sent la neige aussi.

L'haleine de l'hiver.

L'aube pointe derrière le couvert de neige qui faiblit. C'est le début des vacances scolaires et on se précipite à l'île. J'aurais dû choisir un autre jour pour la traversée. J'espérais que le pont de glace serait solide à cette période de l'année, mais depuis quelques hivers, on espère souvent en vain.

Derrière un pupitre, Marcel, en combinaison une-pièce de motoneige, reçoit le paiement des usagers. Ses bottes énormes me semblent deux ou trois tailles trop grandes.

Salut Étienne. Salut Marcel. Tu payes el'prix résident ? Oui, comme à chaque fois, mais là je vais rester un bout. Ah ! dit-il. Derrière son interjection, une curiosité à peine voilée. J'ignore s'il est au courant pour mon affectation à l'île et pour Léon. Je ne l'ai annoncé à personne encore, hormis quelques amis proches.

Il est rare que je vienne seule ici. En réalité, ça n'est jamais arrivé, mais j'ai l'impression que oui. Ma présence en solitaire parle davantage que je le souhaiterais.

Je croise des regards et j'agite la tête en guise de salutations en déballant un vieux caramel provenant d'un bol laissé sur la table. Trop dur, il ne se laisse pas mâchouiller.

On parle de la neige, surtout, et de la mairesse.

Malgré plus de 20 ans de présence sporadique et d'implication dans divers comités, Léon et moi sommes toujours considérés comme des

vacanciers ici. Les Verdoyants ne sont pas hostiles au tourisme pour autant ; la plupart y voient une occasion de revitaliser l'île, de la mettre en valeur, mais il reste toujours cette inquiétude fondée que les villégiateurs viennent diluer leur sentiment de singularité. La peur que l'île se transforme en domaine pour retraités privilégiés.

Ça va être 15 piasses, dit Marcel. Je lui tends l'argent. Il enlève son gant déchiré, imbibé de sueur et de neige fondue, pour recevoir le paiement. Ses paumes pleines de corne accusent un travail constant et rude. Ça va se terminer à quelle heure tu penses ? Pour moé ça va aller jusqu'à 9 h, 9 h 30, ça dépend de la météo. Y'a pas mal de monde. C'est l'jeune pilote en plus. Y'aime ça faire du temps extra. Tu devrais être correcte pour traverser si ça continue à s'améliorer d'même. Mmm, dis-je. La tempête semble plutôt s'aggraver. Pas de pont de glace encore hein ? Non, Donald pis son fils sont allés voir l' chenal hier pis c'pas encore ça. Va falloir attendre. Oui, j'ai du temps *anyway*, je commence juste après Noël, une fois installée.

Marcel se racle la gorge, dans un mélange de toux éternelle, d'inconfort et d'empathie. Quelqu'un fait craquer le plancher derrière moi. Une femme dans la quarantaine accoutrée d'un ensemble sportif dernier cri s'impatiente dans la file. Une vacancière typique, aisée, qui vient deux ou trois fois par année. Le reste du temps, sa maison du Bout d'en Bas reste vide. Je n'ose pas lui dire que rien ne presse, même si je comprends cette envie de régler le paiement pour assurer sa place dans l'hélico. La traversée n'est pas une certitude, rien n'est acquis lorsqu'on part à l'île.

Bon, à plus Marcel. Oui Étienne, tu viendras prendre le thé à maison, on s'parlera de c'que tu veux. Bien sûr.

Je me demande comment affronter les éventuelles conversations autour de Léon.

L'employé de l'héliport pénètre dans la maisonnette et appelle les trois prochains passagers. Une femme enceinte range son tricot dans son sac et se lève avec peine, boudinée dans son habit de neige trop serré à la taille, accompagnée de son copain et de leur bambin âgé de 4 ou 5 ans. Je ne les ai jamais vus, mais j'ose les aborder.

Vous allez où ? Au gîte du Bout d'en Haut. Belle place, vous allez être bien.

Ils sourient avec politesse en se retournant pour suivre l'homme emmitouflé qui les mène sur la piste de décollage en poussant un chariot rempli de bagages. Le petit sautille jusqu'à l'appareil pendant que ses parents marchent tête baissée comme si l'hélice allait les atteindre et sectionner leurs têtes.

Je m'assois sur l'une des chaises placées le long du mur et regarde l'hélicoptère décoller, prise d'un léger frisson dont je ne peux identifier la cause.

Le froid, la peur, la solitude, la nostalgie, l'excitation.

Pendant ce temps, un ordinateur explique aux passagers les consignes de sécurité propres à l'appareil. Personne n'y porte attention sauf un chien couché au sol qui attend qu'on l'appelle aussi. Des mottes de neige accrochées à ses poils jaunâtres fondent en formant de petites flaques sur le vinyle qu'il lèche à intermittence.

Les deux minutes de vol d'hélicoptère me donnent la nausée. À mi-chemin, je constate que les deux rives disparaissent dans la poudrerie. Les chocs des glaces au gré du courant du fleuve contribuent à ma nervosité. J'imagine mon corps couler dans cette eau glaciale et noire, mon crâne défoncé par les écueils de glaces flottantes. Lors de mes exercices de méditation, je suis souvent appelée à visualiser ma propre mort et celle de mes proches. Les exercices ont attisé mon imagination. Lorsque je me trouve dans des situations ambiguës, mes pensées s'emballent. Je me doute bien que ce n'est pas l'effet recherché.

Un malaise persiste.

Me préparer à la mort. Je me répète que c'est le mieux que je puisse faire, même si je doute d'y arriver un jour.

Les deux autres passagers de l'hélicoptère badinent, excités par la traversée qui prend des airs de manège forain. Je ne connais pas grand-chose au pilotage de ce genre d'engin, mais les vents me semblent forts, la visibilité nulle, et le pilote trop jeune. Nos quatre corps sont ballottés par l'appareil à la merci des vents. Je ferme les yeux, le souffle court, les lèvres qui tressautent au gré des mouvements incontrôlés de l'hélico. Les mains suintantes sur mes cuisses, la mâchoire serrée, les fesses aussi.

Je ne veux pas mourir maintenant.

Je ne peux rien y faire.

Une fois au-dessus de la terre ferme, je me calme un peu. Tu vas devoir t'habituer ma chère, me dis-je en regardant le jeune pilote qui affiche un air blasé. Comment fait-on pour parvenir, à la mi-vingtaine, à obtenir son brevet de pilotage, à acheter son propre hélicoptère ? Je sais qu'il travaille à son compte et qu'il ne recule jamais devant la tâche, peu importe les conditions. Cette témérité m'impressionne autant qu'elle m'inquiète.

Je pense à Adam et mon cœur se tord. Le même goût me revient en bouche chaque fois que je songe à lui, la même tension au fond de la gorge.

Une envie de pleurer.

Adam.

OceanofPDF.com

Deux hommes en combinaisons de motoneige viennent à notre rencontre sur la piste d'atterrissage. Juste à côté, un marais à moitié gelé témoigne de la chaleur inhabituelle de l'hiver. Les dernières semaines ont été presque torrides par rapport aux moyennes annuelles. La glace, dentelle ornant les frontières du marais, doit s'être formée au cours des deux derniers jours, plus froids.

L'un des hommes, Donald, m'aide à descendre de l'hélico en m'indiquant de rentrer me réchauffer dans la cabane pendant qu'il s'occupe des bagages. Il les tire sur un traîneau avant de les déposer dans le stationnement de l'héliport. Les chutes de neige s'accroissent de plus belle et s'accumulent rapidement sur les sacs placés près des motoneiges. La forme des flocons est particulière, on n'en perçoit pas les cristaux. Il s'agit plutôt de petites mottes, de boules de neige déjà formées.

Donald toise l'horizon et dit Ça s'ra notre dernier voyage, j'pense ben. Il a pas froid aux yeux, l'jeune pilote.

J'ai encore plus l'impression d'avoir échappé à quelque chose de grave.

L'engin tarde à redécoller, ce qui donne raison à Donald. L'infirmier de garde, Carl, doit passer me prendre en motoneige. J'attends quelques minutes à l'abri du vent.

Les deux héliports qui connectent l'île ont la même odeur. Le sol est recouvert d'un vinyle mal entretenu qui se soulève dans les coins de la pièce. Une petite fenêtre permet de suivre la progression de l'hélicoptère

dans le ciel. Quelques denrées ont échoué sur une petite table en mélamine qui fait office de bureau. Des clémentines amochées et des bananes noircies par le froid. Elles doivent être tombées d'un sac lors du transport. Objets perdus.

L'île n'abrite aucune épicerie, aucun magasin, seulement quelques restaurants ouverts sur demande ou en saison touristique. Depuis quelques années, un café-bar, La Livèche, accueille la population et les touristes hivernaux courageux quelques heures par jour, les fins de semaine et pendant l'ouverture du pont de glace du mardi au dimanche. Les aliments, les outils et les matériaux de construction doivent être transportés sur l'île. On apprend rapidement à n'emporter que l'essentiel. Certains récalcitrants aiment s'encombrer de beaucoup plus. Pragmatique, je comprends avec difficulté ces envies d'abondance. J'en fais même des cauchemars. Les trop-pleins me donnent une impression d'étouffement. Léon avait une tendance à l'opulence lors des voyages à l'île, et au gré d'efforts surhumains, je parvenais à ne plus aborder la question. Je ne serais jamais arrivée à le convaincre d'épurer nos bagages.

Le pont de glace facilite le transit ; il permet de traverser le fleuve en motoneige. Depuis quelques années, sa durée de vie est de plus en plus courte en raison des hivers cléments. Balisé par de jeunes épinettes plantées dans la glace, le pont est entretenu par Donald et son fils David, des résidents de l'île, descendants des premiers insulaires. Des résidents de souche, pour ce que ça veut dire. Les Verdoyants guettent la balise du pont avec impatience. La liberté de mouvement devient vitale lorsqu'on habite l'île en hiver, pour contrer l'isolement.

Par réflexe, je regarde mon téléphone pour voir si ma fille m'a appelée. Il est presque 14 h à Paris, où Antonella entame ses études de médecine. Elle veut être anesthésiste. Endormir des gens, leur douleur. Des calculs

constants, mathématiques du corps. Elle a réussi le concours d'entrée ardu. Je suis fière de ma fille, sans plus. Je sais que je me trompe lorsque je jauge le choix de ma cadette ; j'ai moi-même côtoyé des anesthésistes brillants, attentionnés, pleins de compassion. Malgré tout, je ne peux m'empêcher de considérer les aspects rébarbatifs de la profession, et je ne parviens pas à comprendre les motivations de ma fille qui désire travailler en milieu hospitalier. Doser, piquer, geler. Dans le cadre de mon propre travail, le rapport à la douleur est tout autre. Parfois, je suis persuadée qu'il s'agit d'une provocation d'Antonella à mon endroit.

Ma fille, tout juste sortie de l'adolescence, n'a pas hésité une seconde à s'exiler pour vivre avec son copain français dans son pays natal. Je revois souvent la scène où elle m'a annoncé Je pars en France. Tout est arrangé.

Aucune discussion.

Elle avait organisé son exil en secret. D'ailleurs, Léon et moi ne nous serions jamais interposés. Notre fille fait ses propres choix et elle ne déroge jamais de ce qu'elle a décidé. Même bébé, Antonella était déterminée, presque dure. Que fait-on d'une enfant aussi bornée ? Je veux laisser vivre mon enfant comme elle l'entend.

L'importance de laisser vivre les autres...

Mon téléphone ne sonne pas souvent. Lorsqu'il le fait, ce n'est pas Antonella.

Ce silence.

Il y en a beaucoup sur l'île.

Le vent qui souffle, que me racontera-t-il ?

L'île, le domaine de Léon.

Attiré par cette forme allongée au milieu du fleuve.

Il blaguait, il parlait d'elle comme d'une maîtresse.

Ma jalousie n'était pas un secret. J'avais l'impression que la tête de mon amoureux était perpétuellement retenue ici, quelque part sur la grève ou entre les bouleaux chétifs de notre terre à bois. Il avait voulu déménager sur cette île oblongue, vivre dans notre camp forestier. Ma vie se déroulait dans la métropole. J'avais travaillé tellement fort pour que ma profession soit reconnue à sa juste valeur. J'étais fière de figurer parmi les femmes de la première cohorte d'un nouveau programme. Je ne pouvais pas laisser tomber. J'aurais senti que j'abandonnais les familles, les femmes. J'avais finalement cédé, par amour pour Léon. Je connaissais l'ampleur du sacrifice qu'il avait fait en restant en ville si longtemps. C'était son tour.

Quelle ironie ! Maintenant que Léon est parti, je vais vivre la vie qu'il souhaitait pour notre couple. Le déménagement était prévu depuis quelques mois. Mais le départ de Léon ne l'était pas.

J'y songe souvent. Que pouvait-il arriver de pire après ce que nous avons vécu ensemble ? Vivre seule, alourdie de notre histoire, comme un bagage encombrant. Je devrai apprendre à le faire.

Sur l'île.

Entourée de ce silence qui semble me chuchoter des paroles imperceptibles à l'oreille. Toute ma vie, j'ai eu peur de revivre ce silence.

Le vrai, celui qui dit que c'est fini.

Sans appel.

C'est l'heure. C'est à son tour de donner la vie.

Étienne se sent prête. Elle connaît le caractère imprévisible des naissances et sait l'importance de savoir lâcher prise dans ces circonstances.

Elle pense à toutes ces femmes dont elle a écouté les plaintes, les craintes et les interrogations. Elle les a entendues, les a aidées, a discuté avec elles de leurs options en leur laissant la liberté de prendre leurs propres décisions.

Elle les a maternées aussi. Avant même d'être mère.

Ces femmes, jeunes et un peu moins jeunes, qui ont passé la porte de son bureau. En elles, la certitude de porter quelque chose de grandiose, qui les dépasse. Elles repartaient avec leur premier, deuxième, sixième nourrisson, pleines d'un bonheur renouvelé à chaque naissance malgré la fatigue inhérente.

Étienne est maintenant l'actrice principale du film mille fois regardé de la naissance.

Non, rien n'est aussi racoleur que dans les films qui présentent une vision faussée de l'accouchement. Une femme qui donne la vie éprouve un mélange d'impuissance et de puissance, de contrôle et de passivité, à tour de rôle et à l'occasion, en même temps. La volonté dont elle fait souvent preuve la surprend elle-même. Au moment où elle sent ses dernières énergies la quitter, au moment où elle souhaite abandonner, une force

extérieure à elle, ou plutôt enfouie en elle, prend le relais. Son corps accomplit alors les actions nécessaires pour enfanter.

Étienne participe à la naissance des mères et des bébés. Elle contemple la vie qui émerge des corps en intervenant au besoin. Elle tient l'espace.

Elle a tant attendu ce moment. Son moment.

Son enfant.

Leur enfant, à elle. À Léon.

Pas tout à fait à eux. Une personne à part entière. Une nouvelle personne.

La venue d'un enfant procure la sensation de vivre quelque chose de surréaliste, l'un des événements les plus intenses de la vie.

Ça, et la mort.

Intimement reliés.

Les contractions d'Étienne sont encore très irrégulières. La poche des eaux a rompu quelques heures plus tôt alors qu'elle regardait une téléserie avec Léon. Étienne s'est aussitôt activée afin que le travail s'accroisse, rebondissant sur un ballon d'exercice à raison de sessions de plusieurs minutes en alternant avec le tire-lait pour stimuler les contractions.

Le couple marche longtemps dans cette nuit fraîche du mois d'avril. Les contractions deviennent plus fortes, mais restent sporadiques. À l'aube, Étienne appelle sa collègue sage-femme, son amie Hamida, une Algérienne venue au Québec après avoir travaillé en France pendant plusieurs années. Léon l'accueille, fier et excité de rencontrer son enfant.

Pourtant, rien ne se passe. Bientôt 24 heures se sont écoulées depuis la rupture de la poche des eaux. Étienne, comme son amie, sait ce qui est recommandé dans cette situation. Elles semblent ne pas vouloir aborder le sujet. Léon prépare le sac pour l'hôpital.

Étienne refuse d'y croire. Elle ne va pas accoucher à la maison, comme elle et son amoureux le souhaitent.

À plusieurs reprises au cours de ses accompagnements, elle a dû reconforter des femmes déçues du déroulement de l'accouchement. Il est très rare qu'ils se passent exactement comme on le voulait. Étienne aurait souhaité les mettre à l'abri de la déception, mais ce chemin leur appartenait.

Comme bien des expériences, l'accouchement est devenu une performance ; il faut le réussir, y exceller. Consciente de ces écueils, Étienne n'y échappe pourtant pas. Elle s'interroge aussi sur ses propres convictions en tant que sage-femme. Un accouchement dit « naturel », sans intervention, produit-il des bébés plus heureux, mieux aimés ?

Environ 15 % des parturientes aboutissent à l'hôpital en cours de travail, et ce, pour diverses raisons, mais peu s'y retrouvent pour des urgences graves. Elle fait partie d'un pourcentage redouté, d'une triste statistique.

L'obstétrique est une spécialité nécessaire pour les grossesses à risque et pour certaines urgences, Étienne en est persuadée. Cependant, la généralisation d'une démarche médicale pour toutes les grossesses lui semble contre-productive. Combien de fois a-t-elle été témoin de médecins qui inséraient leurs doigts dans les vagins des femmes sans même prendre le temps de se présenter, alors que la vie de la femme, ou celle du bébé, n'était pas en jeu ? Ces gestes odieux sont normalisés, ils font partie des violences obstétricales auxquelles Étienne est souvent confrontée. Une femme qui vient de donner la vie a si peu d'énergie pour porter plainte devant le tout-puissant collègue des médecins. Pour elle, la pratique sage-femme est une manière de lutter contre un système qui évolue si lentement.

Dans le chaos de cette naissance, Étienne décide qu'elle veut faire la paix avec le caractère incontrôlable de la vie.

Elle n'y arrive pas.

Entre chaque contraction, elle martèle le sol de ses pas chaotiques.

À l'hôpital, rien ne se déroule comme elle le voudrait. Elle aurait aimé être ouverte et confiante. Elle méprise l'infirmière qui la reçoit, le même genre d'infirmière qu'elle côtoyait en obstétrique et qui la faisait regretter son premier choix de carrière. Une personne débordée qui a été formée pour ne plus penser par elle-même afin de survivre à ses journées. Étienne se sent persécutée, brusquée et infantilisée à la moindre intervention, en particulier parce qu'elle connaît les protocoles et qu'elle aimerait que sa seule parole ait assez de poids pour faire dévier les règles. Elle voudrait qu'on la considère comme une humaine plutôt qu'une fiche à cocher.

Elle est branchée aux moniteurs, prisonnière. Le cœur du bébé montre des signes de décélération cardiaque. On parle de l'envoyer en césarienne. Le cœur d'Étienne fige. Malgré que de nombreuses expériences avec ses parturientes lui ont démontré la possibilité d'une naissance physiologique à l'hôpital, son corps entier est un grand cri, une dénonciation.

Il se hérisse et le bébé continue de ne pas vouloir naître.

Elle cherche Léon des yeux, il est à la traîne de l'équipe médicale. Il ne sait pas comment s'affirmer, lui aussi victime du doute qui surgit lorsqu'on parle d'un bébé en danger. Étendue sur le dos, la rachidienne la clouant à la table d'opération, les mains liées en croix, elle a froid, si froid qu'elle claque des dents.

Ce n'est pas comme ça qu'on doit venir au monde, pense-t-elle.

Son enfant lui est extirpé du ventre et tout de suite emmené loin d'elle et de Léon. L'équipe de néonatalogie soupçonne qu'il a avalé du liquide méconial. Étienne ne pourra le prendre que plusieurs heures plus tard, une fois les inquiétudes écartées. Il aura été séché, placé sous une table

chauffante, piqué des dizaines de fois pour contrôler sa glycémie, gavé de lait maternisé.

Les jours suivants comme un cauchemar.

Le protocole de glycémie.

Les réveils aux demi-heures.

Des infirmières dépassées par une hiérarchie oppressante.

Des étudiantes qui s'emparent des seins d'Étienne sans sa permission pour les mettre dans la bouche de son fils.

Quelle quantité avez-vous donné de préparation pour nourrisson madame ? Ben là, il ne fallait pas le nourrir, je dois prendre sa glycémie, Oh ! Madame, il est en hypo, vite, nourrissez-le, réveillez-le, Nous devons le peser en pleine nuit, c'est le protocole. Vous n'avez pas assez de lait, vous comprenez, ce n'est pas assez, il faut de l'extra. Quoi ? Vous ne voulez pas qu'on lui donne de la préparation ? Je vais faire venir ma supérieure. Si vous refusez encore, on va l'amener en néonatalogie et le gaver. Vous n'aurez pas de montée laiteuse à cause de la césarienne. Réveillez-vous, il faut qu'on prenne votre température, qu'on change votre couche, qu'on vous donne votre Tylenol. Avalez votre gruau et votre jus d'orange.

Vous voulez partir ? Mais vous devez attendre la pédiatre. Votre bébé fait une jaunisse. Il a perdu 9 % de son poids. Il faut lui donner de la préparation, le gaver comme une oie. On n'a pas confiance en vous, nouvelle maman qui ne connaît rien. On ne se fie pas à son instinct ici, madame, on se fie aux machines, ça, c'est fiable. Vous avez beau être sage-femme, vous ne savez pas tout sur les bébés naissants.

À la maison, Étienne et Léon se réveillent enfin du cauchemar. Ils ont un fils. Elle est mère.

Donald plisse les yeux en me scrutant.

J'ai tué cinq coyotes aujourd'hui. Une balle. Une peau. J'va m'arrêter là.

Donald examine mon visage à la recherche d'une réaction. Je ne comprends pas d'emblée ce qu'il insinue, et je regrette d'être la seule personne présente dans l'héliport de l'île. Forcée à subir les pitreries de Donald.

Je n'ai pas la tête à l'écouter. Je suis seule, sans Léon, qui était bien meilleur que moi pour transiger avec les mauvaises blagues de Donald. Ça me rentre dedans. La petite pièce semble se refermer sur moi. L'île me paraît hostile.

J'avale avec difficulté.

Donald continue. Habituellement, faut pas trop donner de détails de c'genre là devant les femmes pis les enfants. Il s'amuse. Je finis par comprendre ce qu'il veut laisser entendre. Une mère coyote, quatre petits dans son ventre. Je ne réponds rien, mes années de pratique m'ont forgé un sang-froid inébranlable. Carl, l'infirmier de garde, pénètre dans l'héliport au bon moment. Salut Étienne, t'as eu de la chance de rentrer aujourd'hui. Ça se gâte. Y'a pas mal de monde de déçu de l'autre bord.

Il avise l'horizon. La tempête crée des vortex dans les dunes de neige qui bordent la piste de motoneige. Scuse-moi, mon Ski-Doo partait pas. Pas de problème Carl. Ça fait juste dix minutes que je suis là.

Heille Carl, t'as-tu déjà mangé ça toé, du coyote ? Carl regarde Donald et fait signe que non. Ça se mange ? Ben sûr que ça se mange mon homme. C'est pas un charognard ? demande Carl.

J'ignore si Donald plaisante, je me doute que oui. Ses joues écarlates, brûlées par le froid ou parsemées de couperoses, difficile à dire, lui donnent un air coquin qui contraste avec le ton de sa voix, des plus sérieux. Ses cheveux noirs striés de blanc jauni pendent sur son front et on peut deviner qu'ils n'ont pas été lavés depuis longtemps. Ses yeux couleur glacier, pleins de candeur et de douceur s'harmonisent avec la combinaison une pièce pétaradante qui a été à la mode dans les années 1990.

Bon, t'es prête Étienne ? Oui, mes bagages sont là, dehors, même si on ne les voit plus à cause de la neige, haha. Carl jauge l'amoncellement de sacs ensevelis. On va les mettre dans le traîneau, il faudra que tu te couches dessus pour qu'ils ne tombent pas, j'ai encore oublié la corde. Donald, t'as-tu de la corde ? Non, mon pit.

Donald m'envoie un sourire adorable, et j'imagine déjà la position ridicule de mon corps pendant le trajet de motoneige, tout en sachant que la réalité correspond à coup sûr à mon imagination.

Carl et moi installons les bagages dans la meilleure disposition possible sur le traîneau. Je m'étale sur les sacs en position précaire, dos à la motoneige, et envoie un signe à l'infirmier de garde avant de me tenir sur les planches de bois horizontales du traîneau. Ne va pas trop vite là. Le vent qui souffle trop fort pour que Carl entende quoi que ce soit.

Les maisons défilent, avec leurs couleurs typiques et moins typiques, comme la maison couleur pêche que j'affectionne, j'ignore pourquoi. Je me demande chaque fois ce qui a mené à un choix de nuance aussi audacieux.

Les constructions du secteur du chemin de l'île suivent à peu près toutes le style maritime québécois, soit un toit à deux versants incurvés ou droits.

Les règlements d'urbanisme, instaurés en 1992, ont assuré la protection du patrimoine architectural de l'île en empêchant la construction d'habitations de style différent. Jusqu'à tout récemment, avec la venue de la nouvelle mairesse.

Les dos d'âne formés par le vent forcent Carl à ralentir pour éviter une chute de chargement, incluant ma personne. Il accélère un peu trop entre les multiples obstacles. En regardant la piste défiler, je me remémore les enfants sur la trottinette de neige attachée au traîneau. Lorsque nous étions en ville, ils se plaignaient dès qu'un morceau de neige pénétrait dans leurs mitaines — surtout Adam. À l'île, c'était différent : l'environnement semblait avoir un effet particulier sur leur endurance. Combien de chutes avaient-ils subies sans broncher lorsque la trottinette des neiges dérapait au moindre tournant ? Ou lorsqu'ils bataillaient pour tenir le guidon ? Plus d'une engelure avait été balayée par la promesse d'un chocolat chaud ou par la chaleur du feu de foyer. L'île transformait nos enfants en superhéros. Je savais à quel point Léon aimait constater cette métamorphose chez notre progéniture. Je rêvais qu'ils puissent grandir sur l'île, mais c'était impossible. Aucun moyen de transport ne permettait la fréquentation assidue de l'école du village de l'autre côté du fleuve. La vie sur l'île est soumise aux aléas de la météo, et si ça revêtait un caractère champêtre pour une famille en vacances, nous savions cette situation parfois pesante pour les insulaires.

Lorsque les écoles avaient fermé les unes après les autres sur l'île, plus d'une famille avait été forcée de s'exiler sur la terre ferme, renonçant à un mode de vie chéri, à une partie de leur identité. Pendant un certain temps, quelques enfants avaient été placés dans des familles vivant près des écoles, ne revenant que les fins de semaine sur l'île. Une solution qui s'est avérée déchirante pour les parents autant que pour les enfants.

Déménager devenait la seule solution.

Plusieurs familles n'avaient pas les fonds nécessaires pour entretenir deux maisons, l'une au village, l'autre à l'île, et devaient se résoudre à vendre la dernière, ou à la louer à fort prix pour les vacanciers des villes.

À mi-chemin de la maison, mon téléphone vibre dans ma poche. C'est probablement Adam. Je n'ai pas envie de répondre. Je l'oublie aussitôt.

OceanofPDF.com

Le lendemain de mon arrivée à l'île, le redoux, le calme, le fleuve anthracite qui gouverne mon regard. La neige est humide et on voit les glaces dériver, emportées par le courant. Le pont de glace me semble un vestige du passé. Est-il possible qu'il ne se forme pas du tout cette année ? Ma première fois à l'île me revient.

Depuis l'autoroute, j'observais le Saint-Laurent, perplexe à l'idée de devoir le traverser en motoneige. Mes yeux fixaient les flots violents qui se brisaient sur la grève. Même à Rivière-du-Loup, à environ 20 minutes de l'île, rien n'indiquait que la traversée sur un pont de glace puisse être possible.

Nous nous étions arrêtés à l'épicerie pour compléter nos provisions, ne sachant pas trop quelle quantité nous devions apporter. Nos amis, Charles et Hamida, avaient loué un chalet sur l'île pour le temps des fêtes et nous avaient invités à nous joindre à eux. Adam aussi était là, enfant curieux, sensible. Un enfant particulier. Il était très intéressé par le processus de ma grossesse, et je répondais à ses questions, vulgarisant les notions que j'avais assimilées durant mes nombreuses années d'étude. J'étais touchée par l'intérêt d'Adam qui, d'ordinaire, me considérait avec froideur. Je souhaitais qu'il ne sente pas trop les secousses inévitables qu'apporte la naissance d'un nouveau-né dans une famille. Léon avait décidé de prendre un congé sans solde de plusieurs mois pour s'occuper de ses deux enfants. C'était lui qui avait proposé l'arrangement après avoir lu mon travail de

synthèse, portant sur le sexisme généralisé des rôles parentaux dans les premiers mois de vie de l'enfant. Depuis son congé de maladie quelques années plus tôt, Léon se concentrait sur des tâches administratives, aux ressources humaines de l'hôpital. Il n'avait pas hésité à prendre congé, ce travail l'indifférait.

Adam regardait le paysage défiler et posait des questions sur les glaces et leur formation, questions auxquelles ni Léon ni moi ne pouvions répondre. Plusieurs fois par jour, nous effectuions des recherches sur Internet pour élucider les mystères qu'Adam voulait résoudre. Autant il connaissait beaucoup de choses pour son âge, autant il semblait mal outillé pour la vie de tous les jours. Il préférait s'informer sur la sensibilité du visage des Tyrannosaurus Rex plutôt que d'apprendre les tâches quotidiennes les plus simples. Faire griller son pain, choisir ses vêtements, les enfiler, être prêt à partir pour l'école. Il aurait un peu d'autonomie à gagner avec la venue du bébé. Je me doutais bien que ce serait un défi pour lui.

À notre arrivée au stationnement de l'héliport, nous avons constaté avec soulagement que la glace était bel et bien formée sur le chenal au sud de l'île, d'une profondeur qui oscillait entre zéro et six mètres, et large d'une centaine de mètres. La distance semblait si courte entre la terre ferme et l'île. Si le pont de glace était solide et balisé, il était possible de franchir le fleuve à la marche.

La traversée à pied était possible l'été lors des grandes marées. Hamida m'avait appris que chaque année, les Verdoyants et les touristes étaient invités à traverser le fleuve lors de la marée basse, dans la boue. La randonnée pouvait durer plusieurs heures, avant de se clôturer par une épluchette de maïs ou un souper spaghetti.

Hamida et Charles, arrivés quelques minutes plus tard à bord de leur brinquebalante Corolla beige, s'étaient annoncés plusieurs kilomètres à l'avance. Les émanations du pot d'échappement créaient de petits nuages intermittents dans la descente de la pente qui menait à l'héliport.

Allô allô ! Ça va vous trois ? Euh, vous quatre ? Héhé ! Oui ça va. On a eu peur en route. J'ai eu des doutes pour la traversée. Inquiète-toi pas, avait dit Charles, j'ai parlé au gars qui va venir nous chercher. Y'a pas de problème.

L'attente durait depuis plusieurs minutes. Malgré le soleil éclatant, le vent du nord-est semblait se ruer sur nous et nos cinq visages grimaçaient de douleur en jugeant les glaces perchées sur le fleuve comme des sentinelles économes de leurs mouvements. Adam, assis sur un banc de neige, guettait l'horizon pour être le premier à apercevoir les motoneiges qui venaient nous chercher. Seuls ses yeux étaient en action. Le reste de son corps semblait aussi immobile que l'amas de neige sur lequel il trônait. Lorsqu'un bruit de moteur avait retenti, son bras s'était levé pour suivre la progression des engins sur la glace. Je regardais Adam. J'aimais ce que je voyais.

Les motoneiges s'étaient arrêtées à quelques mètres de notre petit groupe. Deux hommes dans la quarantaine, combinaisons aux couleurs fluo. Donald et Marcel, jeunes.

C'pas beau, c'pas beau, avait claironné Donald.

Nous nous regardions, inquiets de l'affirmation de l'homme. Qu'est-ce qui est pas beau ? M'a vous traverser, mais va falloir faire des p'tits voyages. On va commencer avec les bagages, comme ça, si ça coule, vous allez être saufs, héhé.

Adam s'approchait des hommes en fluo. Comme un fauve. Malgré sa curiosité, il ne faisait pas confiance aux personnes qu'il rencontrait. Il

attendait d'être certain qu'elles en valaient la peine. Je l'avais déjà vu dévisager des étrangers au point où ça devenait inconfortable. Son regard mettait à nu. Il semblait percevoir failles, caprices, envies, âmes. À part celles d'Adam, seules les pupilles des nourrissons arborent ce degré d'intensité ; avec les années, une certaine pudeur s'installe. Pourquoi cet enfant de 9 ans n'avait-il pas perdu cette manie avec les années ? Je l'ignorais, et une partie de moi aimait sentir les yeux de mon beau-fils plonger dans les miens. Le plongeon vertigineux et précis d'un cascadeur qui tente de viser un bassin d'eau minuscule. Une quête ravageuse, rare, presque suicidaire.

Pourquoi tu me regardes comme ça Adam ? lui demandais-je parfois.

Parce que ça m'intéresse.

Les bagages avaient été traversés sans encombre. J'étais la suivante. En chemin, j'avais senti le système de chenille couler dans la gadoue au milieu du fleuve tandis que Marcel accélérât et dérapait sur la surface fuyante.

Mon corps, raide.

Ma tête qui pensait à l'enfant dans mon ventre et qui imaginait des scénarios désastreux.

Pourquoi fabriquais-je de telles intrigues ? Parfois, je me consolais en me disant que de penser à ce genre d'événements dramatiques les empêcherait de se produire. Dans les bulletins de nouvelles, les victimes des tragédies relatées ne déclaraient-elles pas qu'elles n'avaient jamais envisagé un tel malheur ? Je me croyais protégée par mon imagination fertile.

Maintenant que j'avais les pieds sur la terre ferme, la progression des autres sur les glaces m'avait tenue en haleine. Adam hurlait-il ? Pourquoi les motoneiges semblaient-elles arrêtées ? Non, elles avançaient, tout allait bien.

Ma main sur mon ventre prenait contact avec l'enfant qui se mouvait en moi. J'aurais aimé pouvoir l'observer.

Avant d'être enceinte, lorsque j'imaginai mon ventre, je le visualisais comme un membre greffé sur mon corps, extérieur à moi. L'expérience s'avérait très différente de ce que je m'étais figuré. Malgré la rondeur de mon abdomen, je n'avais pas la sensation d'être plus grosse. Mon image mentale était restée identique. Même si les mouvements du bébé me rappelaient qu'une entité grandissait dans mon utérus, cette masse dense et ondoyante faisait partie de moi, de mon corps, de mon esprit.

Toute la complexité de la maternité résidait dans ces perceptions antagonistes : un enfant physiquement attaché à mon ventre jusqu'à la naissance deviendrait un jour un individu autonome, une dissociation naturelle et nécessaire.

Consciente que le processus de séparation s'élaborait sur des dizaines d'années, je m'interrogeais sur ma capacité à offrir de l'espace à mon enfant afin qu'il puisse s'épanouir.

Je me questionnais aussi sur le rôle du père. Tous ces liens physiques et mentaux que j'entretenais avec mon bébé à naître devaient être perçus d'une manière différente par Léon. Rien de concret ne le rattachait à l'enfant hormis la certitude qu'une partie de ses gènes avaient été transmis. Les pères doivent-ils travailler plus fort pour se lier à leur progéniture ? Et qu'en est-il de l'enfant ? La grossesse permet aux parents de développer une affection expectative envers leur enfant. Or, les bébés ne naissent pas en aimant leurs parents. Ils apprennent, au fil des soins et de l'attention qu'on leur porte, à s'attacher.

Le groupe entier sur la terre ferme. Soulagement. Donald balançait au bout de ses doigts une corde en nylon en pérorant sur le caractère risqué de la traversée. Était-il sérieux, ou fanfaronnait-il de cette

manière avec tous les touristes néophytes qu'il transportait d'une rive à l'autre ?

Adam continuait à regarder le fleuve, l'air grave, le corps tremblant. Je l'avais invité à s'asseoir devant moi sur la motoneige, mais il préférait la protection des bras de son père, sans surprise. Seulement lorsqu'il était question du bébé à naître se laissait-il tenter par une proximité physique avec moi. Il aimait le sentir bouger contre sa petite main et lui parler en chuchotant assez bas pour m'empêcher d'entendre la conversation qu'il avait avec lui.

Je chérissais ces moments avec Adam, tout en m'inquiétant des attentes de ce dernier. La plupart des nourrissons passent beaucoup de temps à boire, à dormir ou à pleurer, et je me doutais bien qu'Adam serait peut-être déçu par l'impossibilité de jouer avec son petit frère ou sa petite sœur dans l'immédiat, ce n'était pas un enfant très patient et à coup sûr, il se plaindrait de la forte odeur des couches souillées. Je devais me rappeler de lui faire confiance. La paume insistante d'Adam sur mon ventre me gênait, comme une invasion contre laquelle je devais me protéger. Ses mains, au même titre que ses yeux, semblaient me transpercer. Ce sentiment me troublait. Je balayais mes craintes sans trop y accorder d'importance, considérant qu'il était de mon devoir de me laisser approcher par cet enfant particulier.

En contemplant le fleuve déchaîné plusieurs années après ma première visite, je comprends pourquoi la mer est hypnotique. Son mouvement et son bruit incessants nous apaisent. C'est une mère dont la respiration cyclique endort un enfant. La mer rappelle la mère. Elle engouffre, berce, ondoie, creuse, se brise, adoucit les contours, dessine, respire.

Et hurle aussi parfois.

Les premiers jours avec le nouveau-né sont purs, vrais. Étienne ne peut trouver d'autres mots pour définir ce qu'elle vit. Malgré les quelques désagréments occasionnés par la césarienne, elle trouve en la maternité quelque chose de réconfortant, de naturel et de touchant. Jamais elle n'aurait imaginé pleurer en observant Léon interagir avec leur enfant.

Leur bébé semble calme, tête avec une avidité qui surprend Étienne, et elle s'étonne de ne jamais vouloir s'éloigner de lui, ne serait-ce que pour sa douche. Au début, elle prend à peine le temps de se rincer avant de se précipiter vers son fils. Elle a besoin de respirer le même air que lui, de prolonger un peu l'échange de particules entre eux. Elle passe ses journées à le regarder dormir, si proche de lui qu'elle a l'impression de contempler chaque cellule qui le constitue.

Léon est attentif, présent, il essuie lui aussi à l'occasion des larmes qui débordent de ses yeux en demi-lune. Adam adore l'enfant. Il tient à lui montrer ses jouets, à lui raconter des histoires, à lui partager ce qu'il a appris à l'école. Il lui chante des ballades que son père lui a enseignées et ne veut jamais rater aucun bain, aucune tétée, si bien qu'Étienne doit parfois lui réclamer un peu d'intimité. Elle a besoin de calme. Créer un cocon, s'y enfouir avec son enfant, lui raconter des secrets que personne ne peut entendre. Elle se doute qu'elle fait preuve d'un certain égoïsme, mais elle s'en fout : elle sait que ces moments ne durent pas. L'enfant aura bientôt envie de découvrir le monde sans elle.

Cette période, faite de mousseline, de lait caillé, de sommeil et de soleils intérieurs malgré les pluies printanières, est parmi les plus heureuses de sa vie. Deux petites semaines de présence attentive, coupée du monde et de ses maux, la félicité, le vertige d'être devenue ce qu'elle était sans le savoir, une maman, et la vie qui coule comme un petit ruisseau discret, juste là, à portée d'oreille. Une insouciance éphémère qui lui permet de tomber en amour avec son enfant. Rien d'autre n'aura jamais autant d'importance que ce lien, pense-t-elle.

Puis, il y a les pleurs. Étienne sait que les pleurs de son enfant ne sont pas composés de la même matière que les larmes douces qu'elle a versées au cours des derniers jours. Ils sont secs, ininterrompus, d'une violence suprême. Ils sont maintenant un personnage de sa vie, quelque chose qui résonne tellement fort en elle qu'elle se demande parfois si ce n'est pas elle qui crie, sans être en mesure de faire cesser ce vacarme. L'enfant hurle, mauve, ardent. Hormis l'allaitement, rien ne semble le calmer ; le mouvement, les bains, les balades en voiture, les chansons, le peau à peau, le bruit de fond. Étienne sait qu'il est normal pour les bébés de pleurer, même plusieurs heures par jour, mais elle s'était imaginé, pour une raison inconnue, peut-être parce qu'elle se considère comme un être paisible, que son bébé serait lui aussi serein.

Parfait.

Elle vit mal l'impuissance qu'elle éprouve devant ses appels à l'aide.

Afin que son lait devienne le plus doux possible, elle tente des régimes draconiens qui proscrivent tous les irritants potentiels pour le bébé : les protéines bovines, les produits laitiers, les légumineuses, certains légumes difficiles à digérer, le café, le sucre, le soya, le chocolat. Désespérée, elle croit pouvoir contrôler les pleurs de son enfant grâce aux remèdes de grand-

mère qu'elle a entendus de ses propres clientes, des femmes qu'elle a jugées parce qu'elles étaient incapables de gérer les cris de leur bébé.

Ça pleure beaucoup des bébés, c'est normal. Ne vous inquiétez pas. C'est ce qu'elle leur disait.

Avec le temps, elle se rend compte qu'elle veut tout faire elle-même. Si une mère n'est pas en mesure de calmer son enfant, qui le sera ? Persuadée d'être la seule répondante aux crises du nourrisson, elle ne laisse plus personne le toucher, érige une barricade entre elle et le monde extérieur. Pourquoi endurerait-elle de l'entendre pleurer dans les bras de quelqu'un d'autre ?

Léon parvient de temps à autre à lui arracher son fils des bras pour qu'elle dorme. Elle abdique lorsqu'elle n'a plus la force de l'entendre. Dès qu'elle émerge de son coma de mère surmenée, réveillée par des vagissements qui semblent sortis d'une créature de film d'horreur, elle reprend la garde et éloigne tout le monde de son protégé.

Surtout Adam.

Pourquoi serait-il capable de le calmer et pas elle ?

Adam, lui, ne se plaint jamais du vacarme assourdissant que cause son petit frère. Il est patient, silencieux. Trop lisse. Léon ne cesse de répéter que ça passera, qu'Adam était pareil, qu'il fallait l'avoir dans les bras constamment, mais Étienne s'agite autour de l'enfant sirène.

Un après-midi, elle ose sortir dans un café, stressée que son nourrisson se mette à hurler à tout moment.

C'est ce qui se produit.

À peine a-t-elle commandé son café au lait qu'Ernest se met à s'égosiller alors qu'elle essaie de trouver son porte-monnaie dans son sac. Derrière elle, un homme, une soixantaine d'années. Il entame un discours plein de suffisance, Étienne fait la sourde oreille. J'ai eu trois filles. Elles ne

pleuraient jamais. Je ne leur laissais pas le temps. Dès qu'elles faisaient le moindre son, j'accourais vers elles pour les calmer. Je les prenais dans mes bras. C'est ce qu'il faut faire. Mes filles n'ont jamais pleuré.

Étienne, dépassée par la complaisance de l'homme, se met à pleurer aussi. Vous pleurez souvent ? Il faut aller consulter. Vous savez, la dépression post-partum ?

Elle ne sait même plus comment ouvrir la bouche. L'homme a même chuchoté en évoquant une possible dépression. Elle voudrait ne plus jamais sortir de chez elle.

Pendant des semaines, elle n'ose pas. Elle s'enferme dans sa maternité.

Un jour, le bébé pleure. C'est un jour comme les autres. Étienne tente d'apaiser son enfant. Elle n'y arrive pas, c'est un jour comme les autres. À l'intérieur d'elle, ses organes se déchirent. C'est comme si. Ils s'étirent et cèdent sous la pression. Les notes de la voix de l'enfant sont comme celles d'une chanteuse d'opéra capable de pulvériser le verre. Ses cris sont un millier de soldats qui marchent sur un pont. Ça s'écroule en elle, elle se noie dans son sang d'encre.

Elle est seule dans la chambre, Léon est parti faire des courses. Il faut bien que quelqu'un les fasse, même si Étienne est terrorisée lorsqu'il part trop longtemps. Elle dépose Ernest dans son lit et l'abandonne. C'est encore pire que la déchirure qu'occasionnent les hurlements de son fils, mais elle a peur d'elle-même. Elle a quitté son corps en quittant son bébé.

Elle ne peut faire autrement.

Quelques minutes. Le temps de se reconstituer, de rafistoler les organes avec du fil grossier.

Depuis le salon, ses yeux vacants enregistrent quand même l'image d'Adam, assis sur son lit, la porte de sa chambre ouverte.

Il écoute son petit frère pour qui la vie semble impossible, déjà. Il hésite à intervenir.

Sur la pointe des pieds, en chaussettes sur le parquet verni dont il déteste la texture trop lisse, il avance. Chuïte chuïte chuïte. Ouvre la porte qui n'émet aucun son. Avant de pénétrer dans la pièce, il jette un regard à Étienne. Elle baisse les yeux, honteuse.

Ce n'est pas un film d'horreur malgré les cris de meurtre. Ernest est sur le ventre, il est rouge, il serre les poings tellement fort que ses petits ongles souples découpent des quartiers de lune dans ses paumes duveteuses.

Son frère seul dans sa chambre, personne pour veiller sur lui. Étienne, invalide, vacante sur le sofa. La vie se passe sans elle.

Adam prend l'enfant dans ses bras, un corps arcbouté, un arc-en-ciel de douleurs. Il calme son frère. *I'll shoot the moon, right out of the sky, for you baby...*

Le corps d'Ernest répond à la chanson, à la voix de son grand frère qui semble le comprendre.

Étienne revient à elle. Son bébé fond comme du beurre sur l'épaule de son beau-fils, son haleine comme un parfum dans le cou d'Adam.

Elle voit Léon franchir la porte de la chambre. Il aperçoit ses deux fils en fusion. Il entend la chanson qui sort de la bouche de l'aîné.

Aussi curieux que ça puisse paraître, Étienne n'a jamais écouté les paroles de la chanson que Léon a entonnée des centaines de fois. Elle a toujours été comme ça, les mélodies s'imprègnent davantage en elle que les mots. Maintenant, elle ne peut plus en faire abstraction.

Cette chanson est une plainte, une marche funèbre, une déclaration d'amour au-delà de la mort.

Étienne voudrait mourir.

Le téléphone sonne dans ma poche. Je suis occupée à chercher les indices d'une chasse au trésor organisée par quelques habitants de l'île pour amuser les familles présentes lors du temps des fêtes. Je trouve important de me mêler à la vie des Verdoyants, de faire partie du paysage de l'île plutôt que de m'isoler dans ma maison dans l'attente qu'on m'appelle. La neige lourde rend notre progression difficile. Le redoux persiste, le couvert nuageux annonce d'autres chutes de neige. Au moins, ce sera un Noël blanc et il sera possible de circuler en motoneige sur l'île.

Je me souviens de certains moments de l'hiver où se déplacer en motoneige sur les sentiers de terre battue était impensable. Nous sortions alors les quatre-roues et les vieilles voitures abandonnées là à l'année afin qu'elles puissent se rendre utiles. La plupart étaient pleines de rouille et quelques-unes avaient été peintes par les enfants de passage.

Je ne reconnais pas le numéro qui s'affiche sur mon téléphone, le même depuis des jours, et je suis surprise que les ondes se rendent jusqu'au nord de l'île. Certains endroits restent encore ignorés des satellites, et une partie de moi conçoit cet isolement comme une bénédiction. Je me demande si j'ai envie de répondre. J'espère qu'il ne s'agit pas d'Adam.

Allô ?

Allô ?

Silence. Puis, quelques chuintements. La ligne n'est pas si bonne en fin de compte. Je crois entendre une plainte, n'en suis pas certaine.

Je vous entends mal, je vais vous rappeler dans quelques heures.

Une quinzaine d'adultes et une douzaine d'enfants parcourent les différentes stations de recherche situées au nord de l'île. La femme enceinte que j'ai aperçue à l'héliport du village avant la traversée participe elle aussi à la chasse au trésor avec sa famille.

Nous empruntons les sentiers privés de certains insulaires qui ont accordé leur permission de passage. Céline et Donald, les deux propriétaires du seul restaurant ouvert à la demande, ont apporté des thermos de vin chaud pour les adultes et du chocolat pour les plus petits.

Je suis témoin d'une étreinte pleine de complicité entre les deux Verdoyants. Des larmes montent en moi, mais restent coincées dans ma gorge.

Un mois depuis la mort de Léon. Un bête accident de voiture après une soirée avec ses anciens collègues de travail. Quelque chose que je n'avais pas vu venir.

Encore.

Étienne ? Étienne ?

On m'appelle, me ramène au présent.

Oui ? Peux-tu venir ici ?

Céline, jeune soixantaine, le visage rond et les joues incarnates, est assise à côté de la jeune femme enceinte rencontrée à l'héliport.

Bonjour, on ne s'est pas présentées, je suis Étienne, je serai l'infirmière de l'île après les Fêtes. Moi, c'est Julie. Qu'est-ce qui se passe Julie ? J'ai des tensions dans le ventre. Hum, tu es à combien de semaines ? Vingt-huit. Décris-moi ce que tu sens, est-ce que ça fait mal ? Non, pas vraiment. C'est comme des serremments. Depuis combien de temps ? Eh, une vingtaine de minutes. Prends le temps de te reposer, est-ce que tu aimerais avoir de l'eau ? Il arrive que les contractions de pratique, les Braxton-Hicks, soient

plus fréquentes quand on est déshydratée. Quand tu te sentiras mieux, rentre au Bout d'en Haut. Si tu veux, je viendrai te voir ce soir pour t'examiner. Ça va aller, je pense. Aimerais-tu que je reste avec toi le temps que ça passe ? Non non, ça va, merci.

J'ai eu aussi des contractions sur l'île et je m'en suis inquiétée, j'entrevois les pires scénarios. Si la poche des eaux rompait un jour sans service d'hélicoptère et que le pont de glace n'était pas en fonction ? L'isolement inhérent à l'île me causait une angoisse sourde dont je ne parlais à personne, mais qui me rendait rigide.

Je traîne maintenant avec moi quelques herbes et teintures mères que je pourrai proposer à la jeune femme enceinte. Il me semble avoir encore du pimbina.

Je continue de marcher tout en jetant quelques coups d'œil à la famille restée derrière. La femme se lève, aidée de son conjoint, et commence à avancer à son rythme. Leur petit est loin devant, avec les autres enfants. Tous progressent avec lenteur dans la neige qui leur monte aux genoux.

La vue est splendide. Les vagues frappent avec violence les rochers enveloppés de glace. Les arbres ploient sous le couvert neigeux. Épinette blanche, épinette noire, sapin baumier, thuya occidental, bouleau jaune, aulne rugueux, peuplier faux-tremble.

Sur la neige, on peut tenter de retracer le passage des cerfs de Virginie, des lièvres, des renards, des coyotes, des gélinottes huppées et même des orignaux qui vivent à temps partiel sur l'île et traversent le chenal à marée basse. Certains amateurs d'ornithologie ont apporté leurs jumelles, mais le bruit du groupe effraie sans doute les volatiles : aucun en vue.

Je m'intéresse davantage aux herbes et aux baies qui poussent sur l'île, dont une grande variété peut être cueillie. J'ai très souvent traîné les enfants au nord pour récolter la salicorne, la livèche, l'épinard de mer, la camarine,

les framboises, les bleuets, l'airelle et les chanterelles qui y prolifèrent. Adam adorait la cueillette, au début. Puis, il s'en est désintéressé avant l'adolescence, comme presque tout. Avec les années, il a espacé ses visites à l'île et il n'y revient qu'en de rares occasions, avec des amis, surtout pour des fêtes au chalet. Il fait preuve d'une négligence désolante qui a souvent entraîné des conflits entre Léon et moi, et qui nous obligeait à engager Donald ou Céline pour venir faire le ménage du gîte après le passage de notre fils. Plus d'une fois, des touristes locataires se sont plaints d'objets manquants, de poubelles « oubliées » à l'intérieur, de brassées bâclées ou du réservoir de Ski-Doo vide.

Avant de mourir, Léon a eu une discussion avec lui. Il n'a pas voulu lui interdire l'accès au chalet, mais il souhaitait qu'Adam l'aide à payer le ménage et le remplacement de certains articles lorsqu'il profitait des installations. La discussion a dégénéré et Adam n'a pas reparlé à son père avant l'accident qui lui a volé le reste de sa vie. Je sais trop bien à quel point Adam peut se renfermer sur lui-même et ne plus jamais aborder un sujet qui lui semble trop douloureux. Je redoute de faire office de bouée pour Adam, seule.

Adam profite au maximum de ce que nous pouvons lui fournir en matériel, en temps, en investissement. En retour, il donne si peu lui-même. Nous le voyons rarement aux fêtes de famille. Un coup de vent similaire à ceux du stationnement de l'héliport, ceux qui fouettent le visage. Il vient à la maison pour ramasser quelques plats, emprunter de l'argent, se plaindre de sa situation financière, ou des injustices vis-à-vis sa sœur Antonella. Elle qui travaille depuis ses 14 ans, qui ne demande que de l'argent à ses anniversaires et dépose les dollars accumulés dans un compte scellé. Lorsque, par désir d'équité, je lui propose un montant que j'ai aussi octroyé à Adam, ma cadette fronce les sourcils et rejette les billets, comme si ceux-

ci représentaient un affront à son indépendance. Elle rétorque, à brûle-pourpoint : ce n'est pas ma fête, Adam a encore besoin d'argent ? Ou bien l'empêche sans rien dire avant de me faire un transfert bancaire pour me le redonner. Si seulement Adam pouvait avoir le tiers du sens des responsabilités de ma fille.

OceanofPDF.com

Dans le groupe de deuil périnatal, il y a surtout des femmes, comme si la gestion de l'épreuve constituait une affaire maternelle. Pourtant, Étienne sait que plusieurs d'entre elles souhaiteraient y voir leurs amoureux, leurs discussions en témoignent.

Hormis Léon, un seul homme se présente à l'occasion aux cafés-rencontres. Il pleure presque tout le long de l'exercice, et ne parvient jamais à dire quoi que ce soit. À la fin de la session, il repart avec une certaine lumière dans son regard entouré d'une barbe indomptable qui lui monte jusqu'aux tempes. Étienne envie cette lumière.

Pas quelque chose de flagrant. Des instants fugaces de paix, des lueurs silencieuses et diaphanes.

C'est tout ce qu'elle souhaite pour l'instant.

Peut-être cet homme a-t-il besoin de pleurer devant d'autres humains. Que font les pères absents ? Ils travaillent ?

Ils sont tout au plus une dizaine à affronter les deux heures que dure la session. Étienne ignore si ça lui fait un bien réel. Entendre les histoires des autres mères lui semble par moment un supplice auquel elle se serait soustraite volontiers. Tout, dans cet endroit, lui donne la nausée : les biscuits secs de marque inconnue qui s'émiettent dans les mains des participantes, l'odeur du thé, le tapis insalubre sur lequel sont placées des chaises d'école orangées. Elle est trop consciente de la nécessité de mettre des mots sur sa douleur pour partir. Elle se sent seule. D'une manière

atroce. Plusieurs solitudes deviennent-elles moins seules une fois ensemble ? Elle n'en est pas certaine. Son groupe de méditation l'aide davantage, mais elle se dit qu'elle ne perd rien à affronter la bête sur plusieurs fronts à la fois.

Dans le groupe, il y a une femme dans la quarantaine, toujours à couteaux tirés, les cheveux remontés dans un chignon impeccable qui laisse dépasser juste le bon nombre de mèches et dont la couleur infantile, pleine de reflets et de clarté, donne l'impression qu'elle n'a pas plus de 15 ans. Étienne est obsédée par ses cheveux. Comment peut-on mettre autant d'attention sur quelque chose d'aussi futile que des mèches et une coiffure alors qu'on vit le pire deuil de notre vie ? Elle-même ressent au contraire le besoin de se centrer sur sa douleur, son point focal, jonglant avec un mélange de dévotion, de culpabilité et d'amour inassouvi envers son enfant. Certaines personnes semblent imperméables à leur propre douleur. Elles portent une enveloppe cirée qui emprisonne l'agonie dans les profondeurs de l'être et qui ne laisse jamais rien filtrer.

L'espace voué aux échanges entre endeuillées est supposé être libre de jugement, mais Étienne sait que c'est impossible. Elle juge les autres, leurs histoires, leur allure. Le jugement fait partie de son deuil et de son cheminement personnel. Elle se juge à travers les autres, comment faire autrement ? Elle ressent une responsabilité envers ces autres deuils, qui prennent la forme d'une grosse pelote de laine emmêlée que des tricoteuses essaient de désentortiller, en tirant sur dix fils différents, formant une masse de plus en plus dure, serrée et hermétique. À la fin d'une rencontre, elle panique, le trop-plein d'émotions intenses lui bloque la trachée et elle s'étouffe avec cette balle de laine aux allures inoffensives. Elle ne sait plus quoi faire de son corps plein de chaos et sa tête qui n'arrive pas à se

déposer. Elle doit se souvenir de respirer pour rester en vie. Une respiration superficielle, pour la forme.

Lorsque Léon ouvre la bouche pour parler devant le groupe, il répète les paroles qu'il lui partage en privé. Elle aimerait qu'il avoue sans retenue des secrets de noirceur, au lieu de remâcher ce qu'elle sait déjà. N'a-t-il pas cheminé depuis leurs dernières discussions à la maison ? Pense-t-il à leur bébé autant qu'elle le fait ; sans interruption ?

La femme au chignon irréprochable raconte son histoire de manière hachurée, ce qui irrite Étienne, qui veut déguerpir sans en être capable. Elle n'en peut plus d'attendre que les phrases sortent de la bouche de la femme qui a perdu son bébé de dix mois. C'était une petite fille à la tignasse noire ébouriffée. Étienne a aperçu sa photo sur le cellulaire de la mère.

Elle est morte dans son lit, alors que... j'essayais de la faire dormir. Elle s'est réveillée... une vingtaine de minutes après avoir commencé sa sieste du matin... ce n'était pas une longueur acceptable, je... hum... voulais qu'elle dorme encore... et hum... elle ne voulait pas alors, je l'ai laissée... (sanglots soutenus, reniflements ostentatoires)... pleurer plusieurs minutes... mais j'allais la voir... tout le monde fait ça... non ? Elle a pleuré... je sais pas... longtemps, mais elle s'est endormie (la femme hoquette en pleurant, on lui donne des mouchoirs).

Veux-tu faire une pause avant de raconter la suite ?

Non.

J'ai fait... hum... du yoga et ensuite... j'ai regardé des vidéos sur mon téléphone, pis tout ce temps-là... je pensais qu'elle dormait. Quand... hum... elle s'est pas réveillée après deux heures et demie, je suis allée... dans la chambre... mon bébé... elle était tout entortillée dans ses vêtements... le visage contre le matelas... la bouche... molle. Son corps, c'était pas normal... il était... froid (son visage se déforme). J'ai appelé

l'ambulance... il était trop tard. Pis moi, je regardais mon téléphone... comment j'ai pu regarder mon téléphone pendant que ma fille mourait seule dans son lit ? Mon mari est parti... il pense que c'est ma faute. On devait jamais laisser pleurer notre fille... mais c'est jamais lui... qui la couche. Il peut pas savoir. Ça faisait cinq ans qu'on voyait un spécialiste... en fertilité. Cinq ans... pour avoir notre fille. Elle n'existe plus.

Étienne regarde ses mains pour ne pas regarder en elle.

Une autre femme du groupe a perdu son bébé à 38 semaines de grossesse. Trente-huit semaines et quatre jours. Il y avait un nœud très serré dans le cordon ombilical. La mère a cessé de sentir les mouvements de son enfant et s'est tout de suite rendue à l'urgence. On a provoqué la naissance du bébé qui est apparu sans aucun souffle, aucun cri. Du silence, le même silence que redoute Étienne. À l'hôpital, on a laissé la femme habiller son enfant, le dorloter, l'embrasser, l'emmailloter dans une couverture en flanelle qu'elle traîne maintenant partout avec elle et qu'elle triture lorsqu'elle parle de lui.

Une autre femme, une grossesse gémellaire. Un seul bébé vivant. L'autre, un fantôme dont on a perdu la trace à la douzième semaine.

Étienne se demande comment on peut vivre avec ce genre de trauma. Le groupe est destiné aux parents ayant vécu la perte d'un bébé avant l'âge d'un an, intra ou extra-utérine.

Qu'arrive-t-il après ? Y a-t-il un autre groupe pour les enfants plus âgés ?

Le deuil compartimenté.

Il lui semble néanmoins inconcevable de mettre en relation la mort d'un embryon de quelques semaines avec celle d'un bambin de dix mois. Étienne s'en veut d'avoir de telles pensées, si présentes.

Une jeune femme d'une vingtaine d'années leur a raconté sa fausse couche à six semaines, alors que rien ne s'était développé dans son ventre, juste une poche vide. Étienne fulminait. Il n'y avait pas de place ici pour ce genre de deuil. Comment osait-elle étaler sa tristesse d'avoir tout au plus perdu un amas de cellules, alors qu'elle-même venait de perdre un être complet ? Pourtant le rêve était le même. Celui de tenir un enfant dans ses bras.

Lorsqu'elle écoute les plaintes des autres mères, Étienne évalue l'intensité de leur peine. Laquelle d'entre elles souffre le plus ? Elle ? Celle-là ?

Étienne ?

Qui détient la pire histoire de non-vie ?

Avant, Étienne considérait la mort infantile comme une sous-catégorie. Les infimes moments vécus avec l'enfant décédé, sans être négligeables, ne pouvaient pas valoir la panoplie d'expériences partagées avec un adulte décédé.

C'était avant d'être mère.

Elle regrette maintenant d'avoir eu cette réflexion.

Elle souffre d'un mal de cœur constant depuis le décès d'Ernest, comme si elle essayait de vomir la mort hors d'elle. Elle pense aux traces laissées par son enfant. Des pas dans la neige qui fond, rien de plus. Rien qui ne résiste au vent, à la chaleur, aux piétinements. Les vieillards qui s'éteignent font plus de grabuge. On reconnaît leurs empreintes dans les traits de leurs enfants, de leurs petits-enfants. Leur manière de se mouvoir, leurs tics, leurs expressions se retrouvent chez les vivants sur lesquels ils auront déteint.

Étienne aurait aimé avoir une chose à laquelle s'accrocher. Une seule.

Elle ne pouvait pas savoir qu'elle aimerait son fils à ce point.

Elle ne pouvait pas savoir qu'elle serait si alerte à ses moindres signaux de vie qu'elle se réveillerait la nuit en entendant les paupières de son enfant se soulever, minuscules papillons de nuit.

Elle ne pouvait pas savoir qu'elle n'aurait que quatre mois pour le connaître, qu'il resterait inachevé, suspendu, tout juste sorti du quatrième trimestre, cette période post-partum pendant laquelle le nourrisson humain devrait rester à l'intérieur de l'utérus, mais que les mères doivent expulser afin de survivre à l'accouchement.

Quatre mois à contempler la vie belle et dure d'un être qui braillait plus qu'il ne dormait. Ces pleurs étaient-ils un avertissement ? Ce cri ininterrompu, un signal d'alarme ?

Maman, prends-moi et berce-moi toujours tant que tu peux.

Ce sera court.

Ce sera tout.

Bientôt.

OceanofPDF.com

Après quelques jours de froid intense, le pont de glace entre enfin en fonction. Je vais chercher le reste de mes effets personnels restés dans ma voiture de l'autre côté du fleuve. Les patins de la motoneige crient en s'élançant sur la patinoire qu'est devenu le stationnement de l'héliport. Les corps enfouis des voitures sont des monstres encore parés de tenues de soirée qu'ils ont négligé d'enlever avant de s'assoupir.

Je casse la croûte de glace sur ma fidèle Subaru de la même manière que je l'aurais fait avec une crème brûlée. J'aime les sons secs et étouffés produits par mes poings gantés qui s'abattent sur ma voiture. Je commence par la porte arrière gauche, afin de pouvoir atteindre mon balai. Sans me presser, j'exhume ma voiture et en ressors ce qu'elle contient, des vêtements, quelques souvenirs, du matériel médical, des livres et de l'équipement sportif.

Le soleil plombe sur la neige et fait miroiter ses paillettes iridescentes. Les silhouettes des conifères noirs montent la garde, au loin, juchées sur la petite colline qui couronne le stationnement désert. Seul le vent manifeste sa présence, un sifflement constant à l'oreille, une morsure sur les joues résignées. Je saucissonne mes bagages sur le traîneau de ma motoneige Arctic Cat.

En empruntant le chemin balisé du pont de glace, mon estomac se noue.

Je suis seule.

Je m'isole encore davantage.

Je suis forte et faible à la fois. Mes enfants me manquent. Mon amoureux aussi. Mon cœur se glace comme si le vent en cristallisait les contours. Une voile de navire perforée, dentelle givrée, cassante, fragile. Je ne saurai peut-être pas recoudre ma voile, cette fois-ci.

Même le vent ne semble plus pouvoir s'y accrocher. Peut-être ai-je besoin de m'imprégner de la bise au lieu de m'en prémunir.

Oui, respirer, prendre mon temps, laisser filtrer les secousses du nordet plutôt que d'y résister.

OceanofPDF.com

En arrivant au chalet avec presque toutes mes possessions, je suis prise d'une envie impérieuse de ranger.

Je commence par les vêtements, que je plie avec soin et que j'empile dans les tiroirs d'une grande commode, dont la teinture collante a accumulé, au fil des ans, une certaine quantité de poussière et de résidus. J'aimerais la décaper pour retrouver la couleur naturelle de l'essence du bois, du cèdre. Ce meuble fait partie d'un ensemble qui comprend un lit imposant muni de pattes, un miroir plein pied, une table de chevet, et une penderie. Antonella en a hérité, mais elle a décidé de remiser dans un entrepôt jusqu'à ce qu'elle revienne au Québec — si elle revient.

J'ai apporté les vêtements les plus robustes et les mieux adaptés au climat de l'île : des pulls en laine et des chandails de type performance, des combinaisons thermales, beaucoup de chaussettes chaudes et réconfortantes, un manteau coupe-vent, des pantalons confortables et un pyjama une pièce en flanelle que ma fille m'a donné l'année dernière avec une certaine ironie.

Antonella possède un sens de l'humour vif et brillant. Elle peut se montrer cinglante, et ne semble pas faire la différence entre les formes d'humour, celles qui marquent par leur caractère astucieux, et celles qui blessent en profondeur. Antonella a aussi le don d'utiliser les points faibles des autres, des failles béantes et douloureuses qu'elle est en mesure de déceler et qu'elle met en scène afin de provoquer les rires. Je me demande

souvent si ma fille est consciente de ce mécanisme, si elle sait qu'elle heurte les gens avec ses paroles. Les seules fois où je le lui ai fait remarquer, Antonella s'est éteinte tout d'un coup, affichant une mine grave, comme si elle n'avait aucune idée de l'attitude à adopter, comme si elle cherchait ce qu'on lui a enseigné par rapport à l'empathie. Je m'interroge sur ma responsabilité en tant que mère. J'aurais souhaité des enfants plus empathiques.

Après avoir rangé mes vêtements, je m'attelle au matériel médical dont j'aurai besoin dans quelques jours. J'entre en fonction le 3 janvier, lorsque mon prédécesseur prendra sa retraite au terme de 8 ans de services. Être infirmière de garde sur une île ne convient pas à tous, et j'ignore si j'ai l'étoffe nécessaire pour bien effectuer mon travail. Certes, j'ai été « de garde » presque toute ma vie professionnelle avec mon métier de sage-femme. Je suis habituée à l'effervescence, à l'incessant mouvement de la ville, aux actions à accomplir d'urgence pour sauver la vie des mères et des enfants à naître. Ici, il est possible que j'aie à intervenir avec rapidité lors de certaines situations, qui seront sans doute rares.

Je crains l'isolement. Est-il trop tard pour me désister ?

Quelques jours après la mort de Léon, le projet d'exil sur l'île, depuis longtemps planifié, me terrifiait. Ça me semblait tout aussi invraisemblable que de demeurer dans notre appartement du centre-ville bourré de souvenirs doux-amers, à recevoir les lamentations incessantes d'Adam, à éponger ses bavures, à l'aider, à le soutenir. J'étais fatiguée, je n'avais plus la force d'être là pour lui.

J'ai du mal à me l'avouer, mais c'est en partie pour m'épargner les confrontations avec Adam que j'ai opté pour l'île, au final. Qui sait si Léon, malgré sa complaisance envers son fils aîné, n'a pas eu lui aussi envie de s'évader, de ne plus sentir la lourdeur de cet enfant à qui il a tant donné, ce

gouffre infini, ce trou noir. C'est ainsi que nous faisons référence à Adam. Mon Dieu, l'avons-nous échappé ?

Au fil des heures qui défilent avec langueur, les souvenirs et réflexions m'arrachent quelques larmes éparses tandis que le soleil disparaît derrière un voile nuageux. Il commence à neiger, une neige tranquille, discrète, sur fond de ciel lavande. Ce n'est qu'en ouvrant la dernière boîte en plastique, celle qui contient de menus articles décoratifs et les quelques photos destinées à garnir les murs, que je m'aperçois du temps qui file. L'horizon s'assombrit, et la lueur de la ville de Rivière-du-Loup apparaît à l'ouest, se réverbérant sur la couverture nuageuse au-dessus d'elle. Je remarque un renard roux qui sautille entre les congères, à la recherche de nourriture. Lorsqu'il se sent épié, il relève le museau avant de s'enfuir. Une rigole poudreuse volette à son passage, comme si les sillons qu'il creuse, les traces qu'il laisse, désiraient s'accrocher à lui pour ne pas rester derrière. Peine perdue.

J'allume un feu qui s'embrase avec difficulté. J'ai bâclé l'étape des petits morceaux de bois, m'imaginant que les grosses bûches s'enflammeraient. Je dois maintenant me résigner à bourrer le poêle de papier afin que le feu parvienne à s'accrocher aux bûches pourtant sèches. Je retourne à ma dernière boîte d'effets personnels, et la range sous le lit. Celle-ci peut bien attendre. Je n'ai pas envie, aujourd'hui. Je me prépare un chocolat chaud à l'ancienne, avec de la crème, du cacao et un soupçon de sirop d'érable.

Je lis les rapports et les notes des soins prodigués aux Verdoyants au cours des dernières années afin de me donner une idée de la tâche à accomplir. M'endors aussitôt après avoir parcouru la dernière page, dont je ne retiens pas grand-chose.

Je me réveille plusieurs fois durant la nuit, agitée. Un mois que je cherche le corps de Léon dans mon sommeil, sans le trouver. Seulement le vide qui me donne l'impression de sans cesse tomber.

Au milieu de la nuit, vers 3 h, je ressors la boîte de souvenirs de sous le lit et l'ouvre. J'accroche quelques cadres, faisant résonner dans la nuit laiteuse des coups de marteau efficaces. Mes tempes font écho aux chocs, un rythme qui me rappelle les battements du cœur d'un fœtus entendu à l'aide d'un Doppler. Je songe aux larmes qui ont parcouru mes joues lorsque le frouch frouch frouch du cœur de mon premier bébé a retenti dans mon propre bureau de consultation. Il était bien là, rythmé, fort, entêtant. Combien de fois l'ai-je réécouté, me rassurant qu'il n'allait nulle part, que la vie continuait de progresser dans mes entrailles ?

De la grosse boîte en plastique, j'exhume un coffre de taille moyenne, je ne l'ouvre pas tout de suite. Une petite urne ornée de perles trouve sa place à la gauche du coffre, et une autre, plus sobre, à sa droite.

Je pleure encore un peu alors que l'aube hivernale incendie l'horizon immaculé. Je suis lasse de larmoyer ainsi aussi souvent. Des teintes d'or et de bleu strient la neige qu'aucun vent ne soulève. Je me fais un café. J'en prépare un pour Léon.

Me rends compte qu'il n'est plus là.

Glitch.

Pourtant, une douce chaleur se répand en moi.

Je m'emmitoufle dans une grosse couverture en laine qui a toujours fait partie du décor du chalet sans que je me souviene qui l'a apportée. Sors sur la galerie saupoudrée de givre qui crisse sous mes bottes délacées.

Mes lacets mouillés depuis la veille figent.

Les jours qui précèdent le Nouvel An sont calmes et pleins à la fois, comme la lune qui se profile dans la nuit de l'île.

Je m'assure d'abord d'écrire une liste des articles dont j'aurai besoin lorsque j'irai faire mes courses à Rivière-du-Loup. Jusqu'à mon arrivée avant Noël, le chalet a été utilisé surtout pour des locations de quelques jours, voire quelques semaines. Les vacanciers laissent souvent derrière eux des denrées non périssables, des lentilles, de la farine, du sucre, des pâtes, du cacao, et je me rends compte que j'ai plusieurs exemplaires de ces ingrédients. Je déverse dans de gros bocaux en verre toutes les denrées qui peuvent être regroupées et j'en identifie leur contenu à l'aide d'une étiquette autocollante. Ma réserve d'alcool est fournie. Les touristes rechignent toujours à ramener avec eux des bouteilles et voient peut-être en ces offrandes un remerciement pour leur séjour passé au chalet. Il y en a pour tous les goûts : bières diverses, gins, rhums, cidres, hydromels, vins blancs et rouges, vodkas, portos, whiskies, de bonne et de mauvaise qualité. Je place dans une boîte de plastique quelques contenants d'huile rance et des produits dont je ne suis plus certaine qu'ils soient propres à la consommation. J'en disposerai lors de ma prochaine traversée en motoneige.

Les tablettes crasseuses sont nettoyées à l'eau chaude vinaigrée plusieurs fois. Les aliments y retournent, ordonnés. La nouvelle disposition du garde-manger me plaît. Elle me donne une impression de sécurité. J'ai

toujours eu besoin de garder mes espaces de travail impeccables, ce que je n'arrivais jamais tout à fait à accomplir lorsque les enfants étaient jeunes et que les tâches s'accumulaient plus rapidement que ma capacité d'exécution. Léon, à l'aise dans le chaos, n'était pas d'une grande aide. Je me retrouve enfin aujourd'hui, jouissant de la propreté environnante.

J'inspecte l'immense quantité d'articles de sport et de plein air qui est restée au sous-sol : skis de fond, vélos, raquettes, *paddle board*, *kitesurf*, patins à roulettes pour enfants qui ne sont utilisés que dans les maisons puisque la route n'est pas goudronnée, trottinettes des neiges, planches à neige, traîneaux divers, *Crazy carpet*, pelles, outils, tentes, sacs de couchage, poêle Coleman. Plusieurs articles ont besoin d'être réparés, revitalisés. Certains m'apparaissent bons pour le dépotoir et je les entasse dans un coin du sous-sol en béton afin de m'en débarrasser. La pile d'objets hétéroclites me rappelle Léon et ses désirs de grandeur et d'opulence. Son besoin de n'être jamais pris au dépourvu, semblable au mien, prenait néanmoins racine ailleurs. Léon se plaisait à incarner celui qui avait pensé à tout, celui qu'on appelait lorsqu'on avait besoin d'un outil, d'un coup de main. Les repas impromptus étaient fastes et le garde-manger, toujours fourni à l'excès. Au cas où.

La corde de bois est un peu minimaliste, et je me rappelle que la dernière corvée a été bâclée par Adam — qui s'était pourtant plié aux exigences pour s'impliquer davantage dans l'entretien du chalet. Une chicane entre Léon et son fils en avait résulté. Adam, reparti au premier traversier, n'a plus jamais remis les pieds à l'île. Depuis, il semble s'en désintéresser au plus haut point. Adam sera toujours insatisfait de son sort, même si on lui donne la lune. J'espère qu'il va bien.

À cette pensée, une chanson me revient.

LA chanson.

*I'll shoot the moon
Right out of the sky
For you baby
I'll be the pennies
On your eyes
For you baby*

*I want to take you
Out to the fair
Here's a red rose
Ribbon for your hair*

*I'll shoot the moon
Right out of the sky
For you baby
I'll shoot the moon
For you*

*A vulture circles
Over your head
For you baby
I'll be the flowers
After you're dead
For you baby*

*I want to build
A nest in your hair
I want to kiss you*

And never be there

I'll shoot the moon

Right out of the sky

For you baby

I'll shoot the moon

For you

Cette même chanson que Léon a fredonnée à Adam alors qu'il venait de naître. C'était à l'hôpital où je travaillais comme infirmière dans le département d'obstétrique avant de me lancer dans le nouveau programme destiné à former les premières sages-femmes diplômées du Québec.

Après quelques mois à la maternité de l'hôpital, j'avais déchanté. Ce travail ne me représentait pas, j'en étais persuadée. Que faire de toutes ces années d'études ardues ? Un collègue médecin m'avait parlé d'un nouveau programme à Trois-Rivières, et j'avais envoyé ma demande d'admission sans attendre. Le programme s'était révélé plus que satisfaisant. Malgré la rigueur incroyable dont je devais faire preuve pour passer mes cours, mes stages et mes examens, jamais je n'avais remis en question cette décision prise presque sur un coup de tête.

La naissance d'Adam avait été difficile. Je n'aimais pas beaucoup l'empressement de l'obstétricienne qui bousculait souvent les parturientes, qui les infantilisait avec condescendance, et qui semblait leur faire mal lors des vérifications du col. Plusieurs médecins étaient bienveillants, mais pas celle-ci. Je lui en voulais d'autant plus qu'elle était une femme. Elle aurait dû connaître l'impact de ses actions sur ses patientes. De mon côté, j'étais perturbée de ne pouvoir prendre aucune initiative sans me le faire reprocher, et d'être responsable de tant de patientes. Il m'était presque impossible de

leur donner une écoute attentive. Voilà un autre signe que je n'étais pas faite pour cet endroit. Un endroit où on traitait trop souvent la grossesse comme une pathologie. La mère d'Adam avait été charcutée par une double épisiotomie injustifiée selon moi, une intervention qui lui laisserait des séquelles permanentes.

Alors que j'assistais la médecin pour les sutures du périnée, un chant doux et enveloppant m'avait embué les yeux. Le père berçait son bébé naissant en fredonnant une chanson, *I'll shoot the moon*. Le regard de cet homme déjà amoureux... Une étudiante en stage avait continué d'assister l'obstétricienne, mécontente de mon manque de professionnalisme. Je n'aurais pas dû me laisser submerger par mes émotions.

Hantée par les sons rauques et soyeux de la voix de l'homme, un détour par la chambre du couple s'était imposé à la fin de mon quart. La femme était endormie et le père contemplait son fils dans le petit berceau en plexiglas aux côtés du lit. L'enfant chuintait dans un demi-sommeil.

Vous pouvez le prendre si vous voulez, il sera plus calme. Oui, j'aimerais bien. Je me sens encore maladroit. Enlevez votre chandail. Léon s'était exécuté, le t-shirt poisseux de sueur restant coincé autour de sa tête.

Je le prends ?

J'étais émue par l'incertitude que je percevais chez tous les nouveaux parents.

Oui. C'est important de coller votre bébé en peau à peau le plus souvent possible. C'est là qu'il sera bien.

Nous avons suivi une formation sur la méthode kangourou, surtout utilisée avec les bébés prématurés. J'incitais cependant tous les parents à la mettre en pratique en raison de ses nombreux bienfaits sur l'enfant et la mère, en particulier dans les deux heures suivant la naissance.

Les grandes mains poilues de Léon enrobaient Adam, un bébé au poids faible, nu lui aussi. L'infirmière de garde, passant à ce moment-là, avait dit Couvrez-le, pour l'amour du ciel.

Conciliante, je n'avais rien rétorqué en déposant le t-shirt de Léon sur le corps rosé du bébé.

Voilà. Merci mademoiselle. C'est Étienne. Ah, merci Étienne, je vous ai déjà vue, je travaille aux ressources humaines. Moi, c'est Léon.

Je ne savais pas que nous allions nous lier plusieurs années plus tard. J'aurais oublié son visage, mais sa voix me rappellerait aussitôt cette chanson. Léon l'entonnerait aussi pour notre premier enfant. Mais il ne chanterait plus pour Antonella, percevant dans les paroles de Tom Waits un funèbre augure qui aurait jeté son voile sombre sur nos vies.

Suis-je prête ?

Je me rassure plusieurs fois par jour : j'ai fait le bon choix.

Mais une ombre plane. Le deuil de Léon fait émerger en moi toutes sortes de souvenirs rattachés au deuil de notre fils. J'ai peur de sombrer. La douleur de la perte de mon amoureux est en sourdine, supplantée par celle de la mort de mon bébé, Ernest. Je m'en veux. Léon vient tout juste de mourir. J'ai déjà passé tant d'années à pleurer mon fils. Suis-je condamnée à vivre en état de deuil constant ?

Je suis persuadée d'avoir bien fait les choses après son décès. J'en ai parlé à beaucoup de personnes, lors des cafés-rencontres sur le thème du deuil, dans mon cours de méditation, à mes amis proches, à ma famille, à Léon ; j'ai partagé ma peine avec le plus de gens possible, car on m'a dit que c'était la seule manière d'exorciser la blessure.

J'ai pleuré, longtemps, souvent, accueillant ces épisodes doux-amers tantôt avec gratitude, tantôt avec aigreur. Me souvenir de mon enfant me procure de la joie, la plupart du temps. Ça n'a pas toujours été le cas, surtout au début. Avec le temps, j'ai appris à chérir les moments gracieux et auréolés de nostalgie qui me font prendre conscience de la grandeur de l'amour que je peux encore éprouver. Je trouve facile de l'aimer, je me questionne souvent sur ce qu'il serait devenu. J'ai tendance à idéaliser sa vie adulte qui n'a jamais pu fleurir. J'imagine que tous les parents le font.

Alors que je trie les derniers articles du sous-sol, je déniche une vieille guitare qui a appartenu à Adam. En mauvais état ; deux de ses cordes sont sectionnées, une petite faille parcourt le bois sombre de la caisse et le chevalet est décollé. La poussière accumulée accuse plusieurs années de négligence.

On frappe à la porte.

Je m'empresse de remonter les marches pour aller ouvrir, mes genoux craquent de pair avec le bois verni des escaliers. Dehors, il a recommencé à neiger.

J'ai passé les derniers jours dans une solitude absolue et me découvre fébrile à l'idée d'un contact humain. Il s'agit de la femme enceinte que j'ai aidée lors de la chasse au trésor. Elle est accompagnée de son conjoint et de leur enfant, tous trois emmitouflés jusqu'aux cils.

Bonjour bonjour, rentrez. Vous passez de belles vacances ? Oui, c'est très bien ici, on est juste un peu inquiets pour le bébé.

Je dévisage la femme quelques instants.

Oui, on est allés voir l'infirmier de l'île, euh... Charles ? Carl, oui. Oui, eh bien, on n'osait pas revenir vous voir étant donné que vous n'êtes pas encore en fonction, mais il nous a renvoyés vers vous. Il nous a dit que vous étiez sage-femme alors on se disait que vous pourriez nous conseiller. Bon, bien sûr, enlevez vos manteaux et venez vous installer dans le salon, j'arrive tout de suite.

Je vais chercher ma trousse de travail dans mon bureau et reviens pour découvrir le couple assis sur le sofa et l'enfant inspectant les vieilles cassettes VHS de Disney. Il abandonne vite la pile de cassettes et sort un jeu de Scrabble. Il s'amuse à coller les lettres les unes aux autres sans se soucier des mots à construire, seulement pour faire une fresque de lettres

qui grandit sur le tapis du salon. La femme observe son fils avec attention, mais son regard est teinté d'inquiétude.

Vous avez encore des tensions ? Oui, ça n'arrête pas, j'ai compté et j'en ai plus d'une centaine par jour. Souvent, le soir, j'ai des douleurs étranges qui viennent aussi par vague, j'ai l'impression que ce sont des contractions, mais je n'en suis pas sûre, étant donné qu'elles ne sont pas si fortes. Est-ce que je peux examiner votre ventre ? Oui, oui.

L'homme se déplace dans le coin du sofa et la femme pose sa tête sur ses cuisses, elle remonte son chandail de laine et abaisse la ceinture élastique de son pantalon. Son ventre, tendu, trahit une contraction Braxton-Hicks.

On va attendre que ça passe. Vous étiez à 28 semaines si je me souviens bien ? Je serai à 30 mardi. OK.

Je frotte mes mains avec énergie pour les réchauffer.

Je peux ? Oui, allez-y.

Je dépose mes mains sur le corps de la femme. Savez-vous comment il est placé ? Non, aucune idée, il bouge sans cesse. C'est bon signe.

Je lui souris en palplant avec douceur son ventre.

Placez votre main ici, vous sentez ? Selon moi, ce sont ses fesses, et ici, son dos. Il a déjà la tête en bas, même s'il va encore bouger beaucoup. Il est couché sur le côté.

La femme esquisse un sourire qui semble un peu apaisé. Elle prend contact avec son enfant.

Tenez, mettez ça dans vos oreilles. Je lui donne les embouts d'un stéthoscope et dépose le pavillon là où j'ai soupçonné le dos du bébé.

Vous me dites si vous entendez quelque chose, OK ?

La femme sourit de plus belle, une petite larme mouille le coin de son œil et une rougeur apparaît sur ses joues.

Je peux ?

Je m'empare des embouts et j'écoute le cœur du bébé en regardant ma montre. Environ 150 battements par minute, tout va bien.

OK, on va mesurer votre utérus.

Je sors de ma trousse un ruban à mesurer et place l'une des extrémités sur l'os pubien de la femme, et l'autre, là où je sens la fin de l'utérus.

Vous êtes à 31 centimètres, tout à fait dans les valeurs normales. J'aimerais vérifier l'état du col si vous me le permettez. Ce n'est pas obligé, c'est vous qui décidez, mais un col ouvert à ce stade pourrait signifier qu'il y a un début de travail.

La femme acquiesce.

Voulez-vous qu'on aille dans mon bureau de consultation ? Non, ça va.

Pendant que j'installe un piqué sous les fesses de la femme et que j'enfile des gants stériles, l'enfant se lève pour regarder.

Est-ce que ça fait mal maman ? Non mon chéri, elle est très douce. Est-ce qu'elle va sortir le bébé ? Non. Il devra rester dans mon ventre pour être bien prêt dans quelques mois.

Déçu, le garçon fait une moue et retourne à son schéma de lettres. Il chantonne un peu, des mélodies qui fusionnent sans transition, créant une atmosphère berçante et duveteuse. Le vent fait chuintier les vitres, le froid rugit contre les obstacles sur son chemin. L'homme caresse la tête de son amoureuse et couve de son regard son fils qui ne prête plus attention à ses parents. Je suis choyée de pouvoir vivre cette petite transition vers mon nouveau travail, une entrée en matière qui me met en confiance pour la suite.

Bon, le col est bien clos, il est encore long et ferme. Vous avez accouché à combien de semaines de votre premier ? Quarante et une. Dans ce cas, ce n'est pas inquiétant pour le moment. Restez vigilante aux potentiels

changements dans la fréquence ou la force des contractions. Parlez-en à votre médecin dès votre retour sur la terre ferme. Le travail prématuré est peu fréquent, il peut parfois être anodin, mais mieux vaut vérifier pour être certaine que votre bébé n'est pas trop précoc. Attendez, j'ai quelque chose pour vous.

Je vais chercher une petite bouteille de teinture mère dans ma pharmacie pendant que la femme se rhabille.

Voilà, c'est du pimbina. Ça m'a beaucoup aidée lorsque j'avais des contractions hâtives. Ça n'empêchera pas le vrai travail de commencer en temps et lieu, mais ça va relaxer votre utérus. Prenez-le avec un jus et augmentez votre apport en eau. Le repos n'a pas fait ses preuves sur papier, mais d'expérience, ça fait parfois des miracles. D'accord, merci. Vous avez des enfants Étienne ? Oui, trois. Viendrez-vous à la petite réception au café La Livèche ?

La femme et l'homme se consultent.

Oui, si on est invités... Tout le monde est invité. Passez, ça sera bien. Oui, merci. Mon chéri, tu ramasses toutes les lettres et tu les mets dans la boîte s'il te plaît ? Tiens, papa va t'aider.

L'homme s'agenouille.

Je te gage que je suis plus rapide que toi papa. C'est ce qu'on verra.

Une pluie de lettres s'abat dans le salon. Julie et moi sourions, émues devant la scène. Mes yeux s'embuent. Maintenant que je suis seule, sans Léon, ni mes enfants, je devrai habiter ma propre vie, et retrouver ce qui me rend heureuse.

Je réalise avoir parlé de mes trois enfants, alors que je n'en mentionne que deux, habituellement.

On a dû le lui arracher des bras. Son enfant mort.

Une femme employée par l'hôpital se présente quelques heures après le décès d'Ernest pour expliquer la marche à suivre. Étienne et Léon, atterrés, ne sont pas en mesure d'affronter toutes les décisions à prendre. Mathilde, la mère d'Étienne, s'est portée volontaire pour les aider. Chaque parole extirpée de sa fille lui semble insoutenable. Mathilde comprend, tente de faire de son mieux ; il n'y a rien de plus terrible, devoir organiser les funérailles de son propre enfant.

Étienne et Léon optent pour des funérailles catholiques par habitude. Ils sont peu pratiquants.

La maison funéraire associée à l'hôpital se veut chaleureuse, bien que tiédasse. Les employés sont tous exemplaires, s'occupant des moindres détails avec une sobriété et une déférence quasi irréprochable. Le service est pris en charge par la maison funéraire, sauf dans le cas de l'achat de l'urne, qui se solde à une centaine de dollars.

À l'hôpital, Étienne et Léon n'ont pu se décider sur ce qu'ils voulaient faire de leur fils. Le directeur du salon funéraire les appelle quelques jours plus tard pour leur suggérer une crémation.

Le corps a peut-être beaucoup changé depuis le décès, il serait regrettable que ce soit la dernière image que vous ayez de lui.

Hors d'elle, Étienne explose.

Ce n'est pas justement ça, votre seule job, de rendre son apparence acceptable pour qu'on puisse lui dire un dernier au revoir ?

Dans certains cas, il est impossible de faire des miracles, mais je me plierai à votre volonté, si c'est ce que vous désirez. Je suis désolé, il semblerait que votre enfant ait été oublié quelque part avant d'être placé dans un endroit adéquat et ce n'est jamais très bon pour le... hum... corps.

Étienne raccroche et se bouche les oreilles, elle a entendu le mot « corps » une fois de trop. Combien de morts ont été oubliés dans un couloir ou une pièce inappropriée, laissés à leur dégradation naturelle ? Étienne ne tient plus debout. Appelle sa mère.

Maman, occupe-toi de lui. Rappelle-le, je ne veux plus lui parler.

En fin de compte, Étienne ne veut pas qu'on expose ainsi son fils, elle préfère le garder pour elle, ne pas le partager, même pas avec Léon. La crémation lui permettra de le conserver près d'elle. C'est le choix qu'elle fait.

L'image de son bébé altéré, tel que décrit par le directeur funéraire, lui a fait l'effet d'un coup de hache dans le ventre.

Étienne retourne se coucher, navigant dans des mers de sueurs et de larmes qui la bercent sans parvenir à l'apaiser. Entre deux périodes comateuses, elle occupe son temps en tirant son lait. C'est la seule chose qui semble continuer à vivre en elle. Ses seins s'activent comme si son fils était encore là. Elle extrait des dizaines d'onces blanchâtres par jour, les récolte dans de petits sacs identifiés qu'elle emmagasine dans son congélateur. Quand il n'y a plus de place, elle ordonne à Léon d'en acheter un autre qu'elle entasse dans la chambre de son fils restée inutilisée — il dormait toujours avec eux. Léon ramène du magasin un congélateur tombeau. Étienne rit jaune, un éclat de désespoir lui entaille la gorge.

Elle augmente la cadence des sessions, se levant la nuit pour accomplir l'extraction pieuse, digne et immaculée. À force d'extraire la vie d'elle-même, peut-être va-t-elle pouvoir ressusciter son fils.

Ils ont décidé qu'il y aura seulement les photos de l'enfant au salon funéraire, et que l'urne ne sera pas exposée. Depuis l'épisode avec le directeur, Étienne refuse d'exhiber le peu qui lui reste de son enfant-poussière. C'est trop intime, grogne-t-elle, l'une des seules volontés qu'elle exprime avec clarté, les yeux en fente, presque belliqueux. Elle ne sait plus si c'est son enfant qu'elle emprisonne dans une urne ou elle-même qu'elle met en cage. Elle ignore maintenant qui, d'elle ou de son enfant, a perdu la vie.

Il sera toujours séquestré, figé, interrompu. Elle aussi.

Mathilde lui a expliqué ce qu'on lui a avoué au téléphone, du bout des lèvres. Un bébé de cet âge laisse très peu de cendres, tout au plus quelques grammes, mélangés à celles du cercueil en bois dans lequel on l'incinère. Étienne et Léon n'ont plus la force de s'indigner et personne ne commente. Le deuil de leur bébé est fait de déni et d'immatérialité.

Depuis des jours, Étienne dort avec la combinaison d'emmaillotage de son fils, un sac de couchage vide, minuscule, plein de vomi et de sanglots séchés. Aucun des vêtements portés par son enfant n'a été lavé, elle les conserve dans un sac hermétique qu'elle garde près de son lit ; ses prochaines doses d'héroïne.

Le soir, si elle ne dort pas, Léon vient la border, pleurer avec elle jusqu'à ce qu'elle sombre à nouveau dans un coma parsemé de cris rauques. Étienne place entre elle et Léon le petit sac d'emmaillotage et lui chante des chansons, lui roucoule des mots d'amour qui ne vont nulle part, qui semblent rebondir entre leurs corps à vif. Deux plaies rougeoyantes qui se

font face sans pouvoir s'étreindre. Lorsque Léon est certain qu'elle dort, il se relève, va rejoindre sa belle-mère à la cuisine.

Adam est parti en vacances avec sa propre mère, un cadeau d'anniversaire. Étienne et Léon sont en désaccord avec cette décision, et n'ont pas pu s'empêcher de hausser le ton devant lui, lorsque sa mère lui a fait part de cette nouvelle.

Un garçon de dix ans ne devait pas être confronté à ce type de souffrance, soutient l'ex-femme de Léon.

Étienne et Léon, au contraire, sont persuadés que c'est un passage nécessaire pour l'enfant.

Adam s'est isolé avec son Gameboy pour jouer à l'un de ces jeux idiots qui enragent Léon. À court d'arguments, Léon, tremblant, a baissé les bras en signe de lassitude.

Adam, viens ici.

Attends un peu papa.

Non, tu viens ici maintenant.

Adam s'est levé avec lenteur, insolent et désagréable, pour étirer le temps avant de rejoindre ses parents. Sa mère s'est tournée vers lui.

Est-ce que tu veux assister aux funérailles de ton frère, ou tu veux aller avec moi en voyage ?

Dans les yeux de son fils, une noirceur terrible.

Ça ne fera pas revenir mon frère que je sois là.

Adam a baissé les yeux vers son jeu vidéo, impassible. Étienne aurait aimé le gifler, le sortir de son mutisme. Mais Léon a ouvert la porte, abandonnant son fils à la femme qui lui a promis un voyage à Disney pour lui éviter d'affronter la mort. Étienne n'a eu d'autres choix que de le suivre.

Une trentaine de convives sont entassées au café La Livèche pour la fête du Nouvel An. Chacun a apporté un plat. Donald et Céline ont concocté une énorme chaudronnée de ragoût qui répertorie la quasi-totalité du gibier de l'île, orignal, chevreuil, lièvre, gélinotte huppée, canard. La sauce est salée, sucrée, onctueuse et tapisse la bouche d'un suc aromatique. Ils ont aussi apporté un assortiment de poissons fumés à même leur fumoir : morue, éperlan, hareng, capelan, saumon, esturgeon. Donald est un pêcheur amateur, mais il a la réputation d'attirer à lui de grandes quantités de poissons. Lorsqu'on lui demande son secret, il sourit de façon énigmatique et entonne un chant de marin suédois qu'il a appris d'un touriste il y a plusieurs dizaines d'années. Personne ne sait ce qu'il en est. Céline a passé des mois à retaper un fumoir traditionnel à l'aide de subventions obtenues grâce au Regroupement pour la pérennité de l'île et à la Fondation québécoise du patrimoine. Avec d'autres insulaires, elle fait partie d'une initiative qui a permis non seulement de conserver certains fumoirs, mais aussi de réhabiliter quelques-uns d'entre eux afin qu'ils puissent être utilisés à nouveau.

La plupart des insulaires sont présents, ainsi que quelques villégiateurs propriétaires. Peu de touristes. Quelques enfants en conciliabules autour d'un jeu de cartes, les joues gonflées par les poignées de bonbons gélatineux et les dents plombées de miettes de chips. Le givre envahit les fenêtres qui sifflent pour protester contre le nordet. Le temps est clair, le

froid mord les jambes comme un chien enragé. D'ailleurs, peu de convives ont enlevé leur pantalon de motoneige, une chemise à carreaux mollassse tenue en place par les bretelles élastiques de la combinaison de neige.

Je m'entretiens avec Carl et sa femme Danielle, qui racontent leurs meilleures anecdotes en tant qu'infirmiers de garde sur l'île. Ils sont heureux de me tendre le flambeau.

À la recherche de grand air et de quiétude, le couple de Québec s'est établi à l'île huit ans auparavant et y a pris goût. La venue au monde de leur première petite-fille a mis fin à leur séjour insulaire : ils ne pouvaient pas voir la petite assez souvent à leur goût, leur présence étant requise à l'Île Verte. Ils ont fini par acheter une minimaison près de Valcartier dans un projet de quartier communautaire.

En hiver, à peu près une fois par semaine, j'avais récupérer un Verdoyant qui a trop fêté au Barillet et qui'est pas capable de faire démarrer son Ski-Doo ou qui l'a embourbé dans un banc d'neige. J'te jure, c'pas mal moins des soins infirmiers qu'une job de gardiennage. T'as vu les rapports, des coupures, des points de suture, des bronches inquiétantes, quelques intoxications alimentaires. C'que j'trouve de pesant, c'est d'être tout l'temps sur le qui-vive, alors qu'y s'passe pas grand-chose d'important.

Carl et Danielle sont assortis. Grisonnants, le teint hâlé par le soleil d'hiver comme celui d'été. Léon et moi avions-nous déteint l'un sur l'autre ? À partir de quel moment le visage de Léon va-t-il devenir flou dans mes pensées ? Sa barbe aux reflets cuivrés qui blanchissait plus rapidement que ses cheveux, ses yeux tombants bordés de sillons, son sourire parfois indéchiffrable, le lobe fripé de ses oreilles. Est-ce que je me souviendrai davantage du Léon jeune et téméraire, ou de celui qu'il devenait, plus sage, plus paresseux, plus borné ?

Pour me souvenir des traits de mon enfant, je dois le regarder en photo, étudier ses contours, plonger dans ses pupilles jusqu'à ce qu'il m'apparaisse en négatif lorsque je ferme les yeux. Plus de 20 ans se sont écoulés depuis sa mort, et c'est l'une des choses qui me rend le plus triste, de ne pas me rappeler avec exactitude le profil de mon poupon. Je le dessine souvent dans ma tête, encore et encore, comme lorsqu'enfant, je m'exerçais à reproduire des étoiles ou des cœurs afin qu'ils s'alignent avec la représentation mentale que j'en avais, sans failles. M'aurait-il ressemblé ? À Léon, à Antonella ? À la naissance, j'avais du mal à cerner la provenance de ses traits. Même âgé de quatre mois, il était impossible de déterminer avec certitude les attributs physiques qu'il avait glanés à son père ou à moi. Je me rappelle m'être demandé, à son décès, si ce flou n'était pas le signe avant-coureur de son estompement précoce. Il se diluait déjà avant d'avoir vécu.

Bonjour Étienne.

Julie se tient devant moi, caressant son ventre alourdi par un chandail de laine trop épais pour la température à l'intérieur du café. Ses joues sont pleines et rougies par la chaleur.

Tout va bien ? Est-ce que les contractions se sont calmées ? Un peu, oui, je pense que la teinture aide, mais je vais quand même aller vérifier au retour des vacances. Je suis contente que vous soyez venus. Oui, moi aussi. Vos enfants ne fêtent pas le Nouvel An avec vous ? On peut se tutoyer Julie ? Oui, oui. Ma fille est en France pour ses études et elle est plutôt indépendante, ça fait plusieurs années qu'elle préfère fêter avec ses amis plutôt qu'avec nous. Mon plus vieux, eh bien, pour être honnête, je suis contente qu'il ne soit pas ici. Et ton mari, chum, amoureux ?

Ma voix s'altère un peu.

Il est mort il y a quelques semaines, enfin, un peu plus d'un mois. Oh, pardon, je suis désolée ! Tu ne pouvais pas savoir. En fait, on devait venir s'établir à l'île ensemble, mais la vie avait d'autres plans on dirait.

Julie baisse les yeux, cherchant un endroit décent où les déposer, un endroit où la mort ne viendra pas s'y glisser, avant de poursuivre.

Ma mère est à l'hôpital, elle ne va pas très bien. Ils ne savent pas trop, son état se désagrége très vite. On dirait qu'ils ont arrêté de chercher ce qu'elle a et qu'ils la laissent mourir. Je vais la voir, parfois, mais c'est difficile avec mon fils, il ne tient pas en place là-bas, alors qu'il est plutôt calme. Ça me fatigue beaucoup, et je me sens super coupable de ne pas y aller plus souvent. Elle ne connaîtra jamais vraiment son deuxième petit-enfant. Il y a quelques mois, elle habitait seule dans sa maison et elle gardait mon fils.

Julie s'interrompt un moment.

Je ne comprends pas ce qui s'est passé.

Hum... La vie, la vie se passe Julie.

Oui. Je suis désolée de t'embêter avec mes histoires alors que ton mari...

Tu ne m'embêtes pas. Merci de ton partage.

Le bambin de Julie revient jouer entre ses jambes.

Et ton troisième enfant, il est où ?

Il est avec moi, ici.

Je pose la main sur ma poitrine avec douceur. Mon fils y roupille malgré le grabuge environnant.

Julie sourit avec tristesse.

Comment s'appelait-il, ou elle ?

Ernest.

C'est un beau nom. On n'a pas encore décidé pour le petit bonhomme que j'ai là.

OceanofPDF.com

Étienne n'en peut plus d'entendre les histoires des autres dans le groupe de deuil périnatal. Elle est à la traîne, engluée. Elle n'arrive pas à s'arrimer à la réalité. À n'importe quelle réalité. En a-t-elle même envie ? Elle flotte. Elle grince. Elle serre les dents.

Un jour, alors que la discussion tourne autour d'une éventuelle reprise des activités professionnelles, la femme au chignon irréprochable, qui est photographe, avoue que le travail de caméra lui manque. Elle adore la sensation de voir se concrétiser devant elle un moment photographique qui semble appeler son objectif. Elle a l'impression de peindre avec ses yeux, de faire partie de la composition d'une scène.

Les pupilles de la femme brillent d'une manière particulière, une lumière noire, pense Étienne, comme le plumage d'un vautour qui reluit au soleil de plomb. Étienne reconnaît cette lumière, elle sait d'où elle provient. C'est la même lueur qui habite son cœur, où la mort, visqueuse, règne.

J'ai pris aucun cliché depuis que... ma fille. Des fois, la caméra en main, j'essaie de voir si je ressens le désir de peindre des photos, mais y'a rien qui m'inspire, malgré mon désir de m'y replonger. Il y a quelques jours, la travailleuse sociale de l'hôpital m'a appelée... pour prendre de mes nouvelles. Elle m'a demandé si je voulais récupérer le coffre à souvenirs de ma fille. Je me suis souvenue qu'on m'avait parlé d'une boîte contenant une clé USB remplie de photos et des objets ayant appartenu à mon enfant. Le pyjama avec lequel elle est arrivée à l'hôpital, une mèche de cheveux noirs,

une couverture qui a servi à l'envelopper pendant que je la berçais, une empreinte de pied. Qu'est-ce que j'allais faire avec ces reliques alors que j'avais chez moi des dizaines d'objets que j'osais même pas regarder ? J'avais rien jeté, un peu... comme une exposition permanente dans un musée des tortures. J'imagine qu'on fait toutes ça. Arrivée à la maison, j'ai ouvert la boîte. J'ai pris le temps de palper chaque article, de caresser mon visage avec la mèche de cheveux, de la sentir pour voir si elle avait conservé son odeur. J'ai essayé de me rappeler si la couverture avait fait partie des moments passés à l'hôpital. Rien, aucun souvenir. La clé USB de photos me terrifiait. J'ai pas eu le courage de regarder tout de suite. J'allais revoir ma fille morte et je savais pas si j'étais capable. J'ai eu peur de... pas aimer les photos, de découvrir le travail d'un photographe maladroit. Ce n'est pas la mort que j'ai vue. Le photographe avait réussi à capturer l'amour. Dans cette dizaine de photos... il y avait... la force de la vie. Mon ex-mari était aussi présent sur les clichés un peu retouchés, en finesse. J'ai décidé de l'appeler. Il est arrivé quelques heures plus tard, au milieu de la nuit et ensemble, on a pleuré notre fille. J'aimerais ça m'impliquer pour l'organisme qui a fait ces photos. J'ai pas peur de la revivre. Sa mort. Peut-être que, d'une certaine façon, ce sera comme un exorcisme.

Dans le groupe, certains parents dont les enfants sont décédés après la naissance ont la chance de jouir d'une assurance salaire privée qui leur permet de se concentrer sur le deuil de leur enfant. C'est le cas de la photographe, entre autres, et de deux autres femmes.

Étienne n'en bénéficie pas. Son congé de maternité s'est terminé avec la mort de son enfant. Il reste à Léon deux semaines avant son retour au travail. Le gouvernement n'offre aucun soutien dans ces cas particuliers. Elle se revoit dans le bureau de son conseiller financier, refusant en bloc toutes les assurances qu'il lui proposait sauf celle pour la voiture et la maison. Elle a toujours maudit les compagnies qui instaurent un climat de peur et d'insécurité dans le but de vendre le plus possible de forfaits. Garantir une vie sans pépins, sans soucis, voilà ce qui lui semble malhonnête. Elle a préféré économiser de son côté. Elle a même songé que son conseiller financier, avec son complet élimé qui boudinait son corps, avait dépassé les bornes en employant un ton éploré à l'évocation de cette possibilité. Que savait-il de cette horreur innommable ? Cet homme grotesque ne manquait pas d'inviter Léon à jouer au golf chaque fois qu'il le pouvait. N'avait-il rien d'autre à faire que de parcourir le *green* avec ses clients masculins en leur parlant des dernières innovations dans le domaine des assurances ?

Quelques semaines après la mort d'Ernest, Étienne a même reçu une carte de sa part, un morceau de carton orné d'une photographie sépia

représentant la main d'un enfant. À l'intérieur, un générique *Mes plus sincères condoléances*, suivi d'un mot sordide : « si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez-moi », et de sa signature gauche, immature, provenant de sa paluche boudinée. Étienne l'a jetée dans le bac à recyclage aussitôt, sans même la montrer à Léon. Elle avait honte que son bébé soit l'objet de souhaits si convenus. Puis, elle a eu pitié pour son conseiller. Personne ne savait comment gérer ça. Elle ne pouvait pas lui en vouloir. Elle est allée récupérer la carte dans le bac et l'a affichée à côté des autres, qui avouaient toutes la même impuissance, la même pénurie de mots lorsqu'il s'agissait de dompter ce monstre au cri silencieux qu'est la mort d'un enfant.

Contrairement à Léon, Étienne n'a pas aménagé de pièce spéciale pour son enfant à l'intérieur d'elle, mais elle porte dans son cœur un compartiment fermé à clé, plongé dans les ténèbres, un cachot qui héberge la mort elle-même. Étienne a l'impression qu'une créature y habite, un parasite mortel, un kraken sinistre et torve qu'elle nourrit tous les jours ou qu'elle affame, selon son état. Peut-on cohabiter avec ce spectre qui contamine chaque odeur, couleur, sensation ? Elle n'aura jamais la force de le chasser. N'importe quoi plutôt que le vide.

Elle dit à Léon qu'elle souhaitait elle aussi reprendre le travail malgré le fait qu'il l'ait encouragée à prendre le temps qu'il fallait. Elle ne veut pas être seule à la maison, désire être solidaire envers lui.

Elle retourne aider d'autres femmes à accueillir des bébés mortels.

Qu'y a-t-il d'autre à faire ?

La marée blanche persiste, toutes les trois heures, le cycle se renouvelle. Les flots sont aspirés par l'effet de pompage. La marée monte, monte, monte, et elle redescend. Elle draine sur son passage tous les sédiments essentiels à la survie d'un bébé.

Un bébé qui n'est plus là.

Étienne garde avec avarice sa collection de petites marées laiteuses. Jamais il ne lui vient à l'idée d'en faire don à quelqu'un, malgré l'existence des banques de lait maternel non officielles.

Personne n'en parle, personne n'y touche. Elle est là, au cas. Un matin, il ne reste plus de lait de vache pour les céréales d'Adam. Il geint. Ça irrite Étienne. Elle voudrait qu'il se taise une fois pour toutes. Adam dit Mais est-ce que je peux prendre de ton lait ?

Elle recule. Ne sait pas quoi répondre. Elle consent. Parce que c'est la première fois qu'Adam semble vouloir quelque chose d'elle.

Il imbibe de son trésor liquide les céréales de son fils adoptif.

Elle guette la première bouchée. Adam grimace et repousse le bol.

Ça goûte le vomi.

Elle prend le bol et il se fracasse sur le mur de la cuisine. Ce n'était pas ce qu'elle voulait faire. Le bol s'est envolé seul.

Le travail l'épuise et les naissances heureuses la rendent malheureuse. À quoi bon mettre tous ses enfants au monde ? Elle le sait traître, ce monde. Il lui a ravi sa propre vie. Elle n'est plus la sage-femme qu'elle a été, écoutant à peine ses patientes et les jugeant lorsqu'elles se plaignent des maux habituels de la grossesse. Elle a envie de leur hurler Ne faites pas d'enfant si vous n'êtes pas prêtes à faire le moindre sacrifice.

Elle sait qu'elle les envie, toutes. Elle envie le relief de leurs ventres, leur plénitude ostentatoire, leur haute pression, leur basse pression, leurs maux de dos, d'estomac, leurs intestins qui se déplacent, leurs jambes enflées, leurs rots disgracieux, leurs fringales, la main de leur conjoint posée sur leur bedaine.

Lors de son stage en Polynésie pour ses études, elle a remarqué que les femmes enceintes québécoises étaient à l'écoute de leur corps et de ce

qu'elles percevaient en lui, tout en étant très peu en mesure de laisser leur instinct les guider. Les visites prénatales étaient constellées de plaintes, d'inquiétudes, du syndrome de la mère parfaite, aisée, éduquée, qui voit sa progéniture comme une voiture de luxe. Meilleur carburant, garage double chauffé, on ne la sort pas l'hiver, on fait des vérifications préventives aux mois, on ne la prête à personne.

À Tahiti, les femmes semblaient plus à l'aise avec la maternité. Elles venaient à leur rendez-vous sans y porter trop d'importance, repartaient avec leur excroissance peu commode comme s'il s'agissait d'un sac à dos rempli de devoirs. Bien sûr, Étienne savait que le haut taux de natalité chez ses femmes transformait le processus de grossesse en un événement presque anecdotique qui se passait de façon récurrente, que ce soit voulu ou non. Les femmes enfantaient comme on enfila des perles pour fabriquer un collier qu'on porte avec grâce et humilité.

Étienne aurait aimé dialoguer avec les Polynésiennes, elle se sentait accueillie par elles, mais elle était submergée par la charge de travail, par les conversations outremer avec Léon, son nouvel amoureux qui lui manquait plus que de raison. Elle se doutait que sa perception de leur culture était somme toute teintée par plusieurs biais dont elle n'était pas consciente.

Les conditions de travail lui rappelaient souvent son emploi d'infirmière en milieu hospitalier. Les philosophies de la pratique sage-femme différaient selon les régions du globe et s'avéraient parfois incohérentes avec celles qu'elle avait étudiées à Trois-Rivières. En Polynésie, département français, on était plus interventionnistes. L'utilisation systématique du moniteur était une pratique courante, les épisiotomies plus fréquentes, la poussée active réduite à 30 minutes, et au-delà de cette période, l'obstétricien était appelé pour évaluer la situation avant d'utiliser

la ventouse, les forceps ou pour exécuter une césarienne. L'emploi du synto pour déclencher et accélérer le travail était assez généralisé, alors qu'au Québec, les sages-femmes ne l'utilisaient qu'une fois le bébé né, pour contenir une hémorragie, ou pour la prévenir dans le cadre d'une gestion active. Dans son stage à l'autre bout du monde, Étienne devait toujours procéder à la restitution de la tête, ne laissant pas le temps au bébé de la faire lui-même. Le corps devait suivre sans attendre la prochaine contraction. Elle était habituée à cette précipitation, en avait souvent été témoin, mais ses études récentes l'avaient rendue sensible à ces manœuvres parfois expéditives. Elle savait qu'il était important d'apprendre à travailler sous des conditions différentes et qu'elle acquerrait ici des expériences nécessaires et enrichissantes. Son cœur reviendrait toujours au Québec.

Elle était fière de faire partie d'un programme si complet et dont la philosophie la rejoignait davantage. Il restait beaucoup de boulot, surtout sur le plan de l'acceptation de la pratique au sein du corps médical, et même auprès de la population en général. Les sages-femmes ont conservé cette aura de sorcellerie dont l'Église et les médecins les ont affublées et qui a mené à leur disparition dans le domaine de la santé.

Dans la première moitié du 20^e siècle, les sages-femmes ont été remplacées par des médecins. On convainquit les familles qu'il était plus sécuritaire de donner naissance dans un lieu aseptisé et auprès d'un personnel qualifié. Il devenait normal, désormais, d'écouter un homme vous dire comment expulser un bébé alors qu'on avait les pieds dans des étriers.

Avec les années 1970 et la montée du féminisme, quelques femmes ont déclenché un mouvement de retour des sages-femmes, mais ce n'est qu'au début des années 1990 que des projets pilotes de maisons de naissance ont

germé, toujours sous la responsabilité d'un CLSC, maintenant CIUSSS. La pratique est devenue légale en 1999.

Maintenant, malgré la passion dévorante qui l'a habitée dès le début de ses études, Étienne est certaine qu'elle n'aurait pas dû revenir au travail si tôt. Léon, lui, ne se plaint pas. Il affirme que les heures de bureau monotones lui permettent de méditer. Les tâches répétitives le rassurent. Il s'est remis à la course, un sport qu'il a pratiqué avec le père d'Étienne pendant les quelques mois où il l'a connu. Il a même été coureur accompagnateur lors de l'un des ultramarathons auquel son beau-père a participé.

Léon a le teint hâlé, a perdu du poids, ses muscles définis lui vont bien. Étienne envie le parcours de son amoureux et le trouve parfois pathétique. Elle se demande pourquoi ça semble plus facile pour lui. Les seules choses qui l'apaisent sont le bruit régulier de son tire-lait électrique, le picotement qu'occasionne la montée de lait et la quiétude que lui procure l'ocytocine qui circule dans son corps. Elle se sait junkie, elle devra se sevrer bientôt. Se sevrer, comme si c'était elle qui buvait son propre lait et qui en avait besoin pour vivre. Presque comme.

Un jour, elle voit la quantité d'onces diminuer de manière drastique. Les dix onces par session dégringolent à cinq, trois, deux, un, un demi. Son horaire de travail ne lui permet pas d'être aussi assidue. Elle est si fatiguée. Le lait change de texture, de couleur, devient sirupeux. Elle pleure chaque bouteille non remplie, sa production en pénurie, comme si son bébé allait en souffrir. Elle redouble d'efforts, commence à prendre des suppléments, regarde des photos d'Ernest en tirant son lait, mais ses mamelons s'indignent. Ils hurlent comme aux premiers jours de l'allaitement. Elle ne veut pas en parler à Léon, puisqu'il existe une omerta autour de cette débauche que personne ne sait qualifier. Puis, viennent les étourdissements,

les douleurs au ventre, des tiraillements. Quelque chose ne va pas.
Comment la moindre chose peut-elle bien aller avec ce qui est arrivé ?

OceanofPDF.com

Peter Fraser est considéré comme le premier habitant blanc de l'île. La présence des Premières Nations, sporadique, n'y est pas vraiment recensée ; on évoque la raison du caractère nomade de leur mode de vie.

En 1782, Peter Fraser sauve tous les naufragés de deux navires britanniques ayant échoué sur l'Île Rouge, à proximité de l'Île Verte. À la suite de cet incident, il propose un plan d'installation de bouées afin de rendre plus sécuritaire la navigation dans le fleuve. Cette initiative reçoit la recommandation du roi et dès juillet 1785, Fraser installe des bouées et maintient un feu sur la pointe nord de l'île, ce qui évite les échouements au cours des deux années suivantes. Il suggère alors la construction d'un phare et propose un mode d'exploitation qui permettrait de financer son projet, sans succès.

Au cours des 20 années suivantes, il continue de faire des sauvetages sur le fleuve, portant assistance, selon des dires, à plus d'une quarantaine de navires sans compensation pour ses efforts. Érigé en 1809 pour le compte de la Trinity House de Québec, le phare de l'Île Verte situé sur la Pointe-à-Michaud est le plus ancien sur le fleuve Saint-Laurent, et le troisième au Canada.

L'Île Verte est témoin de plus de 160 naufrages. Lors de ces incidents, les insulaires se rendent toujours sur les berges pour savoir si l'équipage a besoin de renfort. À bord de leurs chaloupes ou de leurs goélettes, les habitants prêtent main-forte au capitaine des navires, vidant les cales de

l'eau accumulée, participant au déchargement des marchandises et risquant leurs vies pour tenter de diriger un bateau endommagé sur les battures, ce qui leur permet d'avoir accès à une prime d'assurance déterminée en fonction de la cargaison récupérée et de l'état du navire. On loge les naufragés et on les nourrit.

Un traversier nommé en l'honneur de Peter Fraser s'est lui-même échoué dans le chenal en 2017, au sud de l'île.

OceanofPDF.com

Le jour de mon entrée en fonction, je m'attends à me sentir différente. J'ignore de quelle manière, mais le commencement de ce nouveau travail a quelque chose de symbolique pour moi, d'initiatique.

Il ne se passe rien ce jour-là, hormis une visite impromptue de la mairesse, inspectant mes installations d'une manière évasive, telle une douanière blasée en fin de journée. Pressée, elle a l'air de considérer cette visite comme une perte de temps. Elle scrute davantage les photos familiales exposées dans le salon que le matériel professionnel.

C'est audacieux, ce choix de s'installer dans votre maison au lieu d'utiliser l'ancien CLSC. N'avez-vous pas l'impression que tous ces patients vont entrer dans votre intimité ?

J'y ai pensé. Ma carrière précédente en tant que sage-femme m'a démontré que les relations avec les clients est plus chaleureuse lorsque l'environnement des soins s'éloigne des installations plus techniques. N'ayez crainte, je connais mes limites. Après de nombreuses discussions, le CISSS n'était pas malheureux de cet arrangement. Ils pourront ainsi mener à bien les rénovations prévues pour le bâtiment.

Je vois. Une entrée réservée aux clients serait souhaitable. Oui, c'est dans les plans. Donald doit s'en charger. Ah, ce cher Donald, il est partout. Une tête forte hein ?

Je remarque le ton ambigu de la mairesse, qui ne semble pas aimer qu'on la contredise. Je lui renvoie un sourire énigmatique.

Bon, je suis certaine que vous êtes très occupée. Si on allait voir le bureau de consultation ?

La mairesse n'est pas beaucoup aimée des Verdoyants. Pour l'une des premières fois, les conflits du Bout d'en Haut et du Bout d'en Bas sont en trêve ; tous s'entendent sur le fait que cette femme est fourbe, hypocrite. Elle dit écouter les préoccupations de ses concitoyens, mais finit toujours par adopter des lois favorisant des entrées d'argent aux dépens des valeurs chères aux insulaires. L'année dernière, elle a annoncé des changements dans le règlement sur la protection du patrimoine architectural : les nouvelles constructions ne sont plus dans l'obligation de s'harmoniser au style traditionnel de l'île. Quelques semaines après l'adoption de cette loi, un chantier monstre s'est installé sur son terrain acquis au Bout d'en Haut, bien visible à partir du continent et du chemin de l'île. L'allure de la maison qui y pousse tranche avec celle des autres habitations. La mairesse a fait un lobby auprès des villégiateurs propriétaires de terrains qui souhaitent eux aussi se soustraire à ces règlements qu'ils considèrent comme obsolètes. La vingtaine de résidents permanents n'ont pas fait le poids contre le désir des villégiateurs de se dissocier du style maritime traditionnel et de toutes les coutumes ancestrales que l'ancien maire a protégé avec tant de vigueur. Il avait lui aussi ses défauts, il était désorganisé et un piètre administrateur, mais sa vision a inspiré de nombreuses familles souches à se réapproprier leur culture insulaire.

Sur les terres à bois du côté nord de l'île, où seuls les camps forestiers étaient permis, sans connexion à l'électricité ou à un système de fausse sceptique, de nouvelles constructions croissent comme des champignons vénéneux. On déboise, on demande des permis pour apporter l'électricité depuis la rive nord, polluant la forêt avec des pylônes électriques indécents, on oublie des matériaux de construction qui contaminent les bois.

Nous nous sommes, Léon et moi, d'abord laissés berner par l'éloquence de cette femme vive, jeune et belle, qui affirmait vouloir apporter un vent de fraîcheur nécessaire à l'île accablée par des finances déficitaires. Nous étions impressionnés par les tartes aux pommes qu'elle se vantait d'avoir confectionnées elle-même et par son plan de revitalisation qui prenait en considération la démarche patrimoniale de l'île.

Beaucoup se demandent comment la mairesse a pu faire autant de ravage en si peu de temps, et l'une des activités principales ces jours-ci est de râler contre ses décisions. Lorsque les conversations s'enveniment, il y a toujours quelqu'un pour rappeler aux autres qu'ils auraient dû voter lors des dernières élections au lieu de s'abstenir comme des cons et de laisser les gens de la ville venir faire la loi.

Lors des soirées bien arrosées à La Livèche, certains insulaires espiègles ont commencé à installer sur le jeu de dards la photographie pédante de la mairesse.

Après sa visite, je suis vidée, comme si on m'avait aspiré toute l'énergie dont je disposais pour la journée. J'aimerais raconter l'arrogante visite de la mairesse à Léon. Nous aurions ri ensemble. Nous nous serions servi un verre de vin. Nous aurions fait l'amour avec douceur et indulgence.

Vers 16 h, je reconduis mes prédécesseurs dans la vieille *snowmobile* couverte, une antiquité datant des années 1960. Carl l'a acquise au début de son mandat, davantage pour la signature archaïque que pour son utilité. Il me la lègue pour un montant symbolique. Je ne l'avais pas encore manœuvrée, mais je trouve sa conduite laborieuse. Je préfère de loin ma fidèle Arctic Cat. J'aimerais me munir d'un côté à côté avec chenilles comme celui de Céline.

Donald est de service à l'héliport, car le pont de glace a été décrété instable pour la journée. Il me salue avec gaieté.

Depuis aujourd'hui, tu d'viens madame l'infirmière de garde. Une bonne raison de tomber malade hein ? J'ai justement mal au foie là. T'as-tu que'que chose pour moi ? Une bonne trêve d'alcool, mon Donald.

Je m'habitue à ses blagues. Je parviens à apprécier l'incertitude dans laquelle Donald me plonge, ne sachant jamais s'il est sérieux ou s'il me fait marcher. Il vaque à ses diverses occupations d'insulaire, promenades en bateau pour les touristes, locations de matériel de plein air, chasse, pêche, réparations en tout genre, restauration, travail à l'héliport, maintenance du pont de glace, première réponse aux urgences, et farces à temps plein. Il dort trois à quatre heures par nuit, vénère en secret son fils qu'il torture la plupart du temps, mais lorsque celui-ci n'est pas là, il en parle avec une déférence qui m'émeut toujours. J'envie la relation légère et simple que ces deux-là entretiennent.

David, le fils de Donald et Céline, a étudié à Rimouski dans une école d'ébénisterie, puis est revenu s'établir à l'île avec une biologiste spécialisée dans les cétacés de l'estuaire. Il la harcèle pour qu'ils aient des enfants, elle souhaite s'établir dans son champ de recherche avant d'être forcée à une conciliation travail-famille qu'elle entrevoit complexe. David s'implique dans les activités de ses parents, tient un petit atelier d'ébénisterie dans le sous-sol familial et tente de trouver des moyens pour faire revenir les jeunes à l'île ; assurer l'implantation d'une école, ou acheter un véhicule amphibie qui permettrait de traverser le fleuve dans toutes les conditions. C'est le seul trentenaire qui habite encore l'île et qui souhaite s'y construire un avenir, malgré les défis inhérents à cette situation. L'été, il monte un kiosque à la sortie du traversier, où il présente ses créations, aussi exposées à la petite école Michaud, l'accueil touristique. Il façonne dans des billots une foule de menus articles, des pieds de lampes, des louches, des pelles, des soufflets pour le feu de foyer. Il s'emploie à sculpter les bois d'originaux et de cerf

que son père chasse. Ses œuvres se vendent rapidement, même si elles lui prennent un temps de conception indécent. Lorsqu'il sculpte, ses mâchoires se serrent. Il y a quelque chose de bestial dans sa manière de travailler, même s'il crée des pièces délicates comme de la broderie. Son entreprise est loin d'être viable. En combinant, comme son père, une multitude de petits boulots, il se tient à flot. La tête hors de l'eau.

Sur une île, c'est parfois un exploit.

OceanofPDF.com

Les funérailles sont sobres et déchirantes. Étienne a la nausée. Chaque déglutition est un enfer programmé. Elle ne veut pas être là, ne sait pas où elle préférerait se trouver. Son corps, ensommeillé, engourdi, voudrait s'allonger. Elle reste debout pendant un nombre incalculable d'heures en papillonnant de manière erratique. Si elle s'assoit, elle a l'impression qu'elle va se liquéfier et qu'elle sera absorbée par le tissu en canevas qui recouvre le coussin de la chaise en bois.

Elle est si fatiguée.

Comment Léon fait-il pour ne pas dormir ? Le corps de son amoureux lui manque, ce corps qui chaque soir la laisse seule. Elle lui dit qu'elle aimerait qu'il reste avec elle, contre elle, même s'il ne dort pas. Mais Léon, chaque nuit, s'éclipse. Il rôde dans la noirceur de leur appartement, de peur que leurs deux plaies encore vives fusionnent. Léon lui dit qu'il préfère veiller.

Il dort, bien sûr.

Étienne le découvre souvent, au petit matin, le corps disloqué sur leur divan. Il se réveille parfois en sursaut. Étienne pense qu'il redoute les nuits. Là où les rêves se terrent. Lui, il a vu. Il était juste derrière Adam lorsque c'est arrivé. Elle ne sait pas si elle aurait eu envie de voir la vie quitter leur enfant. Elle se rejoue souvent la bobine, le fil des événements. Comme on rejoue un film en espérant la fin différente.

Intérieur jour.

C'est le matin.

Étienne vient de nourrir Ernest.

Il est calme, pour une fois.

Adam demande s'il peut lui faire faire son rot.

Elle hésite, mais elle veut lui donner confiance, elle veut lui prouver qu'elle a confiance en lui.

Il s'exécute, sans presse. D'une main presque paternelle.

C'est troublant, chez un si jeune garçon.

Léon propose d'aller chercher des croissants.

Adam veut aussi y aller, et transporter son petit frère dans le porte-bébé.

Le père installe les garçons. Ce n'est pas la première fois. Adam est posé et confiant.

Serre les sangles. Vérifie bien.

À tantôt mes amours, dit Étienne.

À tantôt, répond la troupe qui continue de pépier.

Adam se retourne et ses yeux cascadeurs plongent dans ceux d'Étienne.

Saut périlleux réussi.

Elle les regarde s'éloigner, une palpitation la perturbe, une onde chaude l'envahit.

Elle se demande si elle se lève pour prendre une douche en paix.

Les garçons descendent les marches, Adam devant, Léon derrière.

Adam trébuche.

Tombe.

Oh non oh non !

Léon dévale les marches à son tour.

Étienne ne se souvient pas de s'être levée.

Elle ne se souvient pas de s'être rendue près de son enfant.

Elle se souvient avoir retourné Adam, brusquement. L'avoir tassé comme une pièce de viande encombrante.

Sortir Ernest du porte-bébé.

Les sangles, si serrées, qui emprisonnent le corps inerte de son fils.

Le silence. Plus de pépiements, plus de pleurs.

Rien.

Un bébé mou dans ses bras.

L'horreur.

Son cou disloqué, qui ne semble être retenu que par la peau.

Six fractures du crâne, hémorragie cérébrale, fractures des C3 et C4.

Adam à l'hôpital avec eux.

Le porte-bébé vide encore sur les épaules.

Le tibia pulvérisé. Une vilaine chute qui aurait pu connaître une meilleure issue.

En transe. Il ne parle à personne.

Étienne ose à peine le regarder. Ne comprends pas pourquoi ce n'est pas lui qui est mort.

Tous les matins, je me lève dans la noirceur. Je nous prépare deux cafés ; un pour moi, l'autre pour Léon, des rôties surmontées d'œufs pochés saupoudrés de poivre concassé et de sel. Il les adorait baveux. Je revois Antonella qui accourait pour lui en voler une partie, assise sur ses genoux, dévorant goulûment le pain trempé dans le jaune coulant.

Je croque une pomme en regardant le disque fendre l'horizon derrière les dunes blanches parsemées çà et là de buissons endormis, comme le crâne dégarni d'un vieillard.

Je lis quelque chose, des articles scientifiques entourant ma pratique, les nouvelles sur Internet, ou bien l'un des romans que j'emprunte à la bibliothèque ou que je me fais livrer. J'aime les histoires qui durent longtemps, celles qui font des détours inimaginables pour raconter la vie et tout ce qu'elle contient. Des romans qui ne finissent jamais, qui continuent de vivre en moi après leur lecture. J'ai un faible pour les romans hyperréalistes. La description de la vie dans ses moindres détails, sans concession. Pendant quelques instants, j'ai l'impression de vivre une existence au-delà de la mienne.

La plupart de mes journées se déroulent de la même manière. Rencontre de routine, soins de bases aux insulaires, visite chez les plus vieux, ceux qui auraient besoin d'une attention soutenue. Je leur tiens compagnie, leur coupe les ongles, en fais davantage que ce qu'on me demande, de peur de ne pas en faire assez.

Les semaines défilent et presque rien ne vient troubler mon horaire. Quelques simulations d'incidents avec les premiers répondants de l'île, Donald, Marcel, David. Prises de sang, vaccins, prises de pression, accompagnement des diabétiques, tenue du registre des dates d'expiration des médicaments, commandes, appel au transport ML afin d'acheminer les échantillons de sang, de selles et d'urine à l'hôpital de Rivière-du-Loup, envoi des factures d'essence, déneigement de l'entrée pour être prête à partir, alimentation de la corde de bois.

Des habitudes s'ancrent dans la lenteur des jours, donnent un port d'attache à mon cœur en voiles trouées. Me laisser balloter. Respirer.

Monter quelques bûches du sous-sol après le déjeuner. Faire une longue marche en raquettes ou à pied dans les sentiers où je suis certaine de capter le réseau, au cas où on m'appellerait. Un dîner frugal, souvent une salade avec un peu de houmous fabriqué à partir d'une recette de mon amie Hamida. De la lecture encore, puis rédaction de mes notes d'infirmière si j'ai eu une consultation dans la journée, entretien du feu, écriture d'un courriel à ma fille, à mes amis.

Partager à Léon les réflexions qui me passent par la tête, à la fin de la journée, avant de jeter son café matinal resté sur la table. Petit à petit, je m'habitue à son absence en bataillant avec la culpabilité d'être encore là, sans lui.

Cuisiner, faire des pâtisseries à distribuer à mes clients ou aux Verdoyants, cuire mon pain, essayer de nouvelles recettes, prendre le thé avec Marcel, qui me raconte un tas d'histoires.

Un jour, Marcel me révèle sans préambule que sa sœur Diane voit des morts.

J'sais que tu te dis qu'a doit être un peu folle, mais je t'assure que non, la plupart du temps. Quand on était p'tits, j'devais avoir 30 ans et ma sœur

Diane, une couple d'années de moins, on est allés chez notre autre sœur Suzanne, qui v'nait d'acheter une maison en campagne, une vieille ferme près de La Pocatière. Tout de suite, elle m'a serré le bras et m'a dit qu'elle voyait un homme pendu sur une branche du grand chêne qui se tenait devant nous. Bon, entéka. Suzanne nous a accueillis dans sa maison, elle était pas peu fière. C'était vraiment une belle maison ! On était tous assis à la table autour des biscuits qu'a venait de faire. Suzanne a demandé à Diane d'aller au sous-sol pour chercher des bûches. Diane est allée, mais est revenue sans les bûches, le teint ben pâle, pis a dit à Suzanne Va les chercher toi-même. Ma grande sœur, habituée aux affaires un peu étranges de Diane, a pas trop bronché, pis elle a demandé à son mari d'y aller. Quand on est partis, Diane m'a dit c'qu'elle avait vu dans la cave : un homme avec une hache dans ses mains, pis une femme pis trois enfants morts à ses pieds. Elle était inquiète pour Suzanne, mais on en a pas r'parlé ensuite. Quelques années plus tard, Suzanne a commencé à se plaindre de son mari, elle le reconnaissait plus. Y devenait agressif, s'était fait virer de son emploi pis il passait son temps au sous-sol, à fumer. Diane lui a dit d'empêcher son mari d'aller là, que c'était hanté. Suzanne a ri. Moi aussi ça m'faisait rire. Suzanne a eu le temps d'avoir deux beaux enfants, qui avaient maintenant trois et cinq ans. Elle était enceinte de son troisième, mais son mari était toujours aussi mal en point. A les élevait seule. Un jour, Diane m'a appelé, pis elle a dit qu'il se passait quelque chose, elle le sentait. Elle a contacté la police pour qu'ils aillent vérifier la maison de sa sœur. Y'ont trouvé le mari dans'cave, une *chainsaw* dans les mains, ses enfants pis Suzanne serrés dans un coin.

Long silence. J'essaie de démêler ce que je pense de cette histoire. J'aimerais rencontrer la sœur de Marcel. Est-ce que Diane verrait les

fantômes qui flottent en moi ? Marcel change de sujet, me parle de ses brûlements d'estomac.

Est-ce que c'est une consultation officielle Marcel ? Non, pas obligée d'écrire un rapport. Y t'reste-tu du Pepto-Bismol ? Oui, mais essaie de prendre ça mollo, les gins avant midi, ça fait des ravages.

Marcel est un homme de 75 ans à l'allure paisible. Il ne s'est jamais marié et vit à l'île depuis toujours. Il a travaillé pendant un bout de temps pour des entreprises de transport maritime dans le Grand Nord canadien, revenant à l'île entre les voyages. Même si son corps a perdu la masse musculaire qu'il a bâtie au fil des années, Marcel n'a pas cessé de trimmer dur toute sa vie, ce qui lui donne une endurance particulière, des membres nerveux et secs. Il sait réparer les bateaux et les motoneiges, boit du Darjeeling amer sédimenté de sucre à longueur de journée, ce qui donne une teinte brunâtre à ses dents, et semble toujours affairé autour de sa maison, sans que je sache à quoi il s'emploie. Il habite sur le chemin de l'île, près de la route de terre. Je vais souvent le voir lorsque j'ai besoin d'entendre autre chose que le silence. Marcel a un timbre de voix plutôt aigu, une voix frêle qui se casse par moment, une voix de verre éclaté, de glace, incertaine comme le pont éphémère de l'île.

Aujourd'hui, je m'éternise chez Marcel. Je n'imagine pas l'île sans lui. Lui, Donald, Céline et David, des phares, des vigies. Des gardiens. Il n'y a pas assez de monde comme ceux-là.

Suis-je ici pour soigner les autres ou pour me guérir ?

Mon téléphone sonne.

Un insulaire qui a sans doute besoin d'un coup de main. Mais le numéro qui s'affiche est inconnu. Pas le bon indicatif.

Allô ? Étienne ? C'est Adam, bâtard tu réponds jamais à ton téléphone, ça fait vingt mille fois que je t'appelle. Je suis à l'héliport. Viens me

chercher. Comment ça tu es à l'héliport ? Je suis venu te faire une p'tite visite, j'ai pas l'droit ? Non non, c'est pas ça, je m'attendais juste à autre chose. À quelqu'un d'autre tu veux dire, genre Antonella ? Oh Adam, ça commence mal. Laisse-moi quelques minutes pour aller chercher le Ski-Doo, je suis chez Marcel là. Dépêche-toi, j'me gèle le cul ici.

Marcel, à l'écoute, reste silencieux et fait mine de brasser un peu sa vaisselle sale. Je vois qu'il fait le moins de bruit possible pour entendre la conversation. Lorsque je raccroche, je pousse un long soupir.

Faut que j'y aille. Le fils prodigue ? Ouais, on dirait bien.

Le vieil homme ébauche un sourire, mais ses sourcils se froncent en même temps, ce qui produit une expression ambiguë.

R'viens quand tu veux. Tu peux m'envoyer Adam aussi, ça m'fera plaisir d'le voir. Je sais qu'il dit vrai. Marcel a toujours aimé mon beau-fils. Il semble être capable de l'accueillir pour ce qu'il est sans le juger.

Je ne me presse pas pour rejoindre ma Arctic Cat restée à la maison. La marche est laborieuse sur le chemin de l'île. Les dunes façonnées par le vent ralentissent la progression des marcheurs les plus aguerris. Mes pas semblent reculer autant qu'ils avancent, appréhendant quelque chose. Je suis inquiète de cette visite impromptue.

En arrivant à la maison, je m'enveloppe de quelques couches de vêtements supplémentaires et fais démarrer la motoneige, qui dérape dans la côte de mon stationnement glacé.

Je ne me suis jamais habituée au pont, malgré les traversées fréquentes. Le courant qui rugit sous la couche de glace me pétrifie chaque fois que j'y pense. Un silence envahit mes oreilles, c'est le son de l'adrénaline parcourant mon corps.

Au loin, la silhouette d'Adam. Je tressaille.

Il n'est pas seul.

La petite est là, une tache rose dans ses bras.

OceanofPDF.com

Dans la salle climatisée de la clinique médicale du quartier, Étienne attend. Elle soupire ; personne n'a été appelé depuis des dizaines de minutes. Elle trépigne, fait craquer la chaise sous ses fesses. Le bruit l'irrite. Ne pourraient-ils pas fournir des chaises adéquates ?

Ce matin, Adam a été difficile. Il a rechigné à se lever, même après plusieurs invectives. Il a 10 ans, il agit comme s'il en avait 16, et requiert l'attention d'un bambin de 2 ans. Adam se traînait les pieds avec une mine de déterré, accusant ses parents de lui faire la vie dure, lorgnant vers Étienne un œil sombre. Il semblait ralentir ses manœuvres pour embêter sa belle-mère, qu'il sait impatiente.

Elle trouvait Léon trop conciliant. Il aurait dû laisser Adam se débrouiller seul. Ce matin n'était que l'apogée de plusieurs moments semblables, déprimants. Étienne revenait d'une visite à domicile pour une femme qui s'était inquiétée d'un travail précoce et elle avait décidé de l'envoyer en premier contact à LaSalle. Elle n'avait pas dormi de la nuit.

Tu vas être en retard à l'école, sermonnait Léon, tout en tournant autour de son fils pour faciliter sa pénible sortie du lit. Adam ne disait rien, enfilaient ses chaussettes avec une lenteur ostentatoire. Une fois en place, ses chaussettes lui devenaient intolérables ; il les changeait, sans se presser.

Étienne est parti à la clinique le feu aux oreilles.

Depuis quelques semaines, elle imagine une masse noire dans son estomac ou ses intestins. Elle y rêve la nuit, des cauchemars qui tournent

tous autour du même thème.

Tumeur.

Quelque chose lui pèse à l'intérieur, elle est si fatiguée, elle n'arrive pas à manger, ses hormones sont sens dessus dessous depuis que son lait s'est tari, ou le contraire, elle ne sait pas.

Elle n'est pas stupide au point de se saboter en laissant traîner des symptômes inquiétants trop longtemps.

La salle d'attente est bondée. Personne n'a pourtant l'air malade, hormis un enfant d'environ 2 ans, léthargique, fiévreux au point de délirer dans les bras de son père. Son rôle se mêle aux chuchotements ambiants et aux sons étouffés des doigts qui pianotent sur un clavier. Des nuques baissées, blanches et vulnérables, qui portent des têtes engourdies. L'enfant délirant est appelé, enfin. Étienne ne supportait plus ses plaintes. Elles créent chez elle la même anxiété que les pleurs d'Ernest, et ça lui procure un effet antagoniste de manque. Depuis qu'il n'est plus là, elle ne rêve pas en regardant les bébés paisibles et silencieux des autres parents. Non, ce qui lui manque, ce sont les pleurs de son enfant en vie. Ernest était un jour d'orage à lui seul. Les après-midi ensoleillés ne font plus rien résonner chez elle.

Les heures s'égrènent. Étienne est incapable de se concentrer plus de quelques minutes sur son livre ou sur un magazine. Elle finit par attendre son tour dans un état d'hébétude. Les autres patients de la clinique sont tous affairés à quelque chose qui semble important.

Étienne attend, parce qu'elle n'attend plus rien. Elle se résigne.

Le médecin qui l'appelle est très jeune. Il porte des lunettes à monture carrée et ses cheveux châains ondulent sous une mince couche de gel.

Que puis-je faire pour vous aujourd'hui ?

Étienne explique ses symptômes d'une manière diffuse. Pourtant, en attendant, elle s'est répété plusieurs fois le discours qu'elle tiendrait au

médecin. Maintenant, ses maux lui semblent négligeables. Aucune raison de consulter.

Vos règles sont-elles douloureuses ? J'allaite encore, je n'ai pas mes règles. Je vais vous prescrire un bilan sanguin complet et une échographie pelvienne. Vous mangez bien ? Non, à peine, je me sens tout de suite pleine. Et le sommeil ? Bien, je dors bien. OK, OK. On commence comme ça. Autre chose ? Non. Alors bonne journée à vous.

Il repart, la consultation est terminée. Quelques minutes à peine. Ses requêtes en main, Étienne regarde l'heure, 11 h 34. Elle a le temps d'aller à l'hôpital pour un prélèvement et demander un rendez-vous en échographie. Elle s'arrête pour commander un deuxième café et se met à trembler. Plus tard, elle vomit au pied d'un arbre chétif dans un terre-plein. Elle aurait dû manger, bien sûr, mais elle a oublié de le faire, l'histoire d'Adam l'a rendue furieuse au point de lui couper l'appétit.

Elle n'est donc pas tout à fait à jeun pour sa prise de sang, mais elle s'en moque. Elle vient de vomir son café, ça n'affectera pas les résultats. C'est un mensonge pieux, et elle prend plaisir à contourner une indication formelle.

Elle est parachutée dans une autre salle d'attente pour la prise de sang, constate qu'il y a une quarantaine de numéros avant le sien et se rend à l'accueil du centre de radiologie. Une patiente vient d'appeler pour annuler son rendez-vous et Étienne saisit la chance.

Elle retourne attendre. Voit défiler les numéros sur un petit écran. Tout le monde garde son précieux billet en main, le chiffonnant et l'humidifiant de sueur inquiétée.

La requête commande une dizaine de tests différents, incluant un test de grossesse. Le classique. Étienne soupire. Elle n'a aucun souvenir de la

dernière fois où elle a fait l'amour. Le test de Beta-HCG est presque systématique dès qu'on est une femme.

L'infirmière qui s'occupe d'elle est joviale. Le genre d'infirmière qu'Étienne aurait aimé devenir quand elle était plus jeune. Le sang coule dans les tubes, nombreux.

J'espère qu'il m'en restera un peu quand vous aurez fini.

La femme éclate d'un rire honnête, même si c'est la centième fois qu'elle entend la plaisanterie. Étienne la remercie de ne pas juger son humour douteux, signe de sa nervosité.

Une fois dehors, elle décide de marcher vers la maison. Les feuilles sont presque toutes tombées des arbres. Elle ne l'avait pas remarqué avant aujourd'hui. Elle se revoit l'année dernière à pareille date. Enceinte. Les teintes automnales étaient si belles, si vives. La vie qui grandissait en elle posait un filtre devant ses yeux. L'automne, cette année, lui paraît désaturé.

Arrivée à la maison, elle prépare le souper. Elle souhaiterait réparer son impatience du matin avec un bon repas qu'Adam appréciera. Il est difficile. Les ingrédients aimés un jour peuvent être honnis le lendemain, il gère mal certaines textures. Toutefois, un steak avec des pommes de terre pilées est une valeur sûre. Elle s'imagine avec Léon et Adam, autour d'un repas savoureux, discutant de solutions pour que leur famille soit plus harmonieuse, plus sincère. Elle fait confiance à Adam. C'est un enfant si intelligent.

Or, peu de choses se passent comme on le souhaite. Étienne aurait dû le savoir.

Adam arrive à la maison alors que Léon est encore au travail. Il laisse traîner son sac, ses souliers, sa boîte à lunch, et s'enferme dans sa chambre en faisant fi de la présence de sa belle-mère qui le salue avec chaleur. Elle décide d'ignorer ce qu'il a laissé derrière lui et cogne à sa porte.

Adam ? Tu as passé une belle journée ?

Il est perché sur son lit, Étienne ne voit que la pointe de ses cheveux bruns. Léon lui a fabriqué un lit suspendu entouré de cordes rappelant des lianes. Il adore cet espace. Étienne n'y monte jamais afin de lui laisser son intimité. Il ne l'y a jamais invitée. Adam continue d'ignorer sa belle-mère. Le bruit caractéristique de son beau-fils qui se ronge les ongles donne des frissons à Étienne, qui lorgne toujours les doigts d'Adam ensanglantés avec dégoût. Les mots lui manquent. Ils s'effacent et se dissolvent dans son esprit. Épuisée avant même d'avoir essayé une approche, elle rebrousse chemin et rejoint ses pommes de terre qu'elle a trop fait bouillir.

Le souper est composé de monosyllabes et de silences, de patates grisâtres et grumeleuses, d'une viande aussi coriace que l'attitude d'Adam. Il mange à peine, Étienne mange à peine, et Léon finit les assiettes de tout le monde. Ça te dérange si je vais courir ce soir Étienne ? Non, ça va.

Ça ne va pas.

Le sac d'école et le sac à lunch restent sur le plancher toute la nuit. Étienne s'en veut de porter autant d'attention à ce détail, qui lui gruge toute l'énergie dont elle dispose. Elle et sa famille devraient se donner le temps de rebondir. À la place, ils sont collés au sol, lourds et apathiques. Comment se relève-t-on l'un et l'autre, alors que chacun en a déjà plein les bras avec sa propre douleur, écrasante, aliénante ?

Un jour, Adam lui a demandé s'il était possible de se soulever soi-même, comme on peut soulever un enfant, ou un gros objet. Étienne n'a pas su lui expliquer pourquoi c'est impossible. Elle aimerait pourtant pouvoir se prendre dans ses bras, et se bercer toute la nuit.

En m'avançant vers mon beau-fils et ma petite-fille qui patientent dans le stationnement de l'héliport, je dois me rappeler de respirer. Le choc de les voir ici.

L'enfant est tellement emmitouflée qu'on dirait une boule de gomme rose surmontée d'excroissances étranges. Seuls ses yeux sont visibles, scrutateurs et inquiets. Elle a les yeux d'Adam, de longs cils humides, tentacules d'une pieuvre aux extrémités tendues. Son nez, à moitié caché par une cagoule rose, rougit sous les rafales et laisse couler un filet de morve qui durcit sur son cache-cou.

J'aide Adam à installer les bagages sur le traîneau. Il en a peu. Une valise pour lui, deux caisses de bières, un sac à dos pour sa fille. Il grille une cigarette pendant que je tiens ma petite-fille. La fumée de la cigarette est happée par le vent et disparaît aussitôt.

Où est Caro ? Au B.C. On a pensé qu'on viendrait t'voir. Hein Schnoupie ?

L'enfant ne répond pas à l'appel. Elle regarde le sol, hébétée.

Comment vous êtes venus ? En bus jusqu'à Rivière-du-Loup. Et après ? Une madame nous a pris en pitié quand elle m'a vu m'installer sur le bord de la route pour faire du stop. Tu as fait du stop avec Solange ? Ça marche bien, c'est quoi le problème ? Rien, rien... je suis pas mal sûre que ce n'est pas si sécuritaire sans le banc de bébé. C'est la même chose qu'en taxi Étienne, fais pas chier.

Je n'ai jamais cherché à embêter Adam, tout le contraire. Fais pas chier. La phrase, si souvent utilisée par mon beau-fils, me retourne toujours l'estomac. Au début, je lui demandais de ne pas s'adresser à moi de cette manière, et des conséquences étaient appliquées ; en vain. Aujourd'hui, je me vois mal lui retirer son jeu vidéo alors qu'il a atteint la trentaine.

Bon, on y va ? Je suis en train d'me geler les couilles. Bâtard de stationnement d'hélicoptère, hein ? C'est l'enfer ! On dirait que la méchante reine des neiges est passée par ici, c'est quoi donc son nom, Schnoupie ?

Solange regarde son père avec un large sourire. Je ne peux pas croire qu'il a fait écouter un film entier à sa fille de 16 mois.

Elsa, c'est Elsa son nom, hein Schnoupie ? Étienne, laisse-moi conduire, t'es trop lente. Installe-toi en arrière avec elle. Ne me faisant pas prier, je m'assois au fond du traîneau avant de serrer la petite dans mes bras. Solange pointe son père, dit Papa, et produit un bruit de moteur avec ses lèvres.

Elle parle ?

Mais Adam a déjà démarré la motoneige et n'entend plus ma voix qui se perd dans le rugissement de la bête.

Attachez vos tuques, mesdames !

La secousse est rude. Je me retiens de toutes mes forces sur le traîneau pour ne pas chavirer. J'espère qu'il sera prudent sur le pont de glace et dans les pistes.

Mon esprit est occupé à disséquer les possibles raisons qui ont motivé Adam à venir jusqu'ici. Je présume qu'il n'a pas d'argent, encore.

Il y a quelques années, au milieu de son baccalauréat en jazz — qu'il n'a d'ailleurs jamais terminé —, il a formé un groupe avec quelques amis. Ils ont lancé un album qui a reçu un certain succès et qui leur a assuré une belle petite tournée au Québec à la suite d'un concours, je ne me rappelle

plus lequel. C'est un domaine très difficile et la situation financière d'Adam a toujours été précaire. Nous l'avons beaucoup aidé, parfois même plus que nous le pouvions. La musique est la seule constante de sa vie, même s'il n'a jamais démontré de persévérance au travail.

Au secondaire, il fréquentait un prestigieux programme de musique. Il était somme toute fonctionnel, malgré sa grande consommation d'alcool, de marijuana, et autres. Il avait commencé à consommer à l'adolescence, ça n'avait rien d'anormal. Nous ignorions où il se procurait l'argent pour acheter ses doses. Il ne travaillait pas. Il volait dans la tirelire familiale dans laquelle nous nous délestions de notre petite monnaie encombrante. Léon refusait toute manœuvre pour cacher la tirelire, ou pour confronter son enfant. Peut-être avait-il des amis qui lui fournissaient sa drogue ? L'argent de poche provenait-il de sa mère qui le récompensait à chaque microréussite ?

Lorsque j'en parlais à Léon, il semblait soucieux, tout en défendant son fils. L'adolescence aurait une fin. Tout le monde passait par là. Tu ne peux pas imaginer les niaiseries que j'ai faites à cet âge ! À l'école, il obtenait de plus en plus de notes médiocres qui l'obligeaient à suivre des cours de rattrapage, mais il ne semblait pas s'en offusquer. Il allait à ses cours, accomplissait ce qu'on lui imposait, sans s'appliquer. Il obtenait un 60 % qui lui permettait de graduer.

Contre toute attente, ses résultats en musique étaient encourageants malgré son manque d'enthousiasme pour les concerts. Un de ses professeurs souhaitait même envoyer sa candidature à la célèbre école Julliard à New York, mais Adam n'avait pas souhaité s'y préparer. Il ne sortait sa guitare qu'en de rares occasions à la maison, et c'était souvent sous la contrainte. Une fois, Léon l'a même payé pour qu'il s'exécute devant la famille, à mon grand désarroi. Adam profitait de son talent inné

pour s'abstenir de travailler plus fort, et c'est ce qui me décevait par-dessus tout.

Depuis l'accident, sa jambe fracturée n'avait jamais récupéré. Il boitillait. Adam se plaignait d'élancements sans qu'on puisse poser un diagnostic précis, malgré les nombreuses consultations chez les spécialistes. À l'école, il ne faisait aucun effort pour accomplir les exercices de musculation qu'on lui recommandait pour remplacer les sports d'équipes. Sa mauvaise foi m'irritait. Léon semblait croire son fils lorsqu'il se lamentait sur ses douleurs fantômes, qui apparaissaient chaque fois qu'on lui demandait d'exécuter ses tâches.

Aujourd'hui encore, la démarche d'Adam est bancale. Quelque chose cloche avec le rythme de ses jambes. Ses épaules voûtées, ses yeux éteints et ses longs membres qui traînaient le long de son corps lui donnent des airs de rockstar en dérive.

Pathétique.

Les femmes qu'il fréquente le vénèrent. Il a conservé de son enfance le magnétisme qu'il exerçait sur les autres, même si l'éclat s'est terni depuis longtemps ; les résidus sont suffisants pour envoûter la plupart des gens. Il est incapable d'être seul. Personne ne reste bien longtemps à ses côtés. J'ignore si Solange est une enfant désirée. L'attitude d'Adam à son égard prend souvent des airs de colocation. Il lui parle comme à l'un de ses amis, sans réelle douceur ni affection, ce qui me déroute. Je ne suis pas dupe au point de penser qu'Adam est un père présent. Ça m'étonne qu'il soit seul ici avec sa fille.

À peine arrivé au chalet, Adam s'ouvre une bière avant même de dévêtir la petite, qui reste assise près de la porte d'entrée. Elle commence à jouer avec la boîte de carton ouverte et dit Bèr. J'attends de voir si son père va

intervenir. Non. Il retire ses chaussettes humides pour faire chauffer ses orteils devant le feu de bois.

J'entreprends de déshabiller Solange avec des gestes doux et précis. La petite m'aide. Adam ne mérite pas sa fille, ni sa blonde.

Je n'ai vu Solange qu'en de rares occasions ; quelques jours après sa naissance, vers cinq mois, aux funérailles de Léon et maintenant. J'ignore pourquoi Adam l'a tenue éloignée de nous. Sous son manteau, elle ne porte qu'un cache-couche souillé de sauce tomate.

Sa couche est pleine, Adam. Les autres couches sont dans' valise, t'en achèteras la prochaine fois que tu fais l'épicerie. J'ai plus d'argent.

Sa désinvolture m'horripile déjà. J'inspire profondément. Le soleil est sur le point de disparaître, il ne reste qu'une ligne de feu qui lèche les collines blanches au loin.

Je fais des pâtes.

Adam ne répond pas, allongé sur le sofa à se réchauffer les pieds près du poêle. La petite s'en approche. Son père réagit.

C'est chaud, va-t'en de d'là.

Solange rebrousse chemin à quatre pattes pour se poser en haut des escaliers qui descendent vers la cave. Elle fait demi-tour et descend à reculons, marche par marche. Fascinée, je la regarde actionner ses muscles imprécis pour exécuter la tâche complexe. Son agilité me sidère, tout comme l'insouciance de son père qui, les yeux fermés, déguste sa bière en l'ignorant. J'aimerais ne pas me sentir aussi à cran. Ils viennent à peine d'arriver.

Où vas-tu comme ça Solange ? Bas. Attends, on va changer ta couche.

En haussant le ton, je veux inciter mon beau-fils à prendre l'initiative, mais l'idée que Solange reste encore des heures dans une couche souillée me répugne. Bouillonnante, je vais récupérer la petite en bas des marches.

Adam, peux-tu au moins brasser les pâtes dans le chaudron ? Ouais m'dame.

Il exécute un salut militaire sur son front en se levant. Il ouvre le garde-manger pour en sortir un sac de croustilles. Solange l'aperçoit, tend la main et dit Tips.

Tu veux des tips Schnoupie ? Des tips ! Hahaha.

Elle acquiesce et se retourne pendant que je tente de nettoyer ses fesses.

Attends ma belle, j'ai presque fini.

Solange chigne sans cesser de se tortiller. Son père lui donne une croustille qu'elle enfourne dans sa petite bouche pleine de dents intermittentes. Je remarque qu'elles sont couvertes de plaque dentaire.

Lui brosses-tu les dents ?

Il hausse les épaules.

J'imagine que Caro le fait, j pense pas qu'elle en a vraiment besoin, elle en a juste trois-quatre. Les pâtes sont prêtes.

Il s'ouvre une autre bière et se sert une portion de pâtes avant de s'asseoir, de prendre une bouchée, puis de repousser son repas en faisant la moue. Il s'empare du sac de chips entamé en guise de souper.

Viens manger Solange.

Elle se pose à côté de son père. Il lui offre des croustilles qu'elle dévore en répétant Tips.

Je fulmine devant mon assiette. Prête à exploser.

On ne s'habitue jamais à cette position vulnérable. Étienne a les pieds dans les étriers et attend le retour de l'homme en sarrau. Malgré le fait qu'elle n'en ressentait pas le besoin, elle a déposé une petite serviette sur son bas ventre — comme il lui a indiqué.

On cogne trois petits coups à la porte, elle dit OK, et l'homme entre, feuilletant un dossier.

Bonjour, ça va aujourd'hui ? Ça va. Bon, on va procéder à l'écho.

Il applique un gel sur la sonde et l'insère dans un condom avant de la faire pénétrer dans le vagin de sa patiente sans plus de préambule.

On va vérifier la présence de kyste ou de fibrome. Quelle est la date de vos dernières règles ? Avant d'avoir mon enfant, ça fait longtemps, plus d'un an. OK, voyons ça.

Étienne a les yeux fermés. La sonde s'insère en elle. C'est froid et visqueux. Ça étire ses parois. Elle n'est pas certaine de vouloir voir quoi que ce soit et de faire des conclusions hâtives. L'homme se racle la gorge, ce qui inquiète Étienne, qui plisse les yeux encore plus fort. Elle ne s'en rend pas compte.

Quel âge a votre enfant ? Sept mois.

Elle hésite à lui dire la vérité sur son enfant mort, mais se résigne. À quoi bon ?

Voulez-vous regarder l'écran s'il vous plaît ?

Étienne ouvre les yeux, voit le minuscule corps qui se meut sur le moniteur au gré des déplacements de la sonde. Elle a du mal à comprendre comment c'est arrivé, cherche l'air, qui se fait dense et irritant, comme gorgé de particules abrasives. Une puissante culpabilité l'enlace, la serre trop fort, ses poumons se compriment un instant, elle sue en entendant un battement de cœur rapide et vigoureux.

L'homme prend les mesures en silence, puis communique les faits.

D'après mes mesures, le bébé a environ quinze semaines, mais ça peut jouer de quelques jours. Avez-vous un médecin ?

Étienne secoue la tête.

Je peux vous référer.

Elle reste coite, figée dans cette position horrible.

Lorsqu'elle se rhabille une fois l'homme parti, elle tremble en enfilant ses sous-vêtements. Son regard se dépose sur son ventre. Elle porte la vie.

Elle pensait porter la mort.

Comment aurait-elle pu concevoir un enfant sans s'en apercevoir ? Elle tente d'excuser son déni par une foule de motifs. Elle ne se souvient même pas la dernière fois où elle et Léon ont fait l'amour. Elle est certaine que c'était avant la mort d'Ernest. Bien sûr, il y a eu tous ces symptômes qui lui ont fait penser à autre chose, jamais à une grossesse. Elle était certaine d'être protégée grâce à l'allaitement. Ernest était si assidu dans ses tétées, il avait moins de six mois, et jamais il n'avait dormi plus de quatre heures consécutives la nuit. Les nausées pouvaient très bien être causées par les fortes émotions, la fatigue aussi. Étienne a toujours été susceptible aux maux de cœur. Les tiraillements dans son ventre l'inquiétaient, mais elle se disait qu'ils pouvaient bien être liés au sevrage de l'allaitement, aux règles qui se préparaient. Son ventre n'a pas encore tout à fait dégonflé après la naissance d'Ernest, elle n'a donc rien remarqué sinon une enflure qu'elle

attribuait à une mauvaise digestion et à du ballonnement en raison de son alimentation en dents de scie. Puis, elle pense aux suppléments qu'elle prenait pour stimuler sa production de lait, l'alcool ingéré, la mélatonine... Des substances qu'elle sait nocives pour un fœtus, surtout dans le premier trimestre.

À peine arrivée chez elle, elle s'effondre, médusée, dans le sofa, la main sur le ventre.

Déjà trop tard.

Quinze semaines de déni.

Elle fait un calcul rapide. C'était la semaine avant la mort d'Ernest. Elle tente de se souvenir de quelque chose. Rien. Léon sera de retour dans une heure. Elle est blême, frémissante. Elle a froid. Elle s'enveloppe d'une couverture et pleure.

Sa pagette vibre contre sa hanche. Elle se contient, rappelle la patiente.

Bonjour, c'est Étienne. Que se passe-t-il ? Je pense que je suis en travail, mais je ne suis pas certaine, ce n'est pas si douloureux. Tu as des contractions ? Au combien de temps ? Six à dix minutes, depuis environ une heure, mais j'ai comme un *feeling*. OK, veux-tu essayer de prendre un bain et de te détendre ? Rappelle-moi si ça continue. OK, d'accord. Je n'ai pas encore appelé mon chum, il est au travail. Appelle-le aussi si ça continue. Sens-tu que tu perds du liquide ? Du sang ? Non, pas encore. Tu sens bien ton bébé bouger ? Oui. D'accord. OK, on se parle bientôt, appelle-moi si tu sens que quelque chose change.

Étienne raccroche et espère que c'est une fausse alerte, ce qui arrive. Elle hésite à contacter sa remplaçante, puis se ressaisit. C'est un deuxième bébé, la patiente a eu droit à un accouchement interminable à l'hôpital pour son premier. Elle lui a confié sa peur de ne pas enfanter avec Étienne, sa sage-femme principale, en qui elle a confiance.

Elle se lève et commence à préparer le souper d'une manière désordonnée, machinale, puis abandonne. Elle ne pense qu'à l'enfant qui grouille en elle.

Adam va souper chez sa mère ce soir, il y restera pour la fin de semaine. Elle se dit qu'elle et Léon pourraient bien aller souper au restaurant.

Elle s'agite, papillonnant dans la maison sans but précis pour ne pas trop penser à sa grossesse, regarde souvent son ventre, en essayant d'évaluer s'il elle se sent enceinte, scrute son téléphone sans raison. Elle a peur. Sent qu'elle trahit son fils. Ne veut pas le remplacer. Créer de nouveau la vie, cela ne lui a jamais effleuré l'esprit. Elle rage contre son corps, contre sa tête. Se sent aussi coupable pour cet autre enfant qui devrait avoir toute son attention. Elle n'a même pas remarqué qu'il existait, préoccupée par la maladie, les métastases hypothétiques.

Des cellules qui se multiplient à une vitesse folle.

Sa pagette vibre à nouveau, elle rappelle, mais n'entend que le vagissement intense d'une femme en train de pousser.

Je sens la tête avec le bout de mes doigts quand je les enfonce dans mon vagin. Le bébé va naître, ça pousse. OK, j'arrive dans quelques minutes. Installe-toi sur le lit ou bien mets un coussin sous tes fesses pour accueillir le bébé. Raccroche, appelle le 911 et rappelle-moi aussitôt.

Dans les quelques secondes où la conversation est coupée, Étienne contacte la deuxième sage-femme, sa partenaire Hamida, et rassemble son matériel en sentant monter l'adrénaline. Elle revérifie l'adresse de la femme ; le déplacement lui prendra une dizaine de minutes tout au plus. Elle a de la chance.

Oubliant son état, elle quitte la maison, téléphone en main, prête à répondre.

Elle est toujours surprise du sang-froid dont certaines parturientes font preuve durant l'accouchement. Plus souvent, les pères paniquent. L'impuissance qu'ils démontrent est touchante. Ils voudraient pouvoir accomplir quelque chose de concret pour amoindrir l'intensité de la douleur. Une femme a déjà raconté à Étienne qu'elle n'avait pas eu l'impression que son chum avait été présent à l'accouchement. Elle n'avait rien vu des manœuvres, des massages ; rien entendu des mots prononcés du bout des lèvres, les yeux inquiets qui cherchaient l'approbation d'Étienne. Au moment d'accoucher, une femme, même bien entourée, est seule avec son bébé. Rien d'autre n'importe que les vagues déferlantes des contractions. Elle entre en elle-même, en hypnose, magnétisée par le flot puissant qui la pousse à enfanter. Plus rien n'existe. Plus aucune pudeur.

La mère toute puissante.

Étienne conduit, le cellulaire synchronisé au système de son de sa voiture. La femme vagit, sa voix se répercute dans l'habitacle. Lorsque la contraction se calme, Étienne lui parle avec douceur.

Je suis là, as-tu appelé ton chum ? Oui, il arrive. Es-tu bien installée sur des couvertures ou sur ton lit ? Oui !

Les contractions de la femme sont très rapprochées, environ à une minute d'intervalle, calcule Étienne. Elle l'entend pousser, des poussées physiologiques, naturelles. Entre deux contractions, elle lui demande si la poche des eaux est encore là.

Oui, mais la tête va sortir. Je ne suis pas capable de ralentir. Tu fais bien ça. J'arrive dans quelques minutes. Reste avec moi. On va faire ça ensemble. Je suis là.

À peine arrivée, Étienne voit déjà qu'il est trop tard pour préparer son kit d'accouchement : clamps, ciseaux, AmbuBag, synto, poire de succion, Doppler. Elle enfle une paire de gants et approche des couvertures de la

parturiente. La femme est accroupie au-dessus d'une grosse douillette fleurie sur laquelle elle a posé une serviette de plage imbibée de liquide amniotique, de sang et de selles. La tête est sortie, les joues de l'enfant boursouflées et bleuâtres. La femme est à l'intérieur d'elle-même, dans un espace où elle peut laisser son corps travailler en harmonie. Étienne dépose sa main avec douceur sur le dos de la femme. Elle prend contact.

La tête est là hein, la tête est là ? Oui, tout va bien.

La prochaine poussée expulse les épaules, puis le reste du corps suit.

Prends ton bébé, il est juste là.

La femme accueille le petit être enveloppé de mucus, de sang et d'un peu de vernix. Étienne regarde l'heure, 15 h 36. Elle note l'état du bébé et l'heure de naissance sur le dos de son gant. Un jet de sang jaillit du vagin distendu de la mère et la sage-femme évalue la quantité de sang perdu, un peu trop, mais rien d'inquiétant. Comme elle est seule, elle décide de lui injecter du synto dans la cuisse pour éviter des complications. Elle aide la femme à se coucher sur le lit, et place un piqué sous elle pour éponger le sang. Le bébé pleure, pas longtemps. La femme contemple ses doigts, les compte. Dix. Elle compte les orteils. Dix. Ses ongles mesurent à peine quelques millimètres.

La porte d'entrée claque et le père déboule, une sueur caricaturale sur le front, suivi des ambulanciers et de Hamida, à qui elle fait un topo rapide de l'accouchement. Étienne laisse passer le père et sa collègue dans la chambre. Elle retient les ambulanciers.

Tout va bien. Il ne reste qu'à faire naître le placenta, je lui ai donné du synto. Restez quelques minutes s'il vous plaît, leur dit-elle.

L'homme et la femme attendent sur les marches de l'escalier extérieur.

L'enfant est encore connecté à la mère par le cordon, tout est calme. Tout se dépose. Le père est agenouillé près du lit. Il contemple l'enfant en

pleurant et en tremblant. Étienne inscrit quelques détails au dossier, ramasse les serviettes imbibées de sang. La mère relève la tête.

Le placenta va naître. Je sens des contractions.

La sage-femme s'installe sur le lit pour l'assister, guidant le cordon ombilical d'une traction vers le bas. Tousse un peu, il va sortir. Au bout de quelques légères contractions, une masse grenat apparaît, un arbre sanguinolent, veineux. Étienne vérifie l'involution de l'utérus en palpant le ventre de la femme. Deux doigts sous l'ombilic, lance-t-elle à Hamida. Les saignements sont normaux. Étienne remercie les ambulanciers pendant que sa partenaire s'affaire dans la cuisine pour préparer un encas aux parents. Du jus, de l'eau, quelques fruits coupés, des morceaux de fromage.

Le nouveau-né est d'une couleur rougeaude qui détonne avec le corps rosé de sa mère ébouriffée et belle, les pupilles dilatées. Les parents se rendent compte qu'ils n'ont pas regardé le sexe de l'enfant. Une fille. Ils ont déjà un garçon de 3 ans. Il arrivera plus tard avec la sœur du père qui est passée le chercher à la garderie.

Le bébé est calme, endormi sur sa mère, il récupère après l'effort de la naissance. Le père s'installe dans le lit.

Êtes-vous prêts à clamber le cordon ?

Les parents acquiescent. Étienne clampé le cordon à quelques centimètres du ventre de l'enfant et donne les ciseaux au père. Il coupe le lien qui relie sa fille au placenta qui l'a nourrie pendant la grossesse.

Je pense qu'on a quelques sutures à faire. Je peux revenir plus tard, mais mieux vaut plus tôt, pour profiter des endorphines.

La femme souhaite procéder et cède l'enfant au père qui se déshabille pour la coller sur sa peau chaude, la couvrant avec une couverture en laine douce. Étienne s'installe entre les jambes de sa patiente, une lampe frontale sur la tête pour éviter de brusquer l'ambiance tamisée de la pièce. Elle

éponge le sang plusieurs fois entre les manipulations pour évaluer les points à effectuer, avant d'installer dans le vagin de la femme une souris, une motte de gaz stérile en forme de baluchon. Elle a une petite déchirure à gauche du périnée qui nécessite trois ou quatre points, et une lacération près du clitoris, où la peau reprendra d'elle-même. Hamida l'assiste, en silence, lui offrant les articles dont Étienne a besoin : lidocaïne, pince hémostatique, Vicryl, compresses. La mère tient la main de sa fille et sursaute un peu lorsqu'Étienne insère l'aiguille dans sa peau pour anesthésier la région. La femme se crispe à plusieurs reprises, malgré l'avertissement avant chaque piqure.

Je sais, ce n'est pas très agréable. Ça ne sera plus long.

Étienne et Hamida quittent la chambre pour laisser au couple son intimité. Elles décompressent en mangeant quelques crudités. Étienne évite de penser à ce qui l'attend à la maison, à la nouvelle qu'elle doit annoncer à Léon. Une envie lui prend de se confier à son amie sur le champ. Décide que non.

On l'interpelle. Le père lui annonce qu'il va prendre une douche. Parfait, j'aimerais faire l'examen de bébé quand vous aurez terminé, déclare Étienne avec douceur.

Je vais y aller Étienne, on se voit bientôt ?

D'accord. Bonne soirée Hamida.

Tu es sûre que ça va ?

Oui oui, juste un peu fatiguée.

Tu vas être correcte pour le premier lever de la femme ?

Ne t'inquiète pas Hamida.

Le père assiste Étienne avec la pesée et pour prendre les mesures de bébé, 3450 grammes, presque 55 centimètres.

Bébé a un peu de vernix sur la peau, vous pouvez lui laisser le temps de l'absorber avant de lui donner un bain d'ici quelques jours.

Étienne entame une petite démonstration des réflexes archaïques du nourrisson : le réflexe de moro, d'agrippement palmaire, des points cardinaux, de la marche. Elle les rassure, bébé va bien.

Elle prend le pouls de la mère, sa température et sa pression — qui est basse, mais dans la norme —, et vérifie que l'utérus est ferme. Il est bien descendu. Rien à s'inquiéter. L'hémostase est bien amorcée.

Étienne termine le bulletin de naissance vivante en omettant le nom de l'enfant, qui est encore indéterminé.

Pendant que le père et la mère se reposent, Étienne désinfecte son matériel avant de le ranger dans la boîte d'accouchement à domicile.

Un peu plus tard, Étienne retourne voir le couple dans leur chambre. Sur la poitrine de sa mère, l'enfant entame la séquence neurologique qui mènera à la première tétée. Il ne faut pas la déranger. Ses réflexes archaïques et ses compétences sont en plein déploiement.

Étienne retourne dans le salon, avant de s'affaler sur le divan. Quelques minutes s'écoulent. Elle se fait réveiller par le père, qui vient lui porter un café. Étienne se lève.

Oh ! Je suis désolée, je me suis endormie. Comment ça se passe ? Bien. Très bien. Avez-vous des questions sur l'accouchement ?

Les deux secouent la tête.

As-tu envie d'uriner ? Je ne sais pas.

Étienne palpe la vessie de la femme.

Ta vessie est pas mal pleine, on va aller aux toilettes ensemble. C'est important de marcher la tête bien droite. Je suis avec toi.

La femme se lève et suit les indications d'Étienne, qui descend l'énorme sous-vêtement surmonté d'une serviette hygiénique imbibée de sang qu'elle

jette dans la poubelle avant d'en coller une autre. La femme urine, concentrée, tremblant de tout son corps sous l'effort. Un sourire se dessine sur ses lèvres.

Je me souviens de ces tremblements lors de mon premier accouchement. Je n'avais pas réalisé à quel point on pouvait travailler fort. Oui, tu as travaillé fort, et ta fille aussi. Comment s'est passée la première tétée ? Bien, je crois que ça va aller.

Dès qu'elle revient au lit, la femme demande si elle peut reprendre l'enfant. La petite fouit aussitôt sur sa poitrine, à la recherche du mamelon corail foncé de sa mère, une cible bien visible par le bébé, qui ne perçoit qu'une seule couleur vive à sa naissance. Quelques minutes s'écoulent avant que la femme trouve une position confortable et que le bébé s'amarre bien au sein. Étienne approche son oreille de bébé et écoute ses déglutitions. Elle tête pendant quelques secondes, puis reprend son souffle, exténuée par la tâche exigeante. Au fil des prochains jours, elle gagnera en endurance et sera en mesure de faire de longues tétées nutritives. Étienne entend la porte s'ouvrir. Le grand frère qui arrive avec sa tante. Veux-tu que je reste pour que tu puisses prendre ton bain ou ta douche ? Non, ça va.

Le petit dégringole dans la chambre et s'arrête net devant la vision de sa mère qui allaite son enfant. Il s'approche sur la pointe des pieds et dépose sa main si tendrement sur la tête de sa sœur qu'Étienne sent ses yeux se mouiller. Elle se rappelle son état, l'enfant dans son ventre. Elle y porte la main.

Je vais juste vérifier une dernière fois vos signes vitaux avant de vous laisser, comme ça fait plus de trois heures que bébé est née et que tout se passe bien.

Étienne s'exécute avec calme et confiance tout en discutant avec le couple.

Je vous rappelle les consignes d'ici ma prochaine visite : repos le plus possible, on urine souvent, on s'assure que maman ne fait pas de fièvre, on surveille les saignements : si vous remplissez une grosse serviette à la demi-heure, il faut m'appeler. Pas de caillots qui dépassent la taille d'un œuf. Tu peux mettre de la glace sur le périnée si c'est très douloureux. Pour bébé, tétée dès les premiers signes d'éveil et à la demande, pas de fièvre, au moins un pipi et un méconium. Le bain n'est pas nécessaire. Bébé a droit de se reposer, mais ne devrait pas dormir plusieurs heures consécutives sans se réveiller. Elle devrait être rose. Si elle a les mains et les pieds bleutés, ce n'est pas inquiétant, mais tout le reste devrait être rose, surtout le thorax et les lèvres. Dodo sur le dos si vous la déposez. On privilégie le peau à peau au maximum. Si possible, tentez de retarder la visite. On profite des premiers moments en famille. Appelez-moi n'importe quand s'il y a quelque chose qui vous inquiète. On se voit demain matin. Je suis là.

Oui, elle est là pour les autres.

Elle est là. Elle existe. Il faut qu'elle se le rappelle souvent. Elle a tendance à l'oublier. Elle vit entre deux mondes depuis la disparition d'Ernest. Entre la vie et la mort. Un endroit éteint, monochrome. Vivre à moitié lui donne l'impression de se rapprocher de son fils.

Elle n'aura pas le choix de prendre part à la vie, maintenant qu'elle se sait enceinte.

Elle doit se rappeler à la réalité. C'est douloureux, à l'extrême. Elle aurait aimé flotter encore un peu.

Elle rentre à la maison après une très longue marche, tard. Léon dort, un livre sur la poitrine. Deepak Chopra. Le livre monte et descend au gré de sa respiration. Étienne se déshabille, prend sa douche, et colle son corps nu contre celui de Léon. Le sommeil vient la chercher, l'engloutit. Un ressac noir et puissant.

OceanofPDF.com

Les deux chambres du premier étant occupées par moi, Adam couche sa fille dans la pièce au sous-sol, celle qu'il utilisait à l'adolescence pour marquer son indépendance alors qu'en réalité, il n'accomplissait rien par lui-même.

Adam fait enfiler à Solange un pyjama orné d'un père Noël. Sur le pas de la porte, je contemple la scène. Les gestes d'Adam sont imprécis, il manque d'entraînement. La petite se tortille et réussit par trois fois à retirer ses jambes du pyjama tandis qu'Adam se débat avec la boutonnière interminable.

Je me remémore l'enfant attentionné qu'il a été et me demande où s'est envolée la dévotion qu'il vouait à Ernest. Avec Antonella, c'était différent. Il l'ignorait. Lorsque nous lui demandions s'il voulait tenir sa petite sœur, ou la garder, il acquiesçait avec un haussement d'épaules, il s'exécutait, froid, distant, correct ; on aurait dit qu'il était ailleurs. Il ne lui démontrait aucune marque d'affection particulière, et si Antonella l'embrassait, il restait stoïque, figé, parfois dégoûté.

Irrésistible, têtue, elle a longtemps cherché à fracasser la façade pare-balles de son frère. Après quelques années de tentatives infructueuses, elle a abandonné. Ses priorités de jeune fille l'ont détournée de l'objectif inatteignable de se faire aimer de lui. Adam était écrasé par sa propre armure oppressante, le plomb s'y accumulait depuis des années. Sa mère, voulant atténuer les effets du drame, avait souvent pallié son manque

d'effort en accomplissant tout pour lui, des tâches ménagères aux démarches administratives. En résultait un adulte mal adapté à la vie, irresponsable, victimisé, lourd.

Je prépare un gobelet de lait pour Solange. Il s'en empare, convaincu que mon aide lui est due, avant de le fourrer dans la bouche de sa fille.

Est-ce que Caro allaite encore ? Ben non Étienne, tu vois ben qu'est pas là pour l'allaiter !

Solange boit, les yeux dans le vide, concentrée sur la tâche, sa suce dans sa main libre.

Tu n'as pas peur qu'elle tombe du lit ?

Il regarde le sol, évalue la hauteur.

Non, pas vraiment. Elle bouge pas tant que ça. OK.

J'hésite à offrir mon assistance encore, je veux voir comment il se débrouille.

Tu me stresses. *I got this*. OK OK, si tu le dis.

Je quitte la chambre et retourne au salon, pensive. Comment est-ce que j'aurais mieux gérer Adam après la mort d'Ernest ? Nous étions tous les trois tétanisés par la situation, pantois. Je ne pouvais en vouloir à personne pour ce qui s'était passé, je me l'interdisais. Il n'y avait pas eu de négligence. J'avais fait confiance à Adam, voilà tout. Il avait trébuché, comme un adulte aurait pu trébucher. Ça m'était moi-même déjà arrivé plus d'une fois avec Ernest ou Antonella. Léon était là, il supervisait l'opération. Peut-être avait-il été distrait un instant. On ne peut pas rester vigilant chaque seconde. Ça devient aliénant, et c'est le propre de l'humain de relâcher son attention lorsqu'une situation est évaluée comme normale, inoffensive.

Et si...

Le pernicious schéma de pensée s'enclenche. Et si j'avais été près d'eux ? Et si Léon n'avait pas proposé d'aller chercher des croissants ? Et si Léon, ou moi, avait refusé qu'Adam porte Ernest. Et si... un territoire à éviter.

Pour survivre il ne faut pas y penser.

Les cris de Solange résonnent et ricochent sur les planches du plafond cathédrale de la maison depuis une heure. Maman maman, hurle la petite, qui, au bout de sa peine, s'effondre de sommeil en râlant contre sa suce. Adam émerge du sous-sol.

Bâtard !

Il cherche son paquet de cigarettes. S'exile sur le balcon pour fumer, pour se donner une contenance puérile. Tant de tristesse.

Je rassemble mon courage pour lui parler. Je m'affaire dans la maison, termine la vaisselle, prends ma douche, sèche mes cheveux qui commencent à s'iriser de blanc. Lorsque je retourne au salon, la motoneige a disparu.

Je suis seule dans ma maison baignée d'obscurité.

Dans la nuit, Léon se retourne, et se rend compte de la présence d'Étienne.

Tu avais un accouchement hier ? Oui, désolée, j'ai oublié de t'appeler, c'était fulgurant. Étienne est lâche. Elle aurait eu le temps de lui passer un coup de fil. Elle a peur.

Elle et Léon ont souvent eu des discussions nocturnes, sans que ça trouble leur sommeil. Comme un intermède de quelques minutes, à la suite duquel chacun retourne à ses rêves. Le rituel s'est installé en raison du travail aux horaires atypiques d'Étienne, et s'est dissous à la mort d'Ernest. Leurs troubles divergents, l'insomnie et l'hypersomnie, étaient plus ou moins compatibles.

Te souviens-tu la dernière fois qu'on a fait l'amour ? Si je m'en souviens ? J'en rêve encore. Héhé ! Peux-tu me la raconter ?

De n'avoir aucun souvenir de cette dernière fois lui est insupportable. Léon la prend dans ses bras et la lui raconte.

C'était l'après-midi, il faisait chaud. J'avais réussi à endormir Ernest en bondissant sur le ballon d'exercice, et en le déposant sans le réveiller. J'étais déjà en nage. Tu lisais dans le lit, quelque chose sur le sommeil des nourrissons. Je t'ai embrassée un peu partout et tu t'es plainte de ma sueur qui mouillait tes vêtements. Alors je t'ai déshabillée. On a fait l'amour sans se presser, même si le réveil d'Ernest était inévitable. Pour une fois, il a dormi plus d'une demi-heure. Je voyais que tu étais un peu distraite, tu avais peur qu'il se réveille. On est restés collés quelque temps,

je t'ai dit quelque chose comme, J'ai un plan, on endort Ernest pendant une semaine, et on fait l'amour pendant tout ce temps. Tu as ri un peu. On a vite été interrompus dans nos rêveries par les cris tonitruants de la bête. J'ai toujours des remords par rapport à ce que j'ai dit. Ernest dort pour toujours. Ça me fait mal d'avoir songé à l'éventualité d'un long sommeil, ne serait-ce qu'une seconde.

Étienne retrouve la scène dans sa mémoire. Des images floues, auréolées de nostalgie, se mêlent au récit de Léon.

Je suis enceinte.

Silence.

Depuis cette fois-là ? Ils savent tous les deux que c'est une question rhétorique. Oui, juste avant la mort d'Ernest. Pourquoi tu me l'as caché ? Je viens de l'apprendre. Je ne m'en suis pas aperçu.

Étienne se met à pleurer, incontrôlable, impudique. Léon l'étreint.

Ça va aller, ça va aller.

Les larmes d'Étienne redoublent.

Comment je pourrai l'aimer ? Tu vas l'aimer. Peut-être encore plus fort. Ton cœur, il va faire de la place. Non, il n'y a plus rien dans mon cœur. Laisse-toi le temps. Laissons-nous le temps. Je t'aime. Je t'aime tellement.

Les sanglots d'Étienne sont convulsifs, son corps déformé par la tension. L'enfant le saura, il le sentira. Il l'entend déjà pleurer. Comment naît-on en ce monde alors qu'on a été bercé par des gémissements infinis ?

Au milieu de la nuit, j'entends Adam rentrer. Ses pas lourds et désordonnés font craquer le plancher. Il s'effondre à plusieurs reprises. Pétrifiée par la colère, je ne parviens pas à me raisonner. Comment peut-il laisser Solange seule en omettant d'en aviser un autre adulte ? Il est sans doute allé s'enivrer au Barillet.

Plusieurs fois au cours de la soirée, j'ai dû vérifier que Solange ne tombait pas du lit. Adam disait vrai, elle semble bouger très peu dans son sommeil. Je l'ai toutefois entourée de barricades d'oreillers, juste au cas. En la regardant dormir, en l'entendant respirer, je me souviens avoir été obsédée par le sommeil d'Ernest, puis par celui d'Antonella. Des heures et des heures d'assistance, de bercements, de chansons, de techniques obscures. Et puis, une fois que le sommeil a gagné l'enfant, me sentir démunie. Vaquer à mes tâches, prendre une douche rapide, revenir les voir, me coucher à leur côté pour admirer leurs faciès parfaits, leurs paupières calmes, leurs bouches arrondies d'où s'échappait parfois un filet de bave, l'odeur de leurs nuques tièdes. Le luxe de contempler le sommeil de personnes aimées.

Au matin, je me lève avec l'impression d'une gueule de bois. Un gros mal de tête m'assaille. Je bois un grand verre d'eau et prépare mes deux cafés, dont l'odeur parvient à me redonner un peu de prestance. Les pépiements de Solange montent du sous-sol, je vais l'accueillir. Elle est au bas des escaliers, seule, et entreprend de les escalader. Son pyjama à pattes

l'empêche d'avoir une bonne prise sur les marches vernies et elle ne cesse de glisser. Pourtant, elle recommence, déterminée.

Tu veux que je vienne t'aider ?

Sans attendre sa réponse, je l'assiste dans son ascension. Sa couche est pleine, je la lui enlève. La petite a développé une rougeur fulgurante sur ses fesses pendant la nuit. J'espère qu'Adam a pensé à la crème de zinc. Je la trouve au fond du sac de Solange, en applique une couche généreuse sur la région affectée. Les bagages de mon beau-fils n'ont pas bougé de l'entrée depuis leur arrivée hier soir. Je décide de ne pas y accorder une once d'énergie. J'en ressors une couche et l'enfile sur Solange. J'en profite pour regarder ses gencives, et j'aperçois deux bourgeons de dent, les canines supérieures, qui percent la muqueuse irritée.

Je dépose Solange sur mes genoux pendant que je bois mon café. La petite veut s'en emparer. Je réchauffe du lait avec la vapeur de la machine et lui en sers dans une petite tasse. Solange, appliquée, boit son café avec moi. J'en profite pour cajoler la petite en la scrutant. Les yeux d'Adam, oui, mais la forme du visage de Léon, la bouche de sa mère Caro, ses longs doigts minces attachés à une main potelée et douce que je tâte en regardant dehors. Adam ne se lèvera pas de sitôt. Je fais déjeuner Solange, qui refuse une grande partie des aliments que je lui offre. Les dents qui triturent sa gencive lui coupent peut-être l'appétit. Antonella n'a jamais semblé très affectée par les poussées dentaires. Ernest n'a pas eu le temps de se rendre à cette étape.

Je réussis à faire avaler à Solange la moitié d'une banane et quelques morceaux de pain. Elle chigne beaucoup. Lorsque je tente de la déposer pour entamer la vaisselle, la petite relève les jambes dans une position carpée extrême afin de ne pas toucher le sol. Je m'accommode bien de l'enfant greffée à ma hanche, lui montre différents objets dans la maison et aussi quelques photos.

C'est ton grand-papa, Léon. Il t'aimait très fort. Et ici, c'est ta tante, Antonella. Oui, c'est papa, avec son ami, David, ça, c'est le phare de l'île. Pha, répète Solange.

Elle se gratte les yeux. Il est déjà l'heure d'aller dormir. Je l'emmitoufle dans une grosse couverture de laine et l'installe dans le petit traîneau en bois. Je glisse mon téléphone dans ma poche et pars faire une longue marche dans la neige. Solange s'endort au bout d'une centaine de mètres alors que je gravis la colline du chemin qui mène à la rive nord. Les conifères ploient sous la neige lourde qui tombe parfois au pied des arbres en un son compact. Je cueille un glaçon sur une falaise et le suce pour me désaltérer.

Je m'arrête au milieu d'un sentier, j'écoute la musique subtile de la nature qui se déploie autour de nous. Ma respiration qui résonne dans mes tympanes. La beauté de ma petite fille aux joues bombées qui lui écrasent le nez. L'exercice me fait du bien, et je m'y défoule pour chasser l'agressivité ressentie au cours de la soirée. Adam vient brusquer la simplicité de ma vie à l'île. Dire que je pensais m'être débarrassée de sa présence au quotidien. Je balaie ces pensées, mécontente de voir avec quelle facilité je retombe dans nos vieilles dynamiques.

Léon me manque, il semble caché derrière chaque épinette. Je lui parle de Solange, de la gratitude que j'éprouve en la tenant dans mes bras, enfin. Je lui demande son aide avec Adam.

Mon beau-fils est-il voué à devenir cet homme flou, mou, dépendant et tragique ? Comment savoir à quel point l'accident a façonné son identité ?

Alors que Léon vivait encore, j'ai déjà pensé à aller voir un thérapeute familial. Adam aurait refusé, il aurait ri, à coup sûr. Il avait passé son enfance dans les bureaux d'intervenants, de psychologues scolaires, de

travailleurs sociaux, de psychoéducateurs. Les retours que nous obtenions de ces consultations étaient tous les mêmes.

Adam ne veut pas coopérer, il nous manipule, il a besoin d'un autre spécialiste, de molécules différentes, avez-vous pensé à consulter un ergothérapeute, un neuropsychologue, un psychiatre ?

À croire que ces professionnels étaient tous incompetents, ou qu'ils ne cliquaient pas avec cet enfant particulier. Bien sûr, nous avons tenté de le décrypter, aidés de bouquins qui promettaient la lune. Rien.

La majorité des conflits dans notre couple étaient déclenchés par des discussions sur Adam. Léon me reprochait de trop en demander à son fils. Je lui rétorquais que je souhaitais qu'il s'épanouisse un peu mieux. Il devait faire face aux conséquences de ses actes.

De quels actes parles-tu exactement ?

Je savais qu'il faisait référence à l'accident.

Oh Léon, comme j'aurais aimé qu'on s'entende mieux sur l'éducation d'Adam !

Mon téléphone sonne dans ma poche. C'est Donald.

J'ai vu ton fils hier au Barillet. C'tait pas beau. Y trinquait avec David. J'leur ai donné un lift. Ta motoneige est encore de l'aut'côté, faudrait aller la chercher avant que l'pont de glace prenne le bord. Euh, je ne crois pas qu'il est réveillé. Je suis avec Solange, ma petite-fille. Elle dort dans le traîneau. Je te rappelle quand elle a terminé sa sieste. Merci Donald. À ton service, madame l'infirmière de garde.

Je raccroche, regarde l'heure. 10 h 57. Je n'ai pas remarqué que ma motoneige manquait à l'appel, trop concentrée sur Solange. Je retourne à la maison. La petite dort encore. Je hisse le traîneau sur le balcon et rentre. Tout est silencieux. Adam est encore dans les vapes. Je mange un morceau de fromage en jetant des coups d'œil au balcon au cas où Solange se

réveille. Cela fait plus d'une heure et demie qu'elle roupille. Le grand air est toujours bienfaiteur pour les siestes.

Il fait doux. Je ne dois pas tarder pour aller chercher la motoneige. Les traversées précaires ne m'ont jamais intéressée depuis mon premier voyage sur l'île. Adam s'en chargera.

Je perçois du mouvement dans le traîneau. Deux yeux s'ouvrent, interrogateurs, le nez qui se plisse, contrarié. Je vais récupérer Solange et j'entreprends de la déshabiller. Elle chigne, dérangée par ses dents qui percent, par le changement d'environnement, par l'absence de sa mère. Je m'interroge à son sujet. J'apprécie Caro, mais depuis la naissance de Solange, ma belle-fille semble éteinte. J'ai déjà mentionné mon inquiétude pour elle sans qu'Adam s'en soucie. Il faudra que j'aborde le sujet avec lui, le temps venu. Est-ce que je me fais du souci pour rien ? D'ailleurs, je n'ai vue Caro qu'une poignée de fois. Elle semblait submergée par sa fille ; quelle mère ne l'est pas ?

Pour occuper Solange, je sors le matériel de dessin. La petite mâche les crayons de cire et ne démontre aucun intérêt à mettre sur papier ses inspirations. Il est sans doute un peu trop tôt. Solange semble plutôt dégourdie pour le langage et en motricité, malgré le fait qu'elle ne marche pas encore. Je remarque qu'elle aime grimper, et qu'elle peut soulever de lourdes charges, y compris son propre poids. Elle se tient debout sans problème sur une chaise, change sa prise pour s'agripper à la table, et soulève ses jambes pour se balancer comme un singe.

Lorsqu'Adam émerge de son coma éthylique, boitant avec plus d'aplomb que d'ordinaire, Solange court à quatre pattes vers lui. Il l'ignore, enfile son manteau et referme la porte derrière son corps courbé. La petite, apercevant son père à travers la vitre, se met à hurler et à cogner contre la porte-fenêtre pour attirer son attention. Adam lui envoie la main, morne.

Pas maintenant Schnoupie. Après ma clope pis mon café. Étienne, mets-lui la télévision, ça va la calmer.

Il lui tourne le dos pour regarder le fleuve, qui commence à gober les glaces au sud-ouest de l'île. Je prends la petite dans mes bras, mais elle me repousse très fort, si bien que je pense l'échapper. Je la dépose au sol.

Solange explose.

Je me place à sa hauteur, lui tiens les mains, lui chuchote des mots doux, et j'attends qu'elle se calme. Solange se met à se cogner la tête sur le sol, avec force et détermination. Alarmée, je la reprends aussitôt dans mes bras et m'isole dans ma chambre, lumières éteintes pour lui permettre de se recentrer. J'en profite pour me concentrer sur mon propre souffle.

Tu voulais voir papa, c'est ça ? Il s'en vient. Il prend un peu d'air frais, et il te fera un câlin.

De grosses larmes grasses sillonnent les joues de Solange, qui parvient au bout de quelques minutes à arrêter de sangloter.

Je me fais un deuxième café très serré, ce qui ne m'arrive jamais.

Il fait nuit. Partout autour d'Étienne, des bougies, portées par des parents qui ont perdu leur étincelle trop tôt.

Hamida est là. Mathilde aussi. Certaines histoires sont chuchotées. Les souffles qui font vaciller les flammes, comme un firmament instable et fragile. Des décollements de placenta, des fausses couches hâtives et tardives, des avortements, des accidents, des causes inconnues.

Les lueurs font briller les prunelles dilatées, gages d'un espoir à venir. Léon est à la maison avec Adam, qui n'a pas voulu venir. Le forcer ? À quoi bon ?

Mathilde marche pour Ernest, mais aussi pour tous les enfants qu'elle n'a pas eus. Elle aurait aimé en avoir six, au moins. Après Étienne, rien ne s'est passé comme elle le souhaitait. D'abord, des douleurs au ventre, constantes, en pente grimpante. Des consultations infinies. Des haussements d'épaules de la part des médecins.

Lâchez prise, madame, ça doit être le stress. C'est normal d'avoir mal au ventre, ce sont vos trucs de femmes. Laissez plus de latitude à votre mari, vous le contraignez, impossible de faire des enfants dans ces conditions.

On riait de Mathilde, de son désir d'enfanter alors que c'était pourtant si facile. Un deux trois hop, voilà. Les femmes autour d'elle qui tombaient enceintes en regardant leurs maris. La douleur qui empêchait même Mathilde de travailler, qui s'ajoutait à la souffrance de ne pas concevoir à

nouveau. Mois après mois, année après année, la relation sexuelle comme une torture. Le deuil qu'elle vit encore aujourd'hui, alors qu'elle marche en racontant à sa fille et à son amie son histoire. La révélation de ces secrets choque Étienne. Elle a toujours considéré sa mère comme une femme joyeuse, efficace, impassible et forte. Mathilde rétorque qu'elle attendait le bon moment pour en parler. Étienne baisse les yeux et prend la main de Hamida, qui la serre très fort.

Maman, je suis enceinte. Je ne m'en suis pas rendu compte, je suis à 17 semaines.

Les trois femmes freinent leur progression. Le groupe les contourne avec lenteur.

Oh, ma chérie. Je ne sais pas quoi dire. Viens ici.

Étienne se laisse tomber dans les bras de sa mère, elle atterrit dans la douceur de son foulard qu'elle repousse avec son nez pour trouver la chair de son cou. Le contact froid contre l'épiderme brûlant de sa maman. Hamida dépose sa tête sur l'épaule de son amie. Toutes trois tiennent leur bougie de l'autre main, éloignée des corps. Un cercle de protection improvisé.

T'appelleras Donald pour aller chercher la motoneige que t'as laissée de l'autre bord, c'est urgent.

Des marmonnements proviennent de la bouche pâteuse d'Adam. Je ne veux pas laisser transparaître ma frustration. Je n'y arrive pas tout à fait. Je renchéris.

Si j'ai une urgence à l'autre bout de l'île, je ne veux pas devoir emprunter une autre motoneige ou avoir à appeler les premiers répondants, c'est pas à ça qu'ils servent. T'as juste à prendre le vieux Bombardier. Étienne, fais pas chier. C'était quand ta dernière urgence ?

Il sait que très peu d'incidents se produisent sur l'île, encore moins des situations médicales critiques.

Je ne veux pas être prise au dépourvu. Oh pis Adam, le pont de glace est en train de lâcher, il est moins une.

La petite pleure pendant toute leur conversation, en recherche d'attention qui la distraira de son mal de dents. Adam s'évertue à lire les instructions sur la bouteille d'Advil pour nourrissons. Il lui donne une dose que Solange avale sans faire d'histoires. Elle chigne pour pouvoir conserver la seringue dans ses mains et la sucer. Adam la laisse faire. Il enfle son manteau pour sortir fumer et appelle quelqu'un. La conversation téléphonique ne dure qu'une minute.

Lorsqu'il rentre, Étienne lui demande s'il a appelé Donald.

Non. Tu parlais à qui ? Étienne, j'suis pas ton *kid*. Laisse-moi vivre. Non, mais tu es chez moi pour le moment et tu fais comme si j'étais ta servante. Faque tu vas appeler Donald et aller chercher le Ski-Doo maintenant.

Adam, fulminant, commence à habiller Solange qui se met à pleurer de plus belle.

Qu'est-ce que tu fais ? On s'en va Étienne. Voyons Adam, c'est pas ça que je dis. Non, mais tu l'penses en tabarnak, hein ? Non, vous êtes les bienvenus. Je suis contente de m'occuper de Solange. Parfait, passe du temps avec Solange, pis sacre-moi patience.

Il abandonne sa fille avec sa combinaison à moitié enfilée avant de claquer la porte. Il gagne le chemin de l'île et se met à marcher en direction de chez Donald. Solange, estomaquée, interrompt ses pleurs quelques secondes, rassemble ses forces, ouvre la bouche en un silence syncopé qui culmine en un hurlement déchirant et saccadé. Je la soulève, l'apporte sur mon lit, éteins les lumières et lui tiens la main, fredonnant des mélodies imprécises. La poitrine de Solange hoquette pendant un temps, puis se calme. Ses larmes comme des ruisseaux sur sa peau parfaite. J'essuie les gouttes salées avec ma propre joue.

Antonella ne pleurait pas souvent, mais lorsqu'elle le faisait, je ne pouvais résister à pleurer à mon tour. Ma fille, perturbée par l'effet qu'elle produisait chez moi, semblait alors tout oublier de sa peine, inhibant l'expression de sa tristesse ou de sa colère. Au final, je ne pleurais pas parce que ma fille avait de la peine. Je versais des larmes pour toutes celles d'Ernest, pour toutes les peines qu'il ne connaîtrait pas, pour toutes celles qu'il avait eues et que je n'avais pas su reconforter. Antonella, elle, ne sait plus pleurer.

Une fois Solange calmée, je lui enfle ses vêtements d'hiver et me rends à pied chez Donald et Céline. Le traîneau adhère à la neige molle. Je pense au pont de glace qui cédera sans doute dans les prochains jours. Finies les virées au village pour faire l'épicerie. Je devrai commander mes denrées par hélicoptère. Soit. Je m'échine à tirer Solange, captive de son habit de neige. Aucun mouvement possible, une prison ouatée. Le ciel est d'une couleur lilas que j'apprécie. L'humidité filtre à travers mon manteau. De grosses gouttes de sueur dévalent ma colonne vertébrale.

Au bout d'une vingtaine de minutes, je bifurque dans l'entrée du couple. À gauche de la maison, une saline en décomposition penche au-dessus du chemin de terre recouvert de neige compacte. L'année dernière, ils ont reçu un avis de démolition en raison du caractère dangereux de la structure en désuétude. Ils attendent le printemps pour procéder à son démantèlement. Lorsqu'il vente plus que d'ordinaire, la saline émet des grincements qui donneraient la frousse aux plus téméraires.

Je m'approche du fumoir, un bâtiment fait de planches verticales et dont le toit est recouvert de bardeaux de cèdre délavé par les années. Quand Céline en sort, j'entrevois les poissons embrochés sur les baguettes tenues par des pièces de bois fixées sur la charpente à intervalles réguliers. L'odeur de fumée me fait saliver. D'autres boucaneries ont été réaménagées de manière moins rustique et utilisent des technologies plus récentes pour fumer le poisson, n'ayant conservé que la coquille du fumoir pour y installer des instruments modernes.

T'as de la grosse visite ? Bonjour mademoiselle.

Solange, d'abord boudeuse, retient un sourire, avant de céder devant les grimaces de Céline et son ton de voix dynamique.

Oui, Adam est en visite surprise.

Donald m'a dit ça.

Les frasques du jeune homme sont connues sur l'île, mais les Verdoyants, magnanimes pour la plupart, se souviennent surtout des soirées qu'il a animées avec sa guitare, si peu avare de son énergie solaire, éternelle, presque surnaturelle. Je n'étais jamais allée voir le groupe de mon beau-fils en spectacle, et j'avais compris, lors d'une soirée du Nouvel An où il avait invité ses amis musiciens à l'île, pourquoi ils avaient obtenu autant de succès.

On rentre ?

Céline nous devance pour nous ouvrir la porte de sa grande maison jaune à deux étages où elle et Donald reçoivent leurs clients. Donald lave la vaisselle dans un évier en fonte. Le poêle à bois fonctionne à plein régime, et je suis aussitôt alanguie par l'ambiance feutrée de la maison.

Avez-vous reçu hier ? Oui, des touristes. Un gros groupe de 16. Y'ont vidé ma réserve de poissons. Tu veux un gin ? Nah, merci. C'est gentil. Un thé ? Je veux bien, avec peut-être du lait pour mademoiselle grognon. Elle fait ses dents.

Donald salue Solange, qui se fait déshabiller par Céline.

Ça fait mal hein les dents ? Heille une chance qu'on s'en souvient pas de c'te douleur-là, bout d'viarge. Oups, désolé Étienne, j'va surveiller mon langage.

La petite laisse tomber un long filet de salive sur le plancher. Inquiète-toi pas ma grande, j'étais rendue à passer la mope. Héhé !

Stimulée par le nouvel environnement qui s'offre à elle, Solange entreprend de fouiner les moindres recoins de la maison.

Bon, j'imagine que tu veux savoir si j'ai amené ton fils au Barillet ? Ouais, je suis venue vérifier qu'il allait le faire.

Un sourire entendu s'élargit sur le visage de Donald. T'as pas trop confiance, hein ? Que te vaut la visite de ton cher beau-fils ? Je ne sais pas.

Je n'ai pas encore investigué. Il n'y a pas eu de bon moment. David l'a reconduit au Barillet. Faut croire qu'y'est content de r'trouver son chum. Y'ont grandi ensemble. C'est comme son frère.

Je médite sur les paroles de Donald. Je n'avais pas réalisé que David et Adam étaient si proches. Oui, ils passaient leurs étés ensemble, et la plupart des vacances scolaires, mais Adam s'est mis à dos pas mal de ses amis. David a plus d'une fois essuyé ses bévues lorsqu'il est venu en visite ces dernières années.

Céline, affairée dans une armoire, en ressort d'antiques casse-têtes en bois ayant appartenu à David.

Penses-tu que Solange voudrait jouer avec ça ? Oui, ça se peut. J'ai des boîtes pleines de cossins d'même, vous n'avez qu'à vous servir.

Céline s'agenouille auprès de l'enfant et lui montre les différentes pièces du casse-tête, qui représentent des animaux de la ferme, tout en produisant une série d'onomatopées.

Tu sors ton agilité des grands jours Céline ?

Ben oui Étienne, j'suis gaga d'même. Mes tiroirs sont pleins de jouets pis de petits vêtements en laine pour quand David pis sa blonde vont enfin s'décider.

Si j'la retiens pas, elle va nous décorer une chambre de bébé dans pas long, surenchère Donald.

Je soupire. J'envie leur complicité de couple, l'ambiance enjouée de leur maison, l'aisance avec laquelle ils manœuvrent leur quotidien, comme si son poids n'avait pas d'assises sur eux.

Céline, sensible, se lève avec peine pour venir m'étreindre.

Tu peux nous en parler quand tu veux hein. Donald pis moi, on va t'écouter jusqu'à ce que tu te tannes de nous parler de Léon.

Des larmes douces-amères se déversent sur mon visage contorsionné.

Je leur raconte Léon.

OceanofPDF.com

Étienne est embrouillée. La maternité est un nuage dense et gris qui flotte autour d'elle. Elle cherche encore les liens qui l'attachent à ce nouvel enfant qui parasite son ventre contre son gré. Les mouvements du fœtus semblent extérieurs à elle. Elle ne ressent pas du tout l'expectative dont elle jouissait lors de sa première grossesse. La fatigue l'accable, plombe ses paupières qui peinent à rester ouvertes dans ses journées interminables de consultation.

Les nausées ont repris de plus belle. Elle est misérable.

Encore dix semaines.

C'est un compte à rebours qui se précipite dans tous les sens. Elle a hâte d'être délivrée de son état tout en craignant l'arrivée de l'enfant. Peur d'elle-même, de devenir mère à nouveau. Une mère qui s'occupe de son bébé. Qui n'a plus le temps de penser à son autre, mort. Comment pourra-t-elle déloger le frisson sinistre qui la tenaille pour faire de la place à ce nouvel être qui ne demande qu'à être accueilli pour ce qu'il est ?

Lui. Pas Ernest.

Léon marche sur la pointe des pieds, le sourire aux lèvres. Étienne sait qu'il n'a pas le même rapport avec l'enfant. Est calme. Pur. Avant, elle adorait quand Léon venait la rejoindre pour poser ses mains sur son ventre dans lequel Ernest pirouettait sans cesse. Ils apprenaient à connaître leur fils du bout des doigts, de l'oreille, attentifs au moindre soubresaut. Maintenant, Étienne ne laisse personne la toucher. Lorsqu'elle sent l'enfant se mouvoir,

elle a envie de pleurer. Oui, c'est normal, lui dit Hamida. Laisse-toi le temps.

Léon, si heureux d'apprendre la nouvelle. Rendre quelqu'un heureux. À défaut de l'être. La procuration. C'est suffisant pour l'instant, non ? N'est-ce pas ce qu'une mère fait, la plupart du temps ? Vivre pour les autres ?

Et puis, un jour de mars. L'hiver s'efface. Naît Antonella. Petite boule rougeaude et bien en chair. Une éclaircie dans le ciel d'Étienne. Les rayons qui touchent enfin sa peau lumineuse. Une naissance facile, un AVAC, accouchement vaginal après césarienne, assistée de Hamida et d'une équipe de médecins bien choisis, qui ont compris son désir de donner naissance de manière naturelle. Elle n'avait aucune attente.

Voilà.

Une fille dans ses bras. Une fille dans son cœur.

Au gré des soins, au gré des jours qui font éclore les bourgeons duveteux des arbres, au gré des heures à regarder la vie, indulgente et suave, Étienne devient mère une seconde fois.

Elle appelle son fils. Je suis prête. Je suis là. Je serai toujours là.

Parfois, il répond Moi aussi.

Adam n'est pas rentré. De toute la journée.

Un peu avant l'heure du souper, ma motoneige se gare dans l'entrée et David fait irruption dans la maison, ses bottes traînant quantité de neige collante. Il retire son casque noir strié de jaune.

J'ai traversé Adam au Barillet. Il m'a fait savoir qu'il prenait un verre avant de rentrer. Il avait l'air d'avoir des choses à décanter, mais moi, j'avais des jobs à faire ici. J'ai pas voulu jouer au bon samaritain contre son gré. J'ai laissé ma motoneige et j'ai rentré la tienne. Oh, merci David. Je ne sais pas quoi dire. Vous avez parlé ? Non. Tu sais ben, Étienne, qu'Adam ne parle pas des vraies choses. Qu'est-ce qui se passe dans sa vie ces temps-ci ?

Je me résous à avouer que je l'ignore, ce qui me fait regretter de ne pas être la mère que je souhaiterais être. J'aimerais savoir comment vont mes enfants. J'essaie. N'est-ce pas suffisant ?

Je te laisse Étienne, tu peux venir avec Solange à maison. Ma mère va être contente. Elle attend avec impatience que je convainque ma blonde de lui fabriquer un bébé.

Je souris, mal à l'aise avec l'idée de devoir convaincre l'autre de devenir parent.

J'vais passer bientôt David, j'ai vu ta mère à l'œuvre avec Solange aujourd'hui. Merci encore pour la motoneige. Hey, connais-tu quelqu'un qui aurait un *deal* pour un côte à côte avec des Akoona ? Quoi, t'aimes pas

la *snowmobile* ? Ben, en fait, pas tant que ça. J’la trouve un peu difficile à conduire. Elle est lourde. OK, je vais regarder ça Étienne.

Une plainte retentit de ma chambre. Solange qui se réveille de sa sieste. David salue de la main et s’engouffre dans la nuit précoce du mois de mars.

Je fais souper Solange sur mes genoux. Une chaise haute faciliterait l’opération. Je décide d’en construire une avec le bois entassé au sous-sol. Je tente de rappeler Adam une autre fois, mais une boîte vocale générique prend la relève dès la première sonnerie.

Après le souper, je donne un bain à la petite, qui frissonne aussitôt que je la sors de l’eau chaude après une demi-heure d’éclaboussures et de jeux très précis et répétitifs impliquant un plat en plastique et une louche. Solange grelotte dans la serviette et ses lèvres tressautent lorsque je lui enfle son pyjama, le même qu’hier. Mon téléphone sonne.

Allô ? Madame l’infirmière de garde ? Donald, tsé, ce nom-là... J’ai un *deal* pour toé Étienne. Un beau côte à côte presque neuf avec des Akoona en plus. Pis j’tè rachète le Mammouth. J’ai des projets touristiques pour cet été.

Je m’amuse de l’ingéniosité de Donald lorsqu’il s’agit d’inventer des attractions approximatives.

Bon ben, demain, midi, tu vas v’nir essayer ça ? Euh, oui, ça devrait fonctionner. À demain. Bonne nuit, madame l’infirmière de...

Je raccroche avant d’entendre la fin.

Je me couche aux côtés de Solange sur le lit, lui tenant la main. Ma petite-fille ne semble pas disposée à dormir, elle relève mon pull pour avoir accès à mon ventre et déposer ses mains frigorifiées sur la chair chaude et moelleuse. Solange dit Bebene, bedaine, et sourit en enfonçant ses mains potelées dans la pâte que représente mon corps. Je deviens un pain à pétrir,

je laisse jouer ma petite-fille, conquise par l'aisance des enfants à entrer en contact avec leurs proches.

J'ai eu des milliers d'opinions sur le type de maman que je deviendrais. Rien ne s'était déroulé comme je le prévoyais. En vérité, j'étais rassurée de ne pas être cette femme intransigeante et disciplinée que j'avais toujours connue. Mon amour pour mes enfants supplantait tout ce que je croyais savoir en la matière.

La parentalité avait mis à nu les fibres cachées de ma personne. Souplesse, rigidité, colère, impatience, douceur, tranquillité.

Téter ? Solange regarde mes seins avec gourmandise. Non ma Schnoupie, je n'ai plus de lait. Je suis désolée.

La petite montre des signes de fatigue et ses mouvements deviennent imprécis, saccadés. J'éteins la lampe de chevet et couche Solange de force. Elle se débat avec mollesse avant d'abdiquer. Je lui raconte une histoire, des périples en motoneige avec son père et un chat qui court entre les étoiles dans le ciel pétillant de l'île.

Antonella est une enfant si facile. Sa docilité confronte Étienne sur plusieurs plans. Elle a l'impression de ne pas être nécessaire à l'épanouissement de son enfant. Qu'elle soit avec sa mère, son père, ou n'importe quel étranger, Antonella est elle-même.

Pas joyeuse, ni passionnée.

Stable, déterminée.

Son expression faciale est neutre, concentrée. Lorsqu'elle est contrariée, l'espace entre ses sourcils se plisse comme chez un adulte alors qu'elle n'est âgée que de quelques mois. Elle manifeste son mécontentement quand elle veut obtenir quelque chose et qu'un obstacle l'en empêche. Ce n'est pas une enfant qui aime être enlacée ou cajolée. Elle vaque à ses occupations, parfois très limitées, comme regarder sous toutes ses coutures un cube en mousse pendant de longues minutes, de manière satisfaite et autonome. Très tôt, elle témoigne d'un grand désir d'indépendance.

L'allaitement, qui représente pour Étienne une oasis de tendresse, a pris fin juste avant le premier anniversaire de sa fille. Antonella en a décidé ainsi, préférant boire au verre. Étienne pensait que c'était impossible. Lorsqu'on leur laisse le choix, la plupart des enfants se sevrant entre 2 et 7 ans.

Sans le vouloir, Étienne la compare avec les autres bambins de son âge et s'inquiète du tempérament parfois lisse de son enfant. Pour Léon, cette détermination, même si elle ne peut pas s'apparenter à de la passion, est

quelque chose de positif. Étienne y voit plutôt de la dureté, de la rigidité, et même une certaine rage sous-jacente, et se demande à quel point c'est normal. Elle imagine ce qu'Ernest serait devenu s'il avait vécu, et ne doute pas qu'il aurait été un garçon intense, hypersensible, et exigeant. Si Antonella surprend par son autonomie, elle est aussi peu empathique et ne s'intéresse pas aux interactions sociales. On pourrait croire qu'elle a appris à séduire son entourage afin d'arriver à ses fins. Aussitôt qu'elle obtient ce qu'elle désire, elle ne fait plus aucun effort pour cultiver une relation.

Sauf avec Adam, grand frère récalcitrant à l'amour.

Les autres, sa mère, son père, les enfants de la garderie ne méritent pas son attention. Lorsqu'elle commence la maternelle, elle se met à mouiller souvent son lit la nuit. La première fois, elle rejoint ses parents dans leur chambre. Ils défont les draps souillés qu'ils enfoncent dans la machine à laver. Antonella semble honteuse et déçue à l'excès d'elle-même. Lors des incidents suivants, elle ne prend pas la peine de les réveiller, mets les draps à la laveuse et se recouche. Le matin, elle tente de refaire son lit en pestant un peu contre sa maladresse. Lorsqu'Étienne veut l'aider, Antonella refuse d'un ton aigre. Comme si la faute de l'incident nocturne incombait à sa mère.

Très tôt, elle appelle ses parents par leurs prénoms, une distance qu'Étienne supporte très mal. N'est-elle déjà plus sa mère ? Léon s'en amuse, et la surnomme sa petite adulte. Ses rapports avec Antonella sont teintés d'un peu plus de légèreté. Bien sûr, tous les enfants passent au travers de phases dans lesquelles ils s'identifient davantage à un parent ou à l'autre. Antonella, électron libre, n'a besoin de personne.

Depuis la naissance de sa fille, Léon a changé. Au début, ce sont des banalités, mais qui détonent néanmoins avec celui qu'il a été. Quand Étienne laisse Antonella avec Léon quelques minutes, elle la retrouve

parfois en pleurs, Léon la regardant, vacant, comme s'il ne savait pas quoi faire de ce bébé hurlant entre ses mains. Une certaine paresse s'est installée chez lui. Il a arrêté la course. Il prend des raccourcis qui laissent Étienne perplexe. Il a toujours été dévoué, compréhensif et généreux. Il fait maintenant preuve d'un certain égoïsme dans ses choix, abandonnant le plus souvent Étienne seule avec leur fille, même si ce n'est pas de manière flagrante. Je suis là, qu'il dit. Et Étienne voit bien qu'il ne va nulle part, qu'il gravite autour d'elles, sans s'impliquer tout à fait.

Son indolence envers son fils aîné l'enrage au plus haut point. Elle se répète qu'elle ne peut pas décider à elle seule comment gérer cet enfant qu'elle n'a pas porté.

OceanofPDF.com

Je sursaute dans mon sommeil, quelques secondes avant de réaliser qu'on cogne à la porte. Des coups forts et précipités. Je vérifie que Solange dort encore et quitte la chambre en vitesse.

La porte d'entrée s'ouvre sur Donald et son fils.

Madame l'infirmière de garde, on a une urgence.

David sourit et roule des yeux.

Désolé de débarquer chez vous en pleine nuit, j pense que c'était nécessaire. Qu'est-ce qui se passe ? J me suis coupé la cuisse avec ma gouge. Un faux mouvement pendant que je dégrossissais une bûche. Montre-moi ça.

Donald l'aide à retirer sa combinaison de neige qui commence à s'imbiber de sang pendant que je vais chercher le nécessaire pour désinfecter la plaie.

J lui ai fait un garrot, comme j l'ai appris des ambulanciers à dernière formation.

Donald est un des premiers répondants de l'île. Avec Marcel, il m'aide dans mes tâches : apporter les patients qui ne peuvent se déplacer chez moi, faire face à mes côtés aux urgences incluant plusieurs personnes.

Je n'aurais pas pu me déplacer pendant que Solange est endormie à la maison. Je n'aurais pas dû me retrouver dans cette situation, je devrais obliger Adam à prendre ses responsabilités, mais les choses se sont précipitées et j'ai l'impression de ne pas avoir eu le temps de réagir.

Je nettoie la plaie profonde avec de l'eau tiède et du savon. J'assèche bien la peau avant d'employer un antiseptique à large spectre et d'appliquer trois Steri-Strips.

Tu reviendras me montrer ça demain. Prends ça mollo la sculpture sportive là. Ouais, j'me suis un peu excité. J'étais dans une lancée. À 2 h du matin ? On décide pas quand l'inspiration frappe.

Le téléphone retentit dans la maison.

On dirait qu'on n'est pas les seuls à avoir besoin de toi. C'est la pleine lune, j pense. Haha !

En roulant les yeux devant ces relents de folklore, je décroche le combiné, un téléphone d'une autre ère, blanchâtre, stable et sécurisant.

Étienne, je suis désolée de te réveiller. Ça va Marcel, j'ai Donald et David qui me faisaient une petite visite impromptue. On a un problème sur le pont, pouvez-vous venir, toi et Donald ? On est juste à la sortie du chenal. Euh, oui, on arrive, j'apporte quoi ? La *snowmobile* et des sangles.

J'enfile aussitôt ma combinaison de motoneige, expliquant la situation à Donald.

On y va ? Oui, madame l'infirmière de garde, à vos ordres. David, peux-tu rester avec Solange ? Si elle se réveille, t'as juste à lui remettre sa suce. On revient bientôt. Ça va aller ?

David lève le pouce dans les airs, inquiet. J'ai horreur de devoir dépendre de quelqu'un d'autre de cette manière. Mais où est Adam ? Je vérifie qu'il n'est pas dans son lit, avant de sortir rejoindre Donald, qui fait démarrer la *snowmobile*.

Nous perçons à travers les champs pour rejoindre le pont de glace baigné de noirceur. Les phares de l'engin sont la seule source de lumière. Nous apercevons la motoneige de Marcel, inclinée sur le côté, ses chenilles

à moitié embourbées dans un mélange de glace et de slush. Marcel vient à notre rencontre, un peu secoué.

Adam est couché là-bas, j pense qu'y'est inconscient, ou ben y dort. J't'ais d'passage au Barillet pis j'ai vu qu'y'était pas en état. J'ai décidé d'le ramener, mais à mi-chemin sur le chenal, y s'est mis à délirer et à me donner des coups avec son casque. J'ai ralenti, c'était pas une bonne idée. C'est juste que j'commençais à être sonné. Le Ski-Doo s'est embourbé. J'ai réussi à orienter Adam sur une surface plus sécuritaire quand y'a débarqué de la motoneige. Y'était en beau maudit, puis, y s'est effondré. J'lui ai enlevé son casque, vérifié ses signes vitaux. Y respire encore.

Donald avise le vieux Ski-Doo de son ami, s'empare de sangles munies de *clips* et les attache aux pattes des skis afin d'avoir une emprise solide sur l'engin qu'il joint au Mammouth. Pendant ce temps, je m'agenouille près d'Adam. En le contemplant, je crois reconnaître l'enfant malade qui, un peu avant l'arrivée d'Ernest, s'est endormi sur ma poitrine.

C'est l'un de mes meilleurs souvenirs avec lui. Il y en a si peu. Son teint hâlé naturel provenant de sa mère, ses yeux brun chocolat qui gigotaient sous ses paupières fébriles. Ses cheveux épais, brillants, et dont la base était constellée de gouttes de sueur à cause de la fièvre. Une odeur terreuse et sucrée. Ernest repoussait son grand frère avec ses petits pieds à travers ma chair. Je ne voulais pas bouger, même si la perspective de tomber malade à mon tour me semblait inévitable. J'espérais qu'il y aurait d'autres moments doux de ce genre.

Adam ! Adam !

Une fumée intermittente sort de sa bouche. Il grommelle.

Adam !

Donald actionne la *snowmobile* pendant que Marcel, debout sur les marche pieds de sa motoneige, tente de donner du gaz pour que les

chenilles s'agrippent enfin à quelque chose de tangible. Deux moteurs s'activent en cadence dans la nuit douce et étoilée.

ADAM !

L'idée de devoir soulever le corps de mon beau-fils pour l'installer dans la *snowmobile* ne m'enchanté pas. La motoneige est enfin sortie de son lit de glace et les deux amis joignent leurs efforts aux miens afin de réveiller Adam. Donald détache un morceau de neige durcie à ses pieds et en recouvre la poitrine et le cou d'Adam, qui hurle en se relevant.

Heille ! Criss de bâtard, c'est quoi ton problème ?

Donald amarre ses yeux dans ceux d'Adam et grogne.

Ça suffit les niaiseries, bout d'viarge. Tu vas monter sur le Mammouth avec moé, pis on s'en va chez Étienne. Tu vas prendre un énorme verre d'eau, une Advil, tu vas aller t'coucher. Pis demain matin, tu t'occupes de ta fille. S't'u ben clair, le jeune ?

Je suis gênée du ton employé par Donald, honteuse de ne pas être celle qui intervient de la sorte.

Marcel l'escorte jusqu'à la motoneige garée plus près de la rive. La claudication d'Adam est très prononcée et je me demande s'il le fait exprès. Lorsqu'il est bien assis dans le Mammouth, Marcel se penche vers lui pour lui parler. Douceur. Deux tapes dans le dos. Le vieil homme retourne sans se presser vers son Ski-Doo, et je le talonne en jetant des coups d'œil nerveux à mon beau-fils.

Tu lui as dit quoi ?

Marcel élude la question et fait démarrer son engin qui toussote comme un vieillard atteint d'une pneumonie.

Le reste de la veillée s'écoule en silence. Je reconduis Adam dans son lit, le borde, ce grand garçon qui se débat contre une tristesse innommable.

David, endormi aux côtés de Solange dans mon grand lit, lui tient la main.

J'hésite à le réveiller, bousculée par une émotion vive.

Je dépose ma paume sur le dos recourbé du jeune homme.

David, David, je suis revenue. Tu veux t'allonger sur le divan jusqu'à demain ? Oui oui.

Il titube jusqu'au salon, où il reprend la position exacte qu'il avait sur le lit. Solange cherche une main dans la nuit. Trouve la mienne.

OceanofPDF.com

Solange me tapote la joue pour me réveiller.

Maman, maman. Je ne suis pas ta maman, je suis grand-maman.

La petite acquiesce et répète Maman. Elle ne doit pas être capable de prononcer le mot « grand ».

Viens me faire un câlin.

Je prends ma petite-fille dans mes bras et celle-ci s'abandonne quelques secondes. Deux respirations qui se complètent en une eurythmie apaisante.

Courbaturée et épuisée de mon escapade nocturne, je marche, traînant ce qui me semble être un corps trop vieux pour veiller si tard. La vue de ma petite-fille me donne un peu d'énergie. Les nuits avec Ernest et Antonella étaient infernales. L'impression d'avoir les paupières en plomb, une raideur dans les membres à force de m'être assoupie dans la position d'allaitement couchée, les seins sortis de leur bonnet, du lait qui a coulé sur le matelas, les coussinets d'allaitement remplis à ras bord comme des guimauves boursouflées, la bouche sèche, une faim impérieuse qui me donnait la sensation d'être un puits sans fond alors même que j'engloutissais des tonnes de nourriture. Baigner dans toutes sortes de fluides malgré une douche toujours expéditive.

Je n'ai jamais été un oiseau de nuit, encore moins maintenant. Les naissances se déroulant très souvent au clair de lune, j'ai le sentiment d'avoir brusqué mon rythme circadien sur une trop longue période et d'en payer le prix aujourd'hui.

Est-ce que ça va mieux les dents ?

La petite pointe ses propres dents.

Oui, ce sont tes dents. Où sont les dents à grand-maman ?

Un doigt plein de bave s'insère dans ma bouche.

Très bien Schnoupie ! Veux-tu déjeuner ? Grand-maman t'a fabriqué une belle chaise haute hier. Je me lève et prends la petite dans mes bras pour l'asseoir dans la chaise rapiécée à partir de retailles de bois trouvées dans l'atelier au sous-sol. Solange se débat en battant des jambes pour éviter d'être déposée.

Tu ne veux pas essayer ta nouvelle chaise ?

Bonjour Étienne.

La tête de David, ébouriffée, apparaît derrière le dossier du sofa, visible depuis la cuisine. Il se frotte les yeux avec affectation.

Salut. Pas trop eu de problème avec Schnoupie ? Non. En fait, je l'ai regardée dormir une bonne partie de la nuit. Je n'aurais jamais imaginé que ça pouvait être aussi *cute*. Elle a elle-même pris ma main dans son sommeil. J'ai tellement hâte d'avoir des enfants ! Je suis désolée que ta motoneige soit encore restée de l'autre bord à cause d'Adam. Ça va Étienne, on va trouver un moyen, ce n'est pas la première fois que ça arrive. Est-ce que tu pourrais aller réveiller Adam ? Euh, oui. Il était dans quel état hier ? Comateux je dirais. Eh boy, j'y vais, mais ça ne serait pas mieux de le laisser dormir ? Non, j'ai besoin qu'il soit là pour Solange, j'ai des rendez-vous et, David ? Oui. Tu veux bien m'aider ? Je sais que vous avez déjà été proches, toi et lui. Je pense qu'il a besoin d'un ami. Je ne sais pas trop quoi faire et tout ça remonte à longtemps Étienne, mais je vais essayer. Merci.

Je donne une demi-banane à Solange qui l'écrase aussitôt dans sa main avant de la jeter au sol.

Oh ! Solange. C'est pour mettre dans la bouche la banane.

La petite secoue la tête et pointe la machine à café.

Bon, j'imagine qu'on va commencer avec un peu de lait chaud. Tu es aussi têtue que ton grand-père. Lui aussi commençait toujours par un café.

J'aimerais que Léon soit là. Nous serions deux à nous soutenir, à profiter de notre petite-fille. Je n'ai jamais été aussi heureuse qu'en étant témoin d'interactions entre les enfants et Léon. A-t-il déjà ressenti une émotion similaire en me voyant interagir avec Adam ? Maintenant, seule et accablée par mon beau-fils, je me demande si je lui ai assez donné d'attention, d'amour et de soutien alors qu'il en avait besoin.

Et si quelques actions bienfaitrices aidaient enfin Adam à se prendre en main ? Toute ma vie, j'ai eu envie de laisser une chance à cet enfant. Je suis épuisée de le voir s'enfoncer ainsi et une certaine lassitude s'est installée en moi depuis quelques années, comme si j'avais lâché prise sur le bonheur d'Adam. Il est si délicat de se croire responsable du bonheur ou du malheur de quelqu'un. En revanche, Adam semble imputer à son entourage la majorité de ses maux ; l'une des choses que je lui reproche. Suis-je en partie responsable de ce qui est arrivé ? Je ne parviens pas à me faire une idée malgré les années.

La petite dans les bras, j'attends le retour des deux amis avec appréhension. De gros glaçons dégouttent derrière les fenêtres et je songe à faire vérifier la toiture, qui doit avoir une quinzaine d'années. Les vents forts ont décollé quelques bardeaux, et les glaçons indiquent une perte de chaleur, un problème d'isolation. Je n'y connais pas grand-chose, mais je n'ai jamais vu d'aussi grosses épées de glace pendues le long des fenêtres.

Nous avons acheté la maison sur un coup de tête après notre première visite à l'île. Lors d'une promenade en motoneige, une pancarte « À vendre » installée à côté de la boîte aux lettres nous avait attirés. Les choses

étaient allées très vite, et quelques semaines plus tard, nous étions devenus propriétaires de cette maison grâce à l'aide financière de ma mère.

David émerge du sous-sol, seul.

Adam dit qu'il s'en vient, il va fumer dans l'atelier.

Le sous-sol s'ouvre sur un atelier non chauffé où la corde de bois est empilée le long d'un des murs de la fondation. C'est là qu'Adam fume lorsqu'il est trop paresseux pour sortir. Léon avait horreur que cet espace sente la cigarette. Il craignait que les touristes se plaignent de l'odeur, sans parler des risques d'incendie.

J'interromps David alors qu'il commence à enfiler ses vêtements d'extérieur.

Montre-moi donc ta jambe. Euh, oui, madame l'infirmière de garde. Tu ne vas pas commencer ça toi aussi ?

Gêné, David baisse son pantalon. La plaie est belle et propre. Un coup de pinceau rouge vif sur une toile blanche.

Ça ne t'élance pas trop ? Non, pas tant. Prend des Advil si jamais. Ça m'étonnerait. Merci Étienne. À bientôt. Je vais penser à des affaires pour ce que tu m'as demandé. Merci David. C'est gentil. Solange, tu dis bye bye à David ?

La petite agite la main en regardant ailleurs.

Adam monte les escaliers. Il porte les mêmes chaussettes depuis son arrivée. Un bourrelet abdominal pend au-dessus de son caleçon informe comme un petit tablier. Hormis cet amas de chair improbable, il est très mince. Ses pectoraux concaves, ses mamelons taupe et imberbes. Je dépose ma petite-fille. Elle se précipite vers la salle de bain, sans doute pour tirer la chasse pour une millième fois depuis son arrivée.

J'ai décidé que je ne laisserais pas le temps à Adam de s'apitoyer sur son sort.

Je suis en train de faire des œufs. J'ai deux visites ce matin, Adam. Je reviens dans une heure, une heure et demie. Ça te laisse le temps de manger, de prendre une douche, te changer, et après, on va à la terre à bois avec Solange.

Pour toute réponse, Adam crie.

Schnoupie ! Lâche la toilette, criss !

La chasse est tirée à nouveau jusqu'à ce qu'il aille récupérer sa fille qui s'agite pour pouvoir continuer à produire le mini cyclone.

Tu comprends rien toi, ça fait cent mille fois que je t'explique de pas faire ça !

Je m'habille, prends ma trousse et sors avant de me sentir trop impliquée dans la crise qui s'annonce. Le fond de l'air est chaud. Le soleil m'aveugle comme un mur de lumière. La neige bruisse en fondant. Le pont de glace est à la dérive. Me reviennent des images de la nuit précédente et de la motoneige de Marcel embourbée dans la slush. Une chance qu'il a ramené Adam. Il aurait très bien pu décider de revenir par lui-même malgré son état. Ça aurait pu être dangereux.

Mon premier client est un homme diabétique dans la soixantaine en résidence d'écriture au phare. J'emprunte le chemin de l'île en direction est et tourne à gauche sur le Chemin du phare, sinueux et vallonné.

L'homme me reçoit dans l'une des chambres de l'auberge. Il y fait froid, et je voudrais conserver mon manteau, mais je ne me sentirais pas à l'aise pour ausculter l'écrivain. L'homme dit avoir arrêté ses médicaments parce qu'il a commencé à faire des marches le long de la grève. Je vérifie sa glycémie et le sermonne un peu. Sa tension est haute et son rythme cardiaque élevé. Je réussis à lui arracher la promesse qu'il recommencera sa médication, et lui prodigue quelques conseils pour son alimentation, tout en

le félicitant pour l'activité physique qu'il a entreprise. Je quitte le phare, mitigée.

J'agis comme une mère avec mes patients.

Une mère qui doit rabrouer un peu sa progéniture ingrate. Les adultes deviennent tous des enfants lorsqu'ils souffrent, et peu d'entre eux ont été dotés d'outils leur permettant de se prendre en main au quotidien. Je songe à instaurer des rencontres sur la santé et les saines habitudes de vie pour les Verdoyants pour m'aider à tisser de meilleurs liens avec eux et m'impliquer en amont plutôt que d'appliquer des pansements sur des plaies.

Je gravis les trois marches de l'escalier qui mène chez ma prochaine patiente, la vieille Violette, une femme dans les 90 ans qui ne souffre de rien en particulier si ce n'est que de solitude.

Depuis mon arrivée, j'ai décidé de faire des visites de courtoisie chez les plus âgés de l'île. J'en profite pour leur parler, leur donner un bain de pieds, couper leurs ongles, laver leurs cheveux ; des soins qui sortent de mon mandat. J'aime bien ces consultations informelles, pour meubler le temps, pour contrer ma propre solitude aussi. Parfois, je leur fais la lecture ou j'écoute avec eux des téléromans d'après-midi sur des chaînes américaines.

Violette prend son temps avant de venir m'ouvrir. Je contemple la vue. Le fleuve est calme et les glaces, résidus du pont, flottent sur l'eau brune comme des guimauves sur un chocolat chaud. La porte grince et s'ouvre sur une dame très âgée portant un tricot jaune parsemé de fleurs pourpres et un pantalon bleu foncé trop grand pour elle. Ses pantoufles produisent un chuintement apaisant lorsqu'elle me guide vers la cuisine, où trône une immense table familiale surmontée d'une foule de magazines d'un autre âge.

Je vous ai fait du thé.

Elle me sert une boisson orangée dans son service de mariage, orné de roses et de dentelle dorée. Je me sens comme de la grande visite. Le thé est amer, les silences sont longs et appuyés. La maison sent la poussière et un parfum capiteux.

Violette me demande pourquoi je m'appelle Étienne.

Mon père était féru de littérature haïtienne, et en particulier de l'auteur Frankétienne. Il ne voyait pas pourquoi Étienne devait être un prénom masculin. Il a voulu être un peu subversif, je ne sais pas. J'aime bien mon nom. Et le vôtre ? Vous savez, les noms de fleurs, c'était plutôt à la mode dans le temps.

Les délicieux « r » roulés de Violette s'enroulent à mes oreilles et s'y prélassent. Bijoux sonores.

Ça revient, non ? Si vous le dites. Tout revient. La vie est un boomerang si vous voulez mon avis. Vous pensez Violette ? Je ne pense rien, j'attends juste de voir arriver le dernier. Le dernier quoi ? Boomerang !

Violette crie, son énervement contraste avec son allure si frêle et si douce.

Voulez-vous des biscuits ? Non merci, Violette, je viens de manger. J'ai mon beau-fils qui est à la maison avec sa fille. Elle s'appelle Solange. J'ai connu une Solange, elle est morte. Je pense qu'elle était, comment vous dites aujourd'hui ? Homosexuelle. Elle a essayé de m'embrasser à l'école. Ah oui ? Et ça vous a fait quoi ? Vous savez, je ne m'en souviens plus très bien.

Violette balaie cette histoire de la main, pour changer de sujet.

Qu'est-ce que je peux faire pour vous aujourd'hui ? Mes pieds me font mal. OK, on va regarder ça. Je peux ?

J'enlève les pantoufles de Violette. Ses pieds blancs sont striés de veines saillantes et bleues. Ses ongles sont comme des griffes, atteints de

mycose, longs et recourbés. J'enfile des gants et je fais couler de l'eau chaude dans une bassine que je trouve sous l'évier de la salle de bain. J'y mets un peu de sel d'Epsom. Pendant que les pieds trempent, je masse les mollets de Violette avec une crème épaisse. Ces soins sont une manière d'entrevoir ma propre vieillesse, juste là, à la porte. Je la vois pointer son nez derrière la vitre, y déposer son souffle pour l'embuer.

J'ai 55 ans et il m'arrive souvent de méditer sur la fin de ma vie. J'aimerais qu'un jour, une personne attentionnée prenne le relais et veille un peu sur moi. Un boomerang que j'ai un jour lancé. Peut-être. Je m'occupe des ongles de Violette en silence. Je me rends compte que je ne crains plus la fin de l'existence autant qu'avant. Je perçois la dentelle de mon cœur qui s'orne de crêpe pour boucher les trous, pour créer des attaches entre les fibres, tout en la laissant respirer.

Lorsque je regagne la maison, un goût de thé amer persistant en bouche, j'ai presque le vent dans les voiles.

Tu te souviens, les vacances d'été qu'on a passées ensemble alors qu'Ernest avait quelques mois ? Mmmouais. Tu te rappelles de quoi ? Papa renovait beaucoup le chalet, il courait après ses étoiles pour pouvoir le louer le plus cher possible, et vous m'envoyiez toujours jouer avec David. Ernest, il pleurait, comme d'habitude. Tu sais ce dont je me souviens Adam ? Non, comment j'pourrais le savoir Étienne ?

Je décide d'ignorer son ton provocateur.

On passait beaucoup de temps sur la terre à bois. Elle venait d'être mise en vente par Donald, et on espérait l'acheter aussi. Il nous permettait d'y passer du temps pour voir si on s'y sentait bien. Ernest était toujours plus coopératif dans la nature. Il pleurait moins. Et tu sais ce que tu faisais ? Quand David n'était pas là, tu enlaçais les arbres. Tu les prenais dans tes bras, et tu leur chuchotais des choses. Tu voulais montrer à Ernest comment câliner les arbres. Tes étreintes duraient longtemps. Puis, tu les bénissais en leur donnant de petites tapes sur l'écorce. Je faisais semblant de ne pas te voir, parce que c'était tellement intime, tellement beau !

Adam baisse les yeux. J'ignore si c'est par honte ou parce qu'il n'a aucun souvenir d'avoir été ce petit garçon adorable.

Même à cet âge-là, j'étais dérangé on dirait. Pourquoi tu dis ça, Adam ? Tu sais très bien pourquoi Étienne.

Le ton, encore, qui suggère que j'ai quelque chose à voir avec son malheur.

Je vais te dire un truc que j'ai sur le cœur. Je pense que je ne t'ai pas assez parlé, quand tu étais jeune. On aurait dit que mes paroles ne t'atteignaient jamais, alors j'ai abandonné. J'aurais dû pousser pour qu'on ait de vraies conversations, est-ce que j'aurais dû ?

Haussement d'épaules.

Tu sais ce que j'aurais aimé lorsque je te voyais embrasser les arbres ? J'aurais aimé que ce soit moi, j'aurais aimé être un arbre sur ton chemin.

Le téléphone d'Adam sonne. Au mauvais moment. Quelque chose fonctionnait, pourtant, dans cette ouverture que je lui témoignais. Je suis heureuse d'avoir prononcé ces paroles, même si c'est en vain.

Adam s'éloigne pour répondre, se cache derrière un amoncellement d'arbres frêles qui montent la garde, une armée de faibles résistants. La forêt est dans un piteux état. Ça fait des années que nous avons renoncé à la nettoyer. Le camp forestier tombe en décrépitude. C'était l'un des souhaits de Léon, de lui redonner un peu de vigueur pour qu'un jour, ses petits-enfants puissent venir y camper. Je n'ai pas la force ni les connaissances pour le faire. Je pourrais toujours engager David.

La petite dort dans le traîneau. Elle est belle, emmitouflée dans son propre double menton. La conversation dure quelques minutes. Adam s'impatiente. Son soupir, lorsqu'il raccroche, ricoche contre les chicots autour. Il s'enrage et donne un bon coup de pied dans une souche morte, puis revient vers moi.

Ça va ? Ouais. As-tu du travail ces temps-ci ? Y m'ont viré. Quoi ? Qui ? Mon groupe. Pourquoi ? Parce qu'ils sont des ostie d'caves. C'était quelqu'un du groupe au téléphone ? Non. C'était Caro ? Ouais. Elle revient quand ? Elle l'a pas dit. Ça va vous deux ? D'après toi, Étienne ? Si tu me demandes vraiment mon avis...

Adam me coupe.

Non, je veux pas vraiment ton avis. T'as-tu mille piasses à me prêter ? Mille ? Voyons Étienne, t'es-tu sourde ou tu veux juste faire chier ?

Je reste de marbre.

OK, je n'ai pas envie de me faire crier dessus. Débrouille-toi tout seul.

Les cris d'Adam ont réveillé Solange. Elle aurait dû dormir encore longtemps.

Bon, Schnoupie, arrête de chialer comme un bébé. Pourquoi tu parles à ta fille comme ça ? Adam, t'as l'air dans une passe pas facile, mais va falloir que tu fasses ton bout. Quel boutte au juste ? Tu veux que je te donne des exemples précis ? Envoie donc. T'es de mauvaise foi. T'as laissé le Ski-Doo de David l'autre bord à cause que t'étais trop saoul pour le conduire. Tu lui avais promis que tu le rapporterais. C'est Marcel qui m'a dit de le laisser là. Ouais, ben, une chance qu'il t'a aidé, sinon tu te serais retrouvé dans le fleuve. C'est ça, je suis un homme inutile et nuisible. Je pense que je vais en finir drette là. Quelle place de merde pour mourir !

Solange essaie de se lever du traîneau, mais crie de plus belle parce que sa combinaison d'hiver bloque ses mouvements. Je la soulève pendant qu'Adam fait mine de marcher vers la falaise qui surplombe la partie plus au nord du terrain. Il est ridicule, malgré sa souffrance évidente. Il s'adosse contre un sapin chétif qui tangué sous le poids et sort un joint de la poche de son manteau.

Solange pointe le sol et dit Neige en secouant ses mains pour retirer ses mitaines. Je la dépose dans l'épaisse congère qui moule ses jambes jusqu'aux hanches et la soutient. Elle enfonce ses mains dans le froid.

C'est glacé Schnoupie.

La petite opine, sérieuse et concentrée. Ses doigts sont rouges, mais elle reste fascinée par la substance qui fond contre la chaleur de sa paume. Je regarde autour, peu satisfaite de la manière dont s'est déroulée l'escapade.

Je ne désespère pas, je sors mon thermos de café, et m'envoie une grande lampée. Adam y a versé du Bailey's. La chaleur de la boisson me redonne un peu de forces. N'avions-nous pas aussi cette habitude, avec Léon, de mettre un peu d'Amaretto ou de Sortilège dans notre thermos pendant nos pique-niques hivernaux sur la terre ? Antonella donnait souvent sa part de chocolat chaud à Adam lorsqu'elle était plus petite. Des faveurs calculatrices qui n'ont jamais obtenu les résultats voulus. Adam faisait figure de bête noire inaccessible, droguée de privilèges qu'on octroie aux enfants qu'on veut épargner.

Adam s'approche, grand gamin boudeur de presque 30 ans. Il sent le cannabis à plein nez. J'ai du mal à ne pas condamner sa consommation. J'aimerais sans doute un meilleur exemple pour ma petite-fille. J'ai trouvé un sac contenant plusieurs dizaines de grammes dans ses bagages en cherchant des couches.

Tu cacheras mieux ton herbe pour pas que Solange la mange, hein ? Elle a passé l'étape de tout mettre dans sa bouche. On ne dirait pas. Solange dévore la neige à grandes goulées.

Nous rions. Pas longtemps. Adam s'impatiente de nouveau.

Quelle place de merde !

Je ne sais pas s'il parle de la terre à bois ou de la planète.

Lorsque nous revenons à la maison, un silence s'est installé depuis longtemps.

Peux-tu repartir le feu Adam ?

Il descend chercher quelques bûches au sous-sol avant de s'éreinter devant le poêle pour allumer le feu. Il devrait balayer l'excédent de cendres pour que ça soit plus facile, mais il décide de ne pas le faire, par paresse. C'est très caractéristique de sa personnalité. Il fait ce qu'on lui demande, mais le fait toujours mal, en escamotant la finition, en omettant quelques étapes, pourtant maintes fois répétées.

Après l'accident, j'avais du mal à savoir si son comportement était de la provocation, de la lassitude, du renoncement ou sa personnalité. La nonchalance d'Adam m'affligeait sans que j'arrive à trouver des solutions pour lui donner envie d'accomplir les choses avec sérieux, implication. Il allait se tirer dans le pied à long terme. Les résultats de cette négligence sont maintenant évidents, et je m'en désole d'autant plus que je l'avais prévu. L'envie de lui rappeler que j'avais su où sa paresse le mènerait.

Je réussis à installer Solange dans la chaise haute et lui donne quelques céréales qu'elle peut attraper avec ses mains qui commencent à acquérir une belle dextérité. L'activité l'occupe pendant un bon bout de temps, et lorsque les céréales sont épuisées, je lui en redonne.

Il est plus de 17 h. Je décongèle quelques filets de saumons emballés sous vide dans de l'eau chaude et coupe des haricots verts et des pommes

de terre. Je pense à ma fille, me demande s'il est trop tard pour l'appeler, et j'assume qu'elle ne répondra pas si c'est le cas. Je compose les chiffres que je connais par cœur, comme un poème appris il y a longtemps. Antonella répond après cinq sonneries. Sa voix est agacée, je sais qu'elle n'apprécie pas le téléphone, préférant les textos. N'arrivant pas à bien la jauger par écrit, je préfère encore entendre sa voix.

Allô Étienne. Je ne te dérange pas mon amour ? Non, non. J'étudiais. Ça se passe bien ? Plutôt, je n'ai pas à me plaindre. Je commence à être fatiguée des longs déplacements en train, mais j'en profite pour réviser. Les parents de Christophe sont aux petits oignons. C'est bien. Oui, c'est bien. Et comment va ton chum ? Il va bien. OK. As-tu décidé si tu viens cet été ? Je ne sais pas. La famille de Christophe part en Bretagne tout l'été, ils nous ont invités. Je ne sais pas. Et toi ? Ça se passe bien. Mes patients sont gentils. Je m'intègre un peu à l'île. Ton frère est là. Adam ? Oui, avec Solange. Tu dois être contente, depuis le temps que tu veux passer des moments de qualité avec lui !

Dans la voix d'Antonella, des sous-entendus étranges. J'aimerais pouvoir en parler avec plus de transparence, mais Adam est dans le salon, étendu sur le sofa. La petite commence à s'impatienter. Elle crie qu'elle veut du lait. Je devrais la faire attendre d'une autre manière, mais je veux discuter avec Antonella, alors je lui sers un gobelet rempli de lait. Nous continuons d'échanger un peu. Ma fille a déjà adopté la pointe d'un accent français. Je n'arrive pas à savoir si Antonella va bien ; elle est habile pour le faire croire. La plupart du temps, je n'ai pas à m'inquiéter. La distance inévitable entre ma fille et moi me tracasse. Nous sommes deux parcelles de terre, deux continents, qui ont un jour été rattachés. Nous nous sommes éloignées. Lorsque je scrute l'horizon, je discerne toujours ma fille au loin.

Pour combien de temps ?

Antonella me désespère parfois. Ce n'est pas tant ce qu'elle fait, ou ne fait pas. Sa manière d'être ou sa personnalité. Ça n'a rien à voir avec elle, en réalité. Elle est arrivée après la mort de son frère.

Ce sont de petites pointes acérées qui me surprennent, ça et là.

Un jour, ma fille avait un peu plus d'un an. Elle venait de se réveiller de sa sieste et avait la mine grave, les sourcils froncés qui dessineraient à l'âge adulte des rides de mécontentement entre ses yeux gris clair. Je lui avais demandé Comment ça va mon amour ? Je ne m'attendais pas à une réponse précise, ma question était un réflexe, en quelque sorte. Antonella, les yeux levés vers moi, avait répondu Bien. N'importe quelle mère se serait extasiée de se voir répondre ainsi par sa fille de 15 mois, sauf que moi, j'en étais hébétée. Aussitôt, j'avais pensé à Ernest, qui jamais ne pourrait me dire qu'il va bien. Ernest resté dans son état de nourrisson braillard et insatisfait. Quelle voix aurait-il eue ? Lorsqu'il pleurait, chacun s'entendait pour dire qu'il exerçait ses poumons, qu'il aurait une voix forte et affirmée. Ils avaient tout faux. Ernest n'aurait jamais de voix. Ce serait un enfant silencieux, après avoir créé tant de vacarme. Dans ces moments de pointe de douleur, il m'était impossible de comprendre la vie. Une chose absurde et arbitraire.

J'adore ma fille et lorsque j'y songe, je trouve immonde de comparer mes deux enfants alors que mon premier est resté figé dans le temps. L'une évolue, l'autre a stagné. On ne peut que contempler son immobilité.

Ils ne sont pas du même monde, Antonella et Ernest.

Ma fille a longtemps été intriguée par l'urne de son frère. Pour elle, il était fait d'intangibilité, de silences et de souvenirs rapportés avec prudence, car Adam refusait qu'on en parle, il devenait aussitôt intenable, agressif. Pourtant, il aurait fallu.

Comment ai-je fait pour revoir chaque jour les escaliers, témoins de l'accident, les emprunter avec Antonella dans mes bras sans craindre de répéter l'histoire ? Nous aurions pu déménager, sans doute. Ne l'avons pas fait. Les escaliers étaient là, il y en avait dans la plupart des maisons de toute façon. Ils n'avaient pas tué notre fils. Qui l'avait fait mourir alors ? Adam ? Non. Avec les années, je m'étais mise à ne plus penser en termes de faute. C'était arrivé. Un millier de décisions avaient conduit au drame. Je n'avais aucune emprise. De plus, les chances que le même incident se reproduise étaient infimes.

Nulles.

Mettre un enfant au monde, c'est aussi savoir lui lâcher la main. Accepter qu'il meure un jour, ou qu'il devienne quelqu'un que nous n'apprécions pas. Rien ne me mettait plus hors de moi qu'un parent surprotecteur, et pourtant, j'avais du mal à lâcher prise. Il n'y a pas de douleur inutile dans l'apprentissage de la vie. Il n'y avait que des enseignements. Que dois-je comprendre de la souffrance ressentie lorsque je pense à ma fille, loin de moi, qui semble ne pas avoir besoin de me parler ?

Antonella, tu vas faire quoi pour ta fête ? Oh, j'en sais rien en fait. Je t'ai envoyé quelque chose, tu ne l'as pas reçu ? Non. Ah bon. Étienne, j'ai passé l'âge des cadeaux, t'aurais pas dû.

Lorsque je raccroche, je ne m'aperçois pas tout de suite que Solange crie à tue-tête. Adam s'est endormi sur le sofa, et le feu, après avoir crépité pendant quelques minutes, s'est éteint à nouveau. La petite pointe le gobelet tombé au sol et crie Ombé, ombé. Je le ramasse pour le lui donner avant de me demander si je devrais réveiller Adam pour le souper. Non, je souperai seule avec Solange. Elle n'avale pas grand-chose d'autre que des pommes de terre. Elle vient d'engouffrer la moitié de la boîte de céréales et quelques

onces de lait. Elle semble cependant satisfaite d'être assise sur moi. J'en profite pour humer son cou où s'amoncelle de la salive dans les rigoles que produisent ses bourrelets. Adam ronfle fort depuis le salon attenant à la cuisine.

Après avoir fini de manger, je débarrasse la table et mets la vaisselle dans l'évier, Solange scotchée aux hanches.

Tu veux prendre un bain ma belle ?

Ga-maman, répond la petite en caressant mon visage. Tant d'amour dans son geste.

Oui, je suis grand-maman, dis-je, fière de pouvoir décoder le langage de Solange.

Pendant que l'eau coule, j'entreprends de déshabiller la petite, qui articule ses membres pour m'aider. Je me brosse les dents en la surveillant. Solange hurle pour empoigner ma brosse. Je lui tends la sienne. Elle l'enfourne dans sa bouche en faisant mine d'exécuter les bonnes actions. En réalité, elle ne fait que sucer la pâte à dent tout en bougeant la tête de droite à gauche. Je tente de m'en emparer, mais Solange s'agrippe à l'objet pour éviter d'en être séparée. Tant pis. Je la laisse macérer dans son bain pendant de longues minutes et je m'arme de mon livre laissé en plan depuis quelques jours : le tome 4 de la série *Mon combat*, par Karl Ove Knausgaard. J'en savoure chaque phrase, impressionnée par la capacité de l'auteur à parler de ses moindres gestes et pensées. Knausgaard me fascine, ne serait-ce que pour ce culot d'écrire une biographie de plus de 3000 pages alors qu'il est si jeune. Je lis à voix haute, pour que la petite se sente moins seule. Ma voix est beaucoup moins fluide lorsque je ne lis pas dans ma tête.

Au bout d'une demi-heure, je sors Solange du bain. La petite manifeste son désaccord en se débattant. Ses membres sont glissants, je dois la tenir très fort. Je l'assois sur le tapis de bain pour l'envelopper dans une serviette

chaude. Solange ne semble pas comprendre qu'elle doit se laisser enrober par la serviette pour se réchauffer, et continue d'agiter ses membres. Elle est fatiguée et impatiente. J'essaie de me dépêcher et de la réconforter avec une chanson choisie au hasard dans mon répertoire. *Cry me a river*, chantée pour la première fois par Julie London en 1955. C'est Adam qui me l'a fait découvrir alors qu'il étudiait le jazz au secondaire. J'appréciais beaucoup lorsqu'il me partageait certaines de ses connaissances apprises à l'école. C'était chaque fois un moment de réjouissance de constater son intérêt pour autre chose que son propre désespoir.

La petite parvient à se calmer une fois le pyjama enfilé. Il est constellé de taches de nourriture. Il n'y en a pas d'autres, ils sont tous sales ou mouillés d'urine. Les vêtements d'Adam et de sa fille sont éparpillés comme une constellation d'animaux endormis en boule autour du lit au sous-sol. Je me retiens pour les ramasser, les mettre dans la machine à laver, comme le ferait n'importe quelle mère. Je prends plaisir à cette vengeance.

Puis, me ravisant, je cueille les vêtements un à un et j'entame une lessive.

Un jour, je me suis rendu compte que je discriminais mes enfants. Je n'hésitais jamais à aider ma fille, qui travaillait si fort, alors que les mêmes vêtements non ramassés par Adam faisaient naître en moi une colère féroce. J'étais désespérée de constater cette iniquité. Encore plus de m'apercevoir que j'étais devenue une mère qui compartimente ses enfants. Pendant un moment, je m'efforçais de renverser les choses, de penser à Adam en termes indulgents, de l'aider à améliorer son autonomie en trouvant des manières créatives de l'impliquer dans sa propre vie. Rien n'avait d'emprise sur lui.

Puis, j'abandonnais, me répétant que quelqu'un d'autre se chargerait de lui faire remarquer son manque d'ardeur pour toute tâche qui s'écartait un

peu de son corps d'adolescent flasque. Il était informe, sans vie, et semblait se dérober entre les doigts dès qu'on tentait de le soutenir.

Je réalise avoir oublié le lait pour Solange, et remonte avec elle dans mes bras pour préparer le gobelet. Adam est toujours en mode veille, la bouche ouverte sur une dentition un peu grise. Sa langue rose oscille entre ses lèvres à chaque respiration.

Tu veux dire bonne nuit à papa ? La petite envoie la main et dit Bye.

Solange, bordée d'oreillers, s'endort sans finir son lait. Je lui donne un baiser sur une joue.

Je regagne ma chambre avec mon livre, puis j'aperçois les restes du souper laissés en plan. Je range le saumon et les légumes dans un plat en verre et lui trouve une place dans le réfrigérateur tout en me rappelant que je dois faire une commande demain.

Il est encore tôt. J'ai sommeil, et Knausgaard ne parvient pas à me garder réveillée.

Je sombre.

Au milieu de la nuit, voyant qu'Adam n'a pas bougé du divan, je le contemple. Un grand animal recroquevillé en position fœtale, les poings fermés et les poignets fléchis, tant de vulnérabilité, une âme si fatiguée d'exister. La lueur bleutée de la nuit lui caresse une joue. Je m'accroupis devant lui, le regarde respirer. Une prière franchit mes lèvres et je plonge mes doigts dans ses cheveux gras et hirsutes.

Comme il aurait pu être beau.

Que pourrais-je lui offrir qu'il ne rejette pas ?

Je me relève, mes genoux craquent un peu. Marche sur la pointe des pieds comme lorsqu'on quitte un nouveau-né qu'on ne veut pas réveiller. Je rejoins Solange, corps céleste au milieu du lit, l'antithèse de celui de son père. Elle est ouverte, sa respiration calme est profonde. Je déplace les

oreillers qui montent la garde et me substitue à eux. Un rempart de chair, une citadelle.

OceanofPDF.com

Pour le quinzième anniversaire d'Adam, Étienne et Léon planifient un petit souper.

Pendant que l'adolescent assiste à ses cours de rattrapage en mathématiques et que Léon travaille, Étienne en profite pour cuisiner avec Antonella, déterminée à couper elle-même les légumes nécessaires pour fabriquer les brochettes destinées au barbecue. Étienne la supervise, étonnée par sa capacité à assimiler une tâche aussi complexe. Les cubes de poivrons et d'oignons sont parfaits. Alors âgée de 4 ans, Antonella compte participer au festin organisé pour son frère. Étienne sait avec certitude qu'il est le seul destinataire de cette ferveur sans nom. Le gâteau qui finit de refroidir sur le comptoir a été choisi par elle. Elle a feuilleté les livres de cuisine de sa mère, en quête d'une recette de gâteau au chocolat — le préféré d'Adam.

La mère d'Adam doit se joindre à eux, elle a confirmé sa présence par un laconique message texte envoyé deux jours plus tôt.

C'est une journée parfaite du début juillet, pas un nuage dans le ciel. Une brise bienveillante empêche la chaleur de stagner.

L'anniversaire de la mort d'Ernest approche, et Étienne, comme chaque année, se répète qu'elle aimerait qu'on le souligne d'une façon ou d'une autre. Impossible. Le plus souvent, elle et Léon subissent cette journée charnière comme si rien ne s'était jamais produit, et juste avant l'heure de se mettre au lit, ils échangent quelques paroles sur l'enfant qu'Ernest aurait été. Rien de significatif n'a été mis en place pour le célébrer.

Elle est certaine qu'il aurait fallu le faire. Elle est lasse et ne sait pas par où commencer.

L'anniversaire d'Adam n'en est que plus éprouvant pour elle.

Elle espère qu'il sera de meilleure humeur que ce matin lorsqu'il rentrera. Depuis quelques années, les attentes d'Étienne sont déçues. Sont-elles trop élevées ? C'est fort probable. Elle sait que ce souper en son honneur n'est pas un événement susceptible de l'enchanter au point de le rendre reconnaissant, ou même joyeux. Elle souhaite qu'il soit le moins désagréable possible.

Lorsqu'il arrive, Étienne sent aussitôt l'odeur de marijuana qui imprègne ses vêtements. Amorphe, Adam lance son sac dans l'entrée et se vautre au creux du divan, l'œil fusionné à son nouveau téléphone cellulaire que sa mère vient de lui offrir en cadeau : le dernier iPhone, dont les mensualités sont réglées par l'ex de Léon, qui ne voit rien de malsain à ce qu'un enfant de 15 ans irresponsable soit en possession d'un tel objet. Étienne sait que les choses ont changé depuis son temps, mais elle ne peut s'empêcher de condamner l'utilisation abusive de ce genre d'appareil. Léon a exprimé ses inquiétudes tout en laissant une certaine latitude à son adolescent, espérant qu'il lui prouvera être digne de confiance. Il se voit mal s'opposer aux cadeaux que son ex désire offrir à leur fils. L'une des batailles qu'il a cessé de mener il y a longtemps, symptôme de cette paresse généralisée à laquelle Étienne s'acclimate si peu. L'argument majeur lancé par la mère d'Adam pour l'achat d'un cellulaire a été son départ pour l'Inde dans quelques mois. La compagnie de son nouvel amoureux y construit une usine de fabrication de vêtements et ils vont s'y installer pour quelques années, le temps de démarrer l'entreprise. La mère souhaite rester en contact avec son fils grâce à ce téléphone, pourquoi s'y opposer ?

Léon arrive quelques minutes après Adam. Antonella se plonge dans les bras de son père pour lui chuchoter en secret le menu du soir. Il dépose sa fille pour aller embrasser Adam, qui le regarde à peine, toujours en symbiose avec son téléphone.

Bon, on attend ta mère pis on mange ?

Aucune réaction.

Elle vient toujours ?

Haussement d'épaules. Ils attendent encore une heure et au moment où Antonella commence à s'impatienter, Léon décide d'appeler la retardataire, qui ne daigne pas lui répondre. Quelques minutes plus tard, elle envoie un message texte à son fils.

Je ne viens pas, j'ai un rendez-vous chez l'esthéticienne. Désolée mon grand.

Adam mange en silence sa brochette en omettant les légumes. Il dévore sa portion de gâteau, et s'enferme dans sa chambre en les laissant en plan, déserteur de sa propre fête. Quel gâchis. Antonella, déçue de ne pas avoir reçu de compliments dithyrambiques pour son menu de fête, s'isole, elle aussi, dans sa chambre.

Quelques jours plus tard, l'ex de Léon l'appelle.

Tu sais ce qu'il a fait ? Il m'a monté une facture de plusieurs centaines de dollars en dépassant son nombre de données. Comment veux-tu aborder la chose ? Je lui ai parlé. Il m'a dit qu'il va faire attention.

Léon se retient de commenter davantage l'incident. Étienne fulmine de son côté. Elle appréhende les prochains mois, où ils auront la garde exclusive d'Adam jusqu'à ce que sa mère soit bien installée en Inde et qu'elle daigne le faire venir quelques semaines.

Les factures de téléphone augmentent sans cesse. La mère d'Adam paye.

C'est plus simple comme ça.

OceanofPDF.com

En me réveillant après avoir rêvé à Léon pour la première fois depuis sa mort, je songe à ma relation avec lui. Nous sommes chanceux. Près de 80 % des parents ayant perdu un enfant se séparent à la suite du drame.

À l'instar de tous les couples, nous avons traversé des périodes glaciales, des tempêtes, des canicules. J'imagine notre union comme un grand fleuve.

L'eau qui s'écoule et voyage, presque rien ne l'arrête. Elle contourne les obstacles, elle transporte des débris pour les semer ailleurs, sur une berge, entre deux rochers.

À l'île, l'eau est un peu salée, et plus l'on s'avance vers l'est, plus elle le devient. Léon aimait l'île autant pour ses contrastes que pour sa constance et sa mesure. Le vent, personnage immodéré de l'île, y est presque continu. L'été y est tempéré, jamais torride. Les froids hivernaux peuvent s'avérer cinglants, extrêmes. Les Verdoyants font preuve de chaleur et de gaieté, mais cachent parfois des épines sous leurs grandes combinaisons molletonnées, surtout lorsqu'il s'agit de politique municipale ou de guerre territoriale.

Les paysages sont d'un côté très doux, onduleux et dénués d'arbres au sud, tandis que la face exposée au nord est forestière, rocheuse et à l'occasion accidentée. Les vagues y sont aussi plus fortes que sur la rive sud. La pointe orientale recèle la plus belle plage sablonneuse des environs,

tandis que l'ouest ressemble parfois à un paysage lunaire. Les maisons, charmantes, sont à l'image de leurs propriétaires ; résistantes et conviviales.

L'île nous a parfois divisés, elle s'est imposée entre nous comme un enfant exigeant qui demande toute l'attention d'un des parents. J'ai cessé d'être jalouse de ce bout de terre, de cet endroit où se logeaient les pensées de Léon. J'ai compris qu'il s'agissait d'une extension de moi-même, mon âme jumelle. J'ai alors accepté d'y résider, de m'y blottir, comme si je retournais en moi, habitée du souffle de Léon, qui comme le vent qui y rôde, sifflote une mélodie apaisante à mon oreille.

L'île a la propriété d'offrir le recul nécessaire pour plonger en nous.

L'île a su sortir Léon de ses périodes dépressives. Elle peut nous aider, Adam et moi.

Il est 4 h du matin et je suis frigorifiée. La petite à mes côtés est bien au chaud dans son pyjama, sa nuque est brûlante, invitante. Ses mains sont glacées. Je replace les oreillers autour de son minuscule corps et monte au rez-de-chaussée. Le feu, bien sûr. J'ai oublié de le rallumer hier. Le vent secoue la maison et s'engouffre dans le poêle à bois. Les cendres y tourbillonnent.

Adam est encore endormi sur le sofa, et j'étends la couverture en laine sur son corps. J'enlève les bûches ornées de cicatrices noires représentant les tentatives de mon beau-fils pour allumer le feu hier. J'amoncelle quelques boules de papier que je surmonte de bâtonnets de bois sec. Les flammes prennent, le vent les éteint aussitôt. Mes mains sont gelées et j'ai du mal à les articuler. Je joue avec la manette d'admission d'air, comme s'il s'agissait d'un bouton magique. Il vente tellement que ça n'a aucun effet. C'est un vieux modèle de poêle à combustion lente. Il serait peut-être temps de le remplacer pour quelque chose de plus écologique, un poêle de masse.

Je le note sur mon tableau dans la section des améliorations prévues pour la maison. J'y vois la mention du côté à côté que je souhaite me procurer.

J'ai oublié de me rendre chez Donald hier pour essayer le sien. Je laisse échapper un Merde, qui exprime autant mon agacement d'avoir posé un lapin à Donald que mon incapacité à manœuvrer le poêle à bois.

Du divan, Adam grogne et s'entortille davantage dans la couverture de laine. Pendant plus d'une heure, je m'échine. Je déniche dans ma boîte de recyclage de vieux emballages de biscuits commerciaux qu'Adam a fini dans l'une de ses rages de sucre. Je réussis enfin à allumer le feu. Lorsque je suis certaine qu'il ne s'éteindra pas, je jette plusieurs nouvelles bûches dans le poêle et règle la manette d'admission d'air. Mes doigts sont noirs de suie, je les lave avant de démarrer la machine à café. Quelques minutes de solitude et de calme avant le réveil des deux autres. J'essaie d'ébaucher un plan pour la journée. Il faut que nous nous parlions. Un peu de courage, Étienne.

J'ai quelques rendez-vous et je dois m'occuper de la commande de nourriture. La majorité des articles dont j'ai besoin sont notés sur mon tableau, j'y inscris une petite note pour la toiture à faire vérifier. Je dresse aussi la liste de denrées pour Adam et Solange, entre autres des fruits et légumes frais, du miel, des couches, des lingettes, des cigarettes, et du papier de toilette.

Il y a une activité à la bibliothèque en fin de journée, une lecture à laquelle j'aimerais assister. Une jeune auteure rimouskoise qui vient de lancer son premier roman. Il est presque 6 h et j'hésite à appeler Donald. Il est sans doute réveillé, mais les règles de la bienséance suggèrent d'attendre 9 h ou 10 h du matin avant de passer un coup de fil.

Je décroche tout de même le combiné du vieux téléphone. Quelques chiffres, moins qu'à Montréal, suffisent à acheminer ma voix vers l'oreille

de Donald.

Ouaip ! Donald, c'est Étienne. Ah ! La poseuse de lapin ! Oui, désolée Donald, ça m'est sorti de la tête. Elle devait être ben remplie, ta tête, pour oublier notre rendez-vous galant, hahaha ! Ouais... j'imagine. Est-ce que je peux passer aujourd'hui ? Viens-t'en, madame l'infirmière de garde, je t'attends. Là là ? As-tu quelque chose de mieux à faire que de v'nir me visiter ? No-non... je suis encore en pyjama. Il est de quelle couleur ? Ben voyons, tu me niaises là Donald ? Non, j'aime les pyjamas. OK, hors sujet, là. J'enfile mon kit de Ski-Doo pis j'arrive.

Je secoue Adam.

Réveille-toi, il faut que je parte. Solange est au sous-sol. Tu peux pas l'apporter Étienne ? J'me sens pas super bien. Non non, je ne peux pas l'apporter, j'ai un rendez-vous. Argh !

Adam traîne ses pieds jusqu'en bas, l'un plus lent que l'autre, sa jambe accidentée qui semble s'égrener sur le plancher. Au moins, il sera près de Solange.

Je quitte la maison, la tête festive, excitée d'être lancée dans l'action si tôt. Une lueur bleue et orangée à l'horizon, les étoiles qui faiblissent. Le croissant de lune me donne l'eau à la bouche. Il manque une boulangerie sur l'île. Un endroit où se réfugier au petit matin, et lorsque la nuit hivernale nous tombe dessus à 15 h. Les croissants dorés et fondants sur la langue. Un espresso qui goûte autre chose que l'amertume qui se terre dans chaque gorgée d'un café filtre sur lequel on se rabat, faute de mieux. Autant j'aimerais mordre dans un croissant, autant je tire une fierté de me savoir en mesure de m'en passer, d'apprécier la frugalité. En ce sens, j'ai toujours été très sage et je me doute bien que le caractère d'Antonella prend ses sources chez moi. Cette tendance à la rigueur a provoqué plus d'un conflit dans notre famille, surtout parce que j'ai du mal à comprendre comment on peut

faire autrement. Les vestiges d'une culpabilité et d'un purisme enracinés dans la culture chrétienne, celle de mériter son ciel à force de piété et de travail, ne figuraient pas tout à fait au programme de Léon, encore moins à celui d'Adam. Le clivage qui en résultait me mettait hors de moi sans que je sois capable de modifier ma vision des choses. J'aimerais être moins rigide.

J'ai en vérité besoin de peu de choses. J'aime la simplicité de la vie, ne m'encombrer de rien, seulement d'objets utiles, fonctionnels, et de quelques souvenirs comme un chandail de laine qui réchauffe la poitrine. Lorsque j' imagine la fin de mon parcours, j'aimerais faire un énorme ménage pendant que j'en ai encore la force et me départir de presque tout. Qu'il ne reste que l'essentiel. Ne pas encombrer mes enfants avec des babioles insignifiantes. Que ma progéniture soit mon seul legs après mon trépas, des êtres humains doux, inspirants, qui prennent soin de leur planète et des autres. Cette pensée me rend heureuse et triste, parce que je la sais utopique. Lorsque je vois Céline ressortir de vieux jouets en bois, des pulls tricotés ayant appartenu à David, mon cœur fond. Il y a aussi du bon à s'encombrer d'antiquités.

J'arrive chez Donald. Il est déjà dehors, un nouveau chapeau sur la tête. Orange fluo. L'homme en chienne bleue s'agence avec les couleurs de l'aube. Il est campé près de son côte à côte. Sa grosse main est disproportionnée par rapport à la tasse qu'elle tient.

Bon matin, madame l'infirmière de garde. Voici la bête, ça te tente-tu de l'essayer ?

Le côte à côte est couvert, ce qui me plaît bien. Ça me permettrait d'être un peu moins à la merci du vent et de déplacer certains patients plus fragiles. Je pourrais vendre ma motoneige et céder le Mammouth à Donald. Me sentir moins surchargée de matériel.

Nous partons faire un tour, empruntant le chemin du phare. Je suis conquise. L'engin a une très bonne prise sur la neige. Je demande à Donald s'il est possible de traverser avec le côté à côté sur le pont.

Pas aujourd'hui en tout cas, à moins que tu veuilles explorer les fonds marins, j pense qu'y'ont pas installé de bombonne à oxygène sur ce modèle-là. Tu es drôle, toi. Je voulais savoir si ça peut traverser le pont quand il y en a un. Oui, ça traverse le pont, mais pas tout seul, faut que tu l conduises. J te vendrais pas une patente seulement utile pour régaler les touristes. Pourquoi tu le vends au juste ? On veut s'acheter un quatre places. Et tu reprendrais la *snowmobile* ? Oui, m'dame, juste me donner un petit 2000 piasses, comme dédommagement. Mouahahahaha ! Heille, arrête-toé icitte. J'ai vu des lièvres hier pis j'ai posé des collets.

Il s'enfonce dans la forêt. Je suis à ses trousses, intriguée de le voir à l'œuvre. Pendant plusieurs minutes, seules nos deux respirations sont perceptibles, accompagnées par le swouch des lourdes bottes qui écrasent la neige et les branches.

Ah ben bout d'viarge ! C'pas croyable ces bibittes-là.

Donald montre ses collets encore intacts. Les traces de lièvres les contournent habilement de chaque côté.

Donald, je pense qu'il faut que tu revoies tes plans de trappes. Sont tellement évidentes que même un lièvre aveugle serait capable de les déceler. Qu'est-ce que tu connais à ça toé, madame l'infirmière de garde ? Pas grand-chose, juste un *feeling*. Je ne suis pas un lièvre, mais ton installation ne fait pas honneur à l'intelligence des animaux. Mouais... En tout cas, j'en pogne souvent d'même, des lièvres. Y'en avait-tu des lièvres dans mon ragoût l'autre jour ou y'en avait pas ? Sont juste plus intelligents c't'année, c'est toutte. Je r'viendrai arranger ça plus tard. On retourne ? OK.

Je laisse Donald nous conduire jusqu'à chez lui, où j'enfourche ma propre motoneige. Avant de rentrer, Donald m'apostrophe.

Tu penseras à ça pour le côté à côté, on n'est pas pressés de le vendre, mais si ça t'arrange... Oui, je peux sûrement passer une partie des coûts dans mes dépenses.

Donald hausse les épaules et rentre chez lui par un petit tambour dont la peinture blanche écaillée laisse entrevoir un fond d'une autre couleur, hésitant entre le brun et l'orangé.

Je fais démarrer ma Arctic Cat et fonce vers la maison. Il ne me reste pas beaucoup de temps avant l'arrivée de mon premier patient, un homme à qui je dois faire des prélèvements et les envoyer à l'hôpital de Rivière-du-Loup pour analyses. Lorsque j'ouvre la porte, Adam est en train de faire manger Solange, bien assise dans la chaise haute.

Elle n'a pas rechigné ? À quoi ? À s'asseoir dans la chaise. Ben j'l'ai forcée un peu, elle fait des caprices. Adam, les enfants de cet âge-là ne font pas de caprices.

Adam roule des yeux. T'es pas l'experte de tous les enfants Étienne.

Tu as bien dormi ? Ouais, j'imagine. J'aurais dormi encore. C'est ça être papa.

Ma remarque se veut empreinte de sollicitude. Adam la prend comme une attaque. Je soupire et me déshabille en rangeant les accessoires d'hiver éparpillés sur le sol, sans doute par Solange qui y a vu un quelconque jeu. Je prends place aux côtés d'Adam, le contemple, évacue jugements et préconceptions.

Veux-tu me parler ? De quoi ? De ce qui se passe dans ta vie, j'aimerais bien savoir où tu en es, ce que tu aurais besoin. Ça va te servir à quoi ? À mieux pouvoir t'aider. C'est ça ton problème Étienne, tu penses tout le temps que les autres ont besoin d'aide. T'étouffes tout le monde avec ton

empathie de merde, pis ton écoute active apprise dans des séminaires pour intervenants du dimanche. Wow ! Je ne m'attendais pas à ça. En fait Adam, tu sais quoi, j'avais envie qu'on se parle, mais je vois que ce n'est pas un bon moment, et puis j'ai un patient qui doit arriver dans quelques minutes. Pense à tes affaires, j'aimerais ça que tu me dises ce que tu comptes faire dans les prochaines semaines. Si tu prévois rester ici, combien de temps... J'ai besoin de m'organiser.

Mes mains posées sur la table tremblent, tout mon être crépite de l'intérieur. Je n'ai nulle part où aller. Je dois attendre mon patient et Adam trône dans la cuisine avec Solange, décidé à gangrener mon existence. Je n'aurais peut-être pas dû refuser l'option de l'ancienne infirmerie, séparée de ma maison. Il me faut relancer Donald au sujet des travaux pour la porte donnant sur le bureau de consultation. J'entreprends la vaisselle laissée dans l'évier, m'évertuant à faire tinter les assiettes et les verres avec un peu trop d'insistance. Je n'ai jamais connu ce genre de confrontation avec Léon. Il arrivait que nous soyons en désaccord, mais nos conflits se réglaient avec calme, compréhension et une bonne dose d'humour. Je suis désarmée face à Adam, qui demeure inébranlable dans la houle. Un mélange dosé de calme, de lassitude et d'agressivité lui donne une longueur d'avance.

On cogne à la porte. J'essuie mes mains sur un linge déjà humide, m'interrogeant sur la nature du liquide dont il est imprégné. En le sentant, je constate qu'il s'agit d'urine. Solange a uriné sur le sol et Adam a pensé que c'était le meilleur objet pour l'éponger, avant de suspendre à nouveau le linge. Je reconnais sa marque dans ce geste évocateur. Le moindre effort, tout en camouflant les apparences. À moitié.

Je n'ai pas le temps de lui adresser un énième reproche et pars pour ouvrir la porte lorsque la sonnette retentit à nouveau. L'homme est sur le palier, tourné vers le fleuve.

Salut, ça va ? Oui. Viens t'installer dans mon bureau.

L'homme envoie la main à Adam, qui grimace avec nervosité. Avant de refermer la porte derrière moi, j'ose tourner mon regard vers mon beau-fils. Ses yeux, insolents et vides à la fois. J'ai envie de pleurer.

Mes mains continuent de trembler lorsque j'effectue les prélèvements pour l'homme qui semble fébrile, déplaçant ses fesses sur la chaise en bois. Il se racle la gorge comme s'il allait parler. Il ne dit rien. Je perçois chez mon patient l'odeur de transpiration distincte reliée au stress. Son haleine empeste le café filtre et l'alcool. Du jaune d'œuf est resté collé sur le bord des lèvres et un léger fumet de bacon s'échappe de ses vêtements lorsqu'il enfile son manteau.

Au moment de le congédier, je me rends compte que presque aucune parole n'a été échangée, hormis les indications usuelles pour la procédure. Je ne suis pas fière. Je connais la raison de sa consultation. Il doit avoir la trouille, peur qu'on lui décèle une maladie dont on ne se relève pas. J'aimerais le serrer dans mes bras, lui dire que c'est normal d'avoir peur. Je n'en fais rien.

Je te raccompagne ? Non, merci, je connais le chemin. Tu auras des nouvelles dans quelques jours.

Je referme la porte de mon bureau derrière l'homme, place les flacons identifiés dans la centrifugeuse et appelle le transport ML pour qu'il soit présent lors de l'atterrissage du premier hélicoptère de la journée. Je donne aussi un coup de fil à l'épicerie pour faire acheminer ma commande afin de la recevoir avant la fin des voyages d'hélico. Je me dépêche d'aller porter les prélèvements à l'héliport et reviens à la maison, pour m'apercevoir qu'elle est vide. Adam et la petite sont partis. Leurs effets personnels traînent encore. J'ai craint qu'ils se soient volatilisés après notre discussion. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine.

Ils n'ont pas dû aller loin, à moins que David ne soit venu les chercher. Un long soupir s'échappe de ma bouche. Mon prochain rendez-vous est dans moins d'une heure, et je suis agacée par le simple fait de ne pas pouvoir me concentrer sur mon travail. Mes patients ont la chance d'être peu nombreux et de bénéficier d'une approche unique et personnalisée. Aujourd'hui, je ne suis pas à la hauteur. J'en veux à Adam. Je n'avais pas imaginé devoir subir sa présence tout en tentant de reconstruire ma vie sur l'île.

Mon nouveau poste est la suite logique de ce que j'ai tenté d'accomplir au cours de ma carrière. De temps à autre, je me permets de rêver à ce que cette vie pourrait être si je la vivais auprès de Léon. Comment affronterions-nous la solitude, la quiétude et la mort, non seulement des Verdoyants, mais la nôtre, aussi ? Je pense à ma mère, qui m'a souvent dit avoir songé à son propre décès au moment où sa mère, ma grand-mère, venait de mourir. Mathilde, la prochaine sur la liste. À peine un tampon de quelques années entre la perte de celle qui m'a mise au monde et moi. Un mur assez diaphane en réalité. Les choses se précipitent à la fin. Comme lorsqu'on lit un bon livre, et qu'on ne peut faire autrement que lire à toute vitesse les dernières pages, sans pouvoir s'arrêter, sans cligner des yeux, en sautant des mots. La fin ne devrait jamais se lire en diagonale.

Un son étrange me tire de mes rêveries, un écoulement. Je vérifie que les robinets sont bien fermés. Le bruit vient du salon. J'avise le plafond. Ça suinte. Les planches de bois sont imbibées, sur une surface d'environ un mètre. Je prends le temps de placer sur le plancher quelques serviettes et un sceau pour que l'eau s'y accumule.

Mon deuxième rendez-vous de la journée se passe sans heurt. Je suis plus appliquée et attentive, même si mes bonnes intentions sont un peu factices, calquées sur ce que je sais devoir afficher. C'est une fillette de

3 ans au Bout d'en Bas qui semble souffrir d'une bronchiolite. La vue depuis la cuisine de cette maison surplombant une falaise est grandiose, impériale. Je suggère aux parents de prendre l'hélico de fin de journée si l'état de leur fille empire. Pour l'instant, je ne suis pas inquiète. Sa saturation est excellente.

Je me rends à la rencontre littéraire à laquelle je souhaite assister, sans toutefois me départir de la sensation que je devrais plutôt m'occuper de ma maison en flotte, ou de mon beau-fils à la dérive. Le genre de sentiment que j'ai éprouvé toute ma vie de mère, alors que j'avais cru pouvoir me prioriser avec facilité. Me croire indispensable à la vie de mon enfant, même si ce n'est pas toujours le cas.

Céline et Donald me saluent lorsque je pousse la porte du centre communautaire de l'île, à la fois bibliothèque et salle multifonctionnelle. Le couple se tient devant une longue table où trône la sempiternelle cafetière à pompe d'où s'écoule un café acide dont l'odeur parvient à me réconforter. Céline dispose des parts de pain aux bananes dans une assiette avec minutie, comme s'il s'agissait de sa propre couvée. Elle et Donald sont responsables de la restauration des événements organisés sur l'île.

Céline sourit avec gravité en se tournant vers moi.

Ça va, la cohabitation avec le fils prodigue ? C'est houleux, je dirais. Solange est magnifique, et je suis heureuse d'enfin pouvoir passer du temps avec elle, mais Adam... je ne sais pas trop quoi dire en fait. Donald intervient, magnanime. Il doit pas trouver ça facile, la mort de son père.

Je suis frappée par l'affirmation de mon ami. Honteuse de ne pas avoir pensé à ce qu'Adam pouvait éprouver depuis la perte de Léon, je réalise que j'ai la même attitude qu'à la mort d'Ernest : je suis aveuglée par ma propre douleur. La relation entre Léon et Adam, tendue pendant les dernières années, n'a jamais été mauvaise en réalité. Léon l'a soutenu sans

condition, et son fils s'adoucissait en sa présence, quoique de manière superficielle. Léon semblait avoir un effet salvateur sur lui. Ensemble, ils ont bâti le camp forestier, un projet qui a duré tout un été lorsqu'Adam avait 16 ans. Sans surprise, Léon se plaignait alors de son enthousiasme modéré et de sa propension à effectuer les tâches d'une manière détachée, approximative. Ils ont accompli cet exploit ensemble, jusqu'au bout. Est-ce que j'ai, par mauvaise foi, gangrené leur relation ?

Je réponds à Donald.

En toute honnêteté, les sentiments d'Adam m'échappent. C'est très possible qu'il soit plus affecté par la mort de son père que je le pensais. Quelle méchante belle-mère je fais !

Ne te tape pas trop sur la tête Étienne. Laissez-vous le temps de vivre les choses, réplique Céline.

La majorité des personnes présentes au centre communautaire y sont par ennui davantage que par intérêt. L'attrait des bonnes pâtisseries et du café à volonté n'est pas non plus négligeable. Donald s'attarde devant les pains aux bananes et chocolat pendant toute la séance de questions, dévorant l'une après l'autre les parts découpées en rectangles égaux. Nous discutons des travaux pour mon bureau de consultation. Je lui demande quelques conseils sur la manière de gérer mon infiltration d'eau.

C'pas compliqué, madame l'infirmière de garde, en premier il faut débarrasser la glace, en la concassant ou mieux, en la faisant fondre. Assure-toi de mettre un fil chauffant sur ton toit le temps que tu refasses ton isolation intérieure. J peux v'nir t'aider. Merci Donald, qu'est-ce que tu penses de notre auteure du mois ? A l'a pas l'air ben ben confortable.

La jeune femme s'exprime avec hésitation, se heurtant aux mots trop érudits qu'elle souhaiterait voir dégringoler avec naturel de sa bouche fendue en un arc rigide. Son sujet est pourtant intéressant. Sous des airs de

fiction, son livre s'interroge sur une forme de néo-féminisme. Je l'ai lu avec intérêt lorsque j'ai su que l'auteure serait invitée sur l'île. Le sujet me renvoyait toujours mes propres limites en tant que féministe et mère.

Je me souviens avoir ressenti la félicité de mon nouveau rôle de mère, tout en étant accablée par sa lourdeur. À la naissance d'Antonella, Léon n'avait pas pu prendre un deuxième congé sans solde et était retourné travailler quelques jours plus tard. Même si ma fille était facile à gérer, les journées me semblaient interminables. Je songeais beaucoup au manque de reconnaissance de mon rôle de mère dans la société. Élever un enfant me donnait l'impression d'être emprisonnée en moi-même, sans avoir accès à certaines parties de mon cerveau. Quelque chose me manquait, une certaine stimulation. Le manque de sommeil provoquait en moi une apathie sournoise qui m'empêchait de profiter au maximum des premières années de ma fille.

Je ne cessais de me répéter que je ne revivrais plus jamais la maternité, et ça m'occasionnait un trouble que je ne savais pas gérer. Léon ne voulait pas d'autre enfant, alors qu'il avait été si heureux d'apprendre ma grossesse surprise après la mort d'Ernest. Je le percevais dans sa manière d'être si absent de l'éducation de notre fille. Il ne rechignait pas à s'en occuper, au contraire. La plupart du temps, il la laissait errer pendant qu'il lisait le journal ou écoutait la télévision. Je revêtais le titre de parent par défaut. Je m'en occupe, je m'en occupe, disait Léon. Mais ses yeux ne quittaient pas le journal ou l'écran de télévision. Son attitude exacerbaît mon sentiment d'injustice. À quoi bon faire un autre enfant, que j'élèverai presque seule ? En voulais-je un autre ? Oui, malgré ce sentiment d'iniquité constante.

Ne plus jamais être enceinte, enfanter, allaiter, mater un minuscule bébé.

Une torpeur s'emparait de moi.

Un sentiment qui ne s'atténuerait jamais au fil des ans, et qui me laisserait avide d'œuvrer en périnatalité. J'accomplissais mon métier de sage-femme par procuration, ayant la frousse d'avoir raté la phase la plus importante de ma vie. Je n'avais pas su profiter du moment présent, toujours accrochée à un passé nébuleux où Ernest vivait encore, ou un futur proche où je pourrais enfin respirer un peu, mon cerveau libéré de l'attention constante que demandait une jeune enfant.

Comment Adam et Caro ont-ils géré les premiers mois de vie de Solange ? Je n'en ai aucune idée. Je suis persuadée qu'il est sain pour ma petite-fille et pour mon beau-fils de passer quelques moments ensemble sans la présence constante de la mère. Je suis reconnaissante de pouvoir enfin profiter de Solange, éveillée et douce. Je ne ressens pas cette culpabilité pesante qui avait accompagné la responsabilité d'élever une enfant alors que j'essayais de survivre à la mort de mon premier bébé. Je comprends Céline d'espérer la venue de ses petits-enfants.

Lorsque je pousse la porte de la maison, je suis étonnée d'y trouver Marcel et sa sœur Diane, celle qui a des dons de voyance. Ils sont installés sur le sofa, un verre de gin à la main, et écoutent Adam jouer un air de jazz sur sa vieille guitare dont il a réparé les cordes sectionnées. La petite, assise en face de son père, tressaute avec irrégularité au son de la musique en mangeant des céréales éparpillées autour d'elle. L'ambiance est festive, et je lâche un énorme soupir de soulagement devant cette suspension de la tension qui semble monopoliser la maison depuis l'arrivée d'Adam. Ce dernier m'envoie un sourire divin, inexplicable. Dans ce sourire, quelque chose de Léon. Le sentiment de perte est suffocant et bienfaisant à la fois. Il est une parcelle de celui que j'ai aimé toute ma vie, que j'aime encore et qui me manque tant. Je ne dois plus jamais l'oublier.

Marcel et Diane attendent la fin de la mélodie pour me saluer avec effusion. Je me rends à la cuisine et me sers un gin pour les accompagner. En m'installant aux côtés de Solange, je m'enivre de la chaleur du feu de foyer et de l'alcool fort. L'eau qui s'infiltre dans la maison s'égoutte dans le sceau à un rythme régulier.

Adam se mord la lèvre en jouant, atteint d'une forme de dévotion qui le submerge, quelque chose qui me mystifie chaque fois. Il devient quelqu'un d'autre, un Adam magnifié.

Si seulement mon beau-fils se permettait d'être toujours aussi entier, non morcelé. En a-t-il la capacité ?

Au bout d'un moment qui semble éternel, je me rends compte que Solange devrait être au lit. En même temps, je voudrais qu'Adam ne sorte jamais de cet état de grâce qui le rend disponible, intégral. J'ignore si la petite a mangé, me doute que non. Je me lève, lui prépare son lait et la prends dans mes bras pour la bercer.

Adam, toujours avalé par sa transe, entame des notes qui s'apparentent à la chanson *I'll shoot the moon*, sans toutefois suivre les mêmes dynamiques. Marcel, qui a reconnu l'air, fredonne de sa voix frêle et brisée les quelques mots dont il se souvient, tentant de suivre les improvisations du jeune homme. Solange s'endort au bout de quelques secondes, épuisée. Son corps lourd et odorant m'apaise. Je me laisse bercer aussi.

Je jette un coup d'œil à Diane, qui braque son regard sur le guitariste. Quelque chose dans les yeux de cette femme me rappelle mon beau-fils. Une connexion que je ne peux m'expliquer. La capacité de s'immerger dans l'autre, de faire disparaître les frontières physiques. Un regard poreux, qui dépasse les limites de la chair, qui rend tangible l'immatériel. Une larme perle des yeux de la sœur de Marcel. Je regarde la larme accrochée sur la mâchoire de la femme, prête à tomber, défiant la gravité.

Je me lève avec la délicatesse d'une adepte du taï-chi, marche sur un nuage, et dépose la petite sur mon lit. J'effleure son front chaud avec mes lèvres, avant de refermer la porte.

À mon retour, le silence. Entier, imposant, aérien. Adam cale le reste de son verre et s'exile dehors, omettant d'enfiler son manteau. Diane le suit, partage avec lui son joint. Personne n'ose fractionner le mutisme qui règne dans la maison. Marcel et moi observons le duo sur le balcon, à travers l'énorme fenêtre barricadée de glaçons. Les bouches qui expulsent une fumée jaunie par la lumière extérieure. Diane, si petite, un paquet d'os et de nerfs. Adam, le grand enfant informe qui penche la tête vers elle et qui dépose son front sur son épaule. Son dos courbé hoquette. Dans la nuit claire et dense, le corps d'Adam semble se définir un peu. Je ne peux me l'expliquer.

À leur retour, Marcel sourit à sa sœur qui voit les morts et qui voit les vivants. Qui connaît les fissures des cœurs, et qui connaît dès lors quel gouffre elles abritent.

La nuit tombe, lourde et pleine. Nos invités nous quittent.

Adam, penché sur Solange endormie dans ma chambre. Son index longiligne dévale la pente du nez minuscule de sa fille. Il se penche vers elle pour la prendre dans ses bras. Petit corps mou, confiant, abandonné. La bienveillance qui émane de mon beau-fils me bouleverse. Des souvenirs doux-amers me reviennent. Des instants de pure symbiose entre lui et Ernest. Ceux qui me chaviraient et me pinçaient le cœur en même temps. Adam qui savait calmer son petit frère. Moi qui en étais incapable. Médusée, je ne comprenais pas pourquoi. La jalousie me tenaillait. Je m'en rends compte maintenant.

Peut-être a-t-il un don. Il descend les marches avec la petite qui fond sur son épaule osseuse, surmontant son corps élancé et gauche, comme un arbre

tordu par une tempête de verglas. Pense-t-il, lui aussi, à l'accident chaque fois qu'il emprunte des marches abruptes avec Solange dans ses bras ? Comment ne pas y penser ?

Bonne nuit Adam. Bonne nuit Étienne.

OceanofPDF.com

En me réveillant quelques jours plus tard, je suis gagnée par un optimisme subtil. Quelque chose a dérivé, un simple caillou a fait bifurquer un peu les flots tourmentés du fleuve nommé Adam. Les jours suivant la visite de Marcel et Diane, Adam se mure dans un silence profond, dénué d'hostilité. Il s'acquitte de ses tâches sans rouspéter, et s'il a besoin d'aide avec Solange, il me le demande au lieu de présumer que j'assume d'emblée les soins de sa fille. Sa voix s'est déposée.

Une lueur d'espoir, oui, comme une veilleuse allumée dans la nuit pour un bambin inquiet.

Adam se lève tôt. Il fait déjeuner Solange, qui mange avec appétit. La table est silencieuse, mais aucune animosité ne flotte dans l'air. Le soleil s'infiltré à travers les fenêtres et fait briller les glaçons qui dégouttent dehors et en dedans. Le seau doit être vidé régulièrement. Je devrai m'atteler à la tâche aujourd'hui. Le mois d'avril approche, prudent. L'air est encore glacial, surtout à cause du vent.

La petite a du gruaux partout dans les cheveux. Adam avise l'horloge.

Faut y'aller Schnoupie. Vous faites quoi ? Des trucs avec David. Marcel m'a offert de garder Solange pour quelques heures. C'est bien. Ouais.

Il se lève, prend une débarbouillette propre dans un des tiroirs et l'humidifie avant de nettoyer sa fille du mieux qu'il peut. Il la soulève de sa chaise pour la poser au sol.

Aller, marche Schnoupie.

La petite s'écrase aussitôt avant de se mettre à avancer à quatre pattes.

Penses-tu qu'elle va y arriver un jour ? Je pense qu'elle va skipper cette étape-là, elle va bientôt se mettre à courir.

Si peu inquiète du développement de Solange, je parviens à amuser Adam. Comme il est bon d'entendre son rire roucouler dans sa gorge.

Bon, David m'a dit de pas être en retard, qu'y m'attendrait pas, on embraye Schnoupie.

La petite, volontaire, se laisse faire lorsqu'Adam s'empresse de l'habiller.

On s'en va chez mononc'Marcel. Cel, répète Solange. Ouais, c'est ça, Marcel. OK, bye grand-maman.

La porte se referme, c'est la première fois qu'Adam me désigne comme grand-maman. Un rôle officiel que je ne semblais pas mériter selon lui jusqu'à maintenant. Lorsque je reviens dans la cuisine, je remarque qu'Adam a laissé son cellulaire sur la table. Le son du moteur de la motoneige s'éloigne déjà.

Je vaque à mes occupations sans me presser. J'écris un courriel à ma fille pour lui parler de son frère et de Solange, tout en restant vague. Je lui envoie des photos. Je lui dépeins l'île et ses envies de chaleur, de l'odeur de terre mouillée que je sens poindre entre les monticules de neige.

Je concasse de la glace sur le toit pendant deux heures à l'aide du revers de la hache, perchée sur une échelle. Je ne suis pas efficace, j'ai la frousse de glisser et de tomber. L'absence de Léon se cristallise dans la majorité des actions visant à entretenir et à réparer la maison. Il est temps que je m'y mette.

Ensuite, je réussis à terminer la lecture du roman de Karl Ove Knausgaard. Déçue de la fin, je suis néanmoins impatiente de lire le prochain de la série, et le commande sur Internet. En voyant passer une

publicité pour une marque de fromage mozzarella, je décide de faire une lasagne avec la viande d'orignal que Donald m'a donnée après les fêtes.

Puis la sonnerie du téléphone d'Adam.

En voyant le nom de Caro s'afficher sur l'écran, j'hésite jusqu'à la dernière minute avant d'appuyer sur la touche verte.

Allô Caro ? C'est Étienne, Adam a oublié son téléphone à la maison. Veux-tu que je lui laisse un message ? Sa boîte vocale est toujours pleine. Euh, non, je voulais parler à ma fille. Elle va bien ? Oui, elle semble adorer l'île. Adam m'a dit que tu es en visite chez tes parents. En visite ? On peut dire ça, oui. Il ne t'a rien dit de plus ? Non, est-ce qu'il aurait dû ?

J'entends Caro balbutier, elle semble tergiverser entre plusieurs réalités, puis finit par lâcher.

Je n'en pouvais plus Étienne. De quoi ? De tout. Je suis partie pour me soigner. J'ai un post-partum qui traîne depuis trop longtemps, et si j'étais restée avec Adam et la petite, je n'aurais pas pu, j'avais des idées, tu sais, pas de belles choses...

Je suis émue par sa voix qui se disloque. Ma gorge se serre. Je compare ma relation avec ma propre fille, et j'ai l'impression qu'Antonella n'arriverait jamais à se confier à moi si quelque chose tournait mal.

Je suis désolée que tu aies attendu au point de te rendre malade, mais je comprends. Est-ce que tu fais une thérapie là-bas ? Oui, mes parents ont des assurances et ils me soutiennent le temps que je me remette. Je prends des médicaments, juste pour quelques mois. C'est fou, ils font tout, les repas, la vaisselle, un vrai hôtel. Des choses que je ne tiendrai plus jamais pour acquises. On verra pour le reste. Ma fille me manque... je vais être une meilleure mère après ça, j'ai été horrible, ça m'a fait peur. Je n'en doute pas Caro. Je passerai le message à Adam lorsqu'il reviendra. Il est parti avec

Solange ? Oui, euh non, il l'a laissée chez un ami. C'est son style, il ne passe jamais de temps avec elle. Je regrette d'avoir dû la lui laisser.

Une forte amertume teinte la voix de ma belle-fille. J'ai envie de rectifier un peu les choses.

Il s'en occupe. Je veille sur elle aussi. On a besoin d'un village pour élever un enfant. Je ne m'inquiète pas trop pour Solange, c'est un bulldozer ma fille. Elle en a dedans. Oui, héhé, j'ai remarqué, je suis contente d'apprendre à mieux la connaître. Ouais, je suis désolée pour ça, je n'avais pas la force de te l'amener, et Adam... on aurait dit qu'il voulait vous punir en vous éloignant d'elle. Je n'arrêtais pas de lui dire de vous appeler pour qu'on prévoie des activités ensemble et il m'ignorait. En tout cas, je dois y aller, j'ai un rendez-vous avec le psy. Bye Étienne. Bye Caro, merci de m'avoir parlé. Tu es toujours bienvenue à l'île.

La lasagne est prête lorsqu'Adam rentre, seul.

À quelle heure tu dois aller chercher Schnoupie ? Je suis déjà allé, mais Marcel voulait la garder un peu. Il a commandé des croquettes de poulet juste pour elle. Tu pourrais peut-être l'aider dans ses travaux en échange. T'inquiète pas Étienne, on a déjà une entente. OK. Caro a appelé pendant que t'étais parti. J'ai répondu. Qu'est-ce qu'elle a dit ? Elle voulait parler à Solange. C'est tout ? Oui. Tu veux de la lasagne ? Non, j'ai pas faim, je mangerai plus tard. Adam, si jamais tu as quelques heures de libres, il faudrait continuer de briser de la glace dehors pour éviter que l'eau coule trop longtemps dans la maison. Ouais, je vais voir.

Il descend au sous-sol et s'enferme dans sa chambre. Des airs de guitare se font entendre. Je mange seule, me ressers une portion dégoulinante de fromage fondu. Adam semble inspiré, je l'ai rarement entendu s'entraîner à la guitare pour le plaisir en dehors de quelques événements isolés. J'ai envie

qu'il continue. De lui laisser le temps de retrouver la plénitude qui l'a gagné l'autre soir, en face de Marcel et Diane.

J'écris une note, Je suis partie chez Marcel, je ramène la petite, mets la lasagne dans le frigo après t'être servi. Puis, je quitte la maison.

Les accords de guitare me suivent longtemps sur le chemin de l'île alors que je marche, le visage à la merci du vent qui est toujours contre moi peu importe la direction empruntée.

Arrivée chez Marcel, je constate à nouveau l'extrême propreté de sa maison. Chaque objet semble avoir une place précise, étudiée, pour optimiser l'effet de calme et d'ordre. Je m'y sens bien. Une odeur de friture flotte dans l'air et Solange, tartinée de ketchup, sourit à ma vue. Coquette, lance-t-elle en me tendant un morceau entamé. Solange est si exaltée devant son repas qu'elle danse en se trémoussant.

C'est un succès à ce que je vois, les croquettes ? On dirait ben ! Les flos de ma sœur Suzanne ont toujours aimé ça. J'imagine oui ! Adam m'a dit qu'il a un genre d'entente avec toi pour la garde de Solange ? Hum hum. Tu ne vas pas me dire c'est quoi ? Non, c'est pas de tes affaires. C'est entre ton fils pis le vieux Marcel. OK, OK, je ne vais pas insister. Tu vas la garder souvent ? Si c'est les croquettes qui t'ont peur, t'inquiète pas, c't'ait juste pour l'hameçonner. Haha !

Son rire rauque se transforme en toux inquiétante.

Marcel, ça fait combien de temps ça ? De quoi ça ? Ta toux ? Toute ma vie, je suis asthmatique, madame l'infirmière de garde ! Non, pas toi aussi, c'est juste Donald qui a le droit de m'appeler comme ça. On dirait pas ! Bon, Schnoupie, t'as-tu fini tes croquettes là ? Encore, lance Solange en frappant sur la table de ses mains en étoile de mer. T'en veux encore ? Ça fait deux fois que je t'en redonne ! J pense que ça suffit.

Un sanglot secoue la petite, qui s'empare de son assiette pour la lancer plus loin sur la table.

Woah woah ! T'as l'air fatiguée. C'est l'heure du dodo drette-là.

Je suis étonnée par les capacités parentales de cet homme qui, à ma connaissance, a toujours habité seul. Je le laisse se débrouiller et décide de m'atteler à la vaisselle, avant de me rendre compte que tout, hormis leurs deux assiettes et ustensiles, a déjà été lavé et rangé.

J'vais la faire dormir ici, comme ça on pourra prendre le thé tranquille. OK, tu veux que je la couche ? Na-non, j'men occupe, prends-toi un livre pis relaxe.

Quelques minutes s'écoulent, j'ai à peine le temps de choisir le dernier exemplaire de *Science et Vie* que Marcel revient.

Elle dort déjà ? J pense ben. Comment tu as fait ? J lui ai donné sa suce pis j lui ai dit qu'on était à côté, de pas s'inquiéter. Eh ben. C pas juste ma sœur qui a des dons tsé.

Énigmatique, Marcel prépare le thé en silence, avant de me tendre une vieille tasse Folgers.

Tiens. Veux-tu des biscuits ? Non, ça va, j'ai trop mangé de lasagne. Ah pis, envoie donc, donne-moi en deux. Ça t'arrive, demande Marcel, de parler avec Adam ? J'essaie presque tous les jours, crois-moi. Non, j'veux dire, de lui parler de son frère. Il ne veut pas. N'a jamais voulu. On a essayé, Léon et moi.

Tout de suite après avoir prononcé ces paroles, je sens que quelque chose se braque en moi. Marcel semble retenir ses paroles, hésitant.

L'autre jour, pendant qu'on était chez toi, on a discuté un peu avec Adam avant que t'arrives. Solange faisait la sieste. Ma sœur, ben, elle sent des affaires, elle en voit plus que nécessaire, j't'ai déjà raconté.

Une autre quinte de toux secoue Marcel.

Torieuse de bronchite. Elle a tout de suite su qu'Adam était dans son clan, si tu vois c'que je veux dire. Non, pas vraiment.

Marcel baisse les yeux, blessé par mon ton abrupt.

Tu veux parler d'ésotérisme, les histoires de fantômes, ce genre d'affaires là ? Oui et non. Diane m'a dit que les dons sont pas tous similaires, mais est capable de savoir si quelqu'un est *ouvert* ou *fermé*. C'est comme ça qu'elle a dit. Elle a pas trop la langue dans sa poche, même si tout le monde rit d'elle tout l'temps avec ses histoires de revenants. Entéka, elle a tout de suite demandé à Adam c'était quoi son truc. Y'a fait comme comme si y comprenait pas. A lui a donné des exemples, pis lui, y'a regardait d'un air atroce, comme si ma sœur était débile. Mais bon, 'est habituée. Pis, là, à force de lancer des lignes à la mer, a l'a eu. Y'est devenu pâlichon, le jeune, j'te jure que j'l'avais jamais vu de même.

Marcel marque une pause, animé par son récit.

Qu'est-ce qui s'est passé après ? Ben, Diane a commencé à creuser, pis creuser, jusqu'à ce qu'y flanche. Y s'est mis à nous raconter qu'y voyait des couleurs autour des gens quand y'était p'tit. Des genres d'auras ? Ouin, on peut dire ça j'imagine, moé, j'en ai jamais vu, sauf en image au-dessus du p'tit Jésus. Entéka, y pensait que tout le monde voyait ça, que c'était normal, pis y'en avait parlé à un de ses amis et y'a découvert qu'y'était spécial parce que son ami a ri ben fort. Y'a gardé ça pour lui par après. OK, pis tu penses que ça le trouble, c'est ça ? Ben c'est sûr, mais c'pas tout. Quand son p'tit frère est né, y'a pas vu de couleur, pour son aura. Y'a pensé que peut-être les humains devaient vivre un peu avant d'avoir une couleur autour de la tête. Y disait *anyway* qu'y les voyait pas toujours, y devait être dans un certain état. Y'a commencé à regarder les bébés des autres, pour comparer, et Ernest était le seul à pas avoir de couleur autour de lui. Y'a ben gros eu peur. Pis, y'a eu l'accident. Y nous a dit qu'en revenant de

l'hôpital avec sa jambe cassée pis plus de p'tit frère, y s'est regardé dans l'miroir. Sa couleur à lui était devenue plus foncée. Pis ça s'est empiré, jusqu'à ce qu'a devienne noire noire noire. Après, y'a eu la dope à l'adolescence, et y nous a dit que les couleurs ont disparu avec ça, c'est pour ça qu'y'en prenait autant.

Étienne ne peut s'empêcher de réagir.

C'est quoi cette histoire-là, Marcel ? Tu penses pas qu'il vous a roulés ? Il est bon là-dedans, Adam. Non. Ça s'voyait, dans son corps, dans ses yeux, qu'y racontait pas des niaiseries. Ma sœur aurait jamais embarqué dans une histoire bidon. Ouais, mais ça m'aide en quoi de savoir qu'Adam a déjà vu des couleurs ? Je savais déjà que c'est un être sensible, trop même. Ben moé, j'trouve ça positif qu'y nous ait parlé de ça. Des fois, ça prend pas grand-chose pour faire exploser les digues. Ta sœur, elle en pense quoi ? A pense que vous avez tous les deux des devoirs à faire. J'essaie depuis longtemps. Oui, j'sais. Faut juste trouver la bonne manière. T'as pas à tout régler Étienne, t'as juste à l'accueillir.

Je ne sais pas quoi faire de ces informations. Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi Ernest n'avait-il pas d'aura dans la vision d'Adam ? Était-il destiné à s'effacer ?

Les paroles de Marcel me troublent plus que je ne le souhaiterais.

Je me souviens de l'ancien Adam. Petit, sensible, singulier. Dans le regard, quelque chose d'insondable, de perturbant.

Les semaines suivantes s'écoulaient sur la pointe des pieds dans le printemps qui se fait à la fois discret et âpre, en constante bataille avec la furie hivernale. Nous nous jaugions, Adam et moi, comme deux animaux enfermés dans un enclos. Nous nous méfions, observant en silence les déplacements de l'autre. Esquives, circonspection, amabilité forcée, clémence. Un huis clos tempéré par le rayonnement de Solange et par la bienveillance de Marcel.

J'ai acheté le côté à côté, et Donald me montre comment changer les chenilles pour des roues. La vieille *snowmobile* est garée dans le stationnement achalandé de Donald, qui s'applique à le remettre en forme pour la saison touristique estivale. Un peu de peinture et une affiche publicitaire conçue par David suffisent à le satisfaire. Il verra bien si les touristes répondent à l'appel du Mammouth. Durant l'été, il fera office de station de ravitaillement pour les cyclistes qui parcourent l'île. Boissons gazeuses, limonade, eau et café y seront vendus par un étudiant qui veut travailler sur l'île pendant la saison « chaude ». L'hiver, le Mammouth empruntera les sentiers enneigés pour un tour organisé.

Le traversier a repris ses activités depuis peu, et David a rapatrié sa motoneige laissée au Barillet plus tôt cet hiver par Adam. Ce dernier l'a aidé à la hisser d'abord sur son pick-up et à l'entreposer dans la vieille grange qui lui sert de garage.

Je n'ai pas encore eu le courage de parler avec Adam. Je me sens inutile et paresseuse, moi qui abhorre la procrastination. Je m'en veux de ne pas l'avoir fait alors qu'il était encore temps. Au fil des jours, je reconnais pour la première fois que ces discussions auraient dû avoir lieu au moment de l'accident. Léon et moi n'avons jamais su insister, le forcer à en parler, et c'est peut-être ce dont il aurait eu besoin. Les quelques psychologues et intervenants consultés nous avaient expliqué l'importance d'aborder la question, mais plus nous persistions dans cette voie, plus Adam se refermait, devenait intenable. Un abcès n'avait pas été crevé, et il ne finissait plus d'annihiler mon beau-fils.

Je n'arrivais pas à franchir le mur d'hostilité affiché par cet enfant qui n'avait jamais été ouvert à moi. Léon me jetait dans la gueule du lion sans m'aider. Adam et moi étions les deux rives opposées d'un fleuve impétueux, furieux, où les glaces en constante migration ne s'accrochaient jamais assez longtemps pour former un pont solide et sécuritaire.

Or, mes pensées, ces temps-ci, me ramènent souvent aux raisons de la présence d'Adam sur l'île. Je ne suis pas dupe au point de songer qu'il s'agit d'une tentative de réconciliation consciente et mesurée. Adam n'a plus beaucoup d'alternatives lorsqu'il s'agit de demander de l'aide. J'espère, quelque part, que le subconscient de mon beau-fils l'ait mené à moi. La mort de son père a-t-elle fait fondre ce dernier écran qui nous séparait ? Un choc en appelle un autre, un jeu de dominos.

Ce printemps, les grandes marées sont fortes en raison de la météo tempétueuse et des vents violents qui secouent la région. Les hivers doux contribuent aussi au phénomène. Les berges sont inondées et le niveau de l'eau est inquiétant pour certaines habitations construites trop près des battures. L'érosion est un fléau sur l'île, ses effets sont dévastateurs.

Je participe à une grande corvée de nettoyage des berges pour ramasser les détritiques qui s'y sont échoués. Beaucoup de plastique, trop, vient polluer les rives dévorées par des vagues de plus en plus menaçantes. Ce plastique continue d'exister, qu'il soit dans les cours d'eau ou bien en dehors. Nous aurions surtout besoin de ne plus en produire autant. Un jour, un jeune béluga vient s'échouer au nord. Selon Estelle, spécialiste du GREMM et conjointe de David, il a perdu ses repères. Il est décédé dans la nuit, avant que nous ayons pu le remettre à l'eau. Sa carcasse est transportée dans une pelle mécanique et acheminée sur la rive, où elle sera analysée.

L'activité reprend, les insulaires se réveillent de leur longue hibernation, bricolant sur leurs maisons, bêchant dans leurs jardins. Le tussilage est la première fleur à s'éveiller. L'emblème floral de l'île, la mertensie maritime ou huître potagère, commence à pousser le long des côtes. J'en ai toujours apprécié le goût, mais je la récolte avec parcimonie en raison de sa fragilité. La salicorne, le pourpier gras et l'asclépiade se retrouvent partout dans mes recettes, dans le poisson, les salades. J'en marine une partie. De petits pots Mason dont je me régale à longueur d'année et que j'offre en cadeau à mes amis.

Avec les premières journées où le soleil lèche les épaules nues arrivent les premiers touristes montés sur leurs vélos.

Hamida me rend une courte visite de quelques jours. En la voyant débarquer du traversier, ses tempes grisonnantes sur un fond de cheveux ébène, je m'apaise.

Nous nous étreignons avec un abandon qui m'a tant manqué. Nous tardons à nous séparer, comme cousues ensemble par la bise qui souffle encore et tourbillonne autour de nous, même en cette mi-juin. Le soleil est aveuglant, et les paupières closes, nous nous berçons l'une et l'autre,

comme nous le faisons après un accouchement difficile à la maison de naissance.

Adam est là ? Non, il avait des trucs à faire avec David. Je ne sais pas ce qu'ils fabriquent ces deux-là. Ça a l'air de lui faire du bien.

Les lèvres pleines de Hamida s'ouvrent sur une série de dents jaunies par le temps et l'abus de café. Rien, cependant, n'altère la sincérité de sa grâce. Ses formes rondes et confortables détonnent avec mon corps anguleux. Alors que nous comptons le même nombre d'années, Hamida en fait dix de moins, avec son soleil ardent d'Algérie dans les pupilles.

Viens, je t'aide avec les bagages.

Le côté à côté est stationné tout juste à la sortie du traversier. Nous installons ensemble les sacs de voyage derrière les bancs. J'ouvre une bière que nous nous partageons en conduisant sur le chemin de l'île. Nous ne sommes pas les seules à nous permettre cette transgression. Les policiers doivent eux aussi emprunter le traversier pour se rendre à l'île et l'annonce de leur arrivée se répand comme une traînée de poudre parmi les Verdoyants grâce à un système assez élaboré de bouche à oreille. Rien n'est moins subtil que ces « visites de courtoisie » de la part des forces policières. Les agents, conscients de la situation, ont du mal à se prendre eux-mêmes au sérieux. Je trouve rassurant de vivre dans un endroit presque oublié des autorités.

La dernière visite de Hamida sur l'île remonte à il y a très longtemps. Elle s'étonne des nouvelles constructions qui s'harmonisent mal avec le paysage.

Tu m'avais parlé des problèmes avec la mairesse. Je ne m'attendais pas à ce que ce soit si apparent. Les époques s'entrechoquent.

Je balaie la remarque de Hamida d'un vif mouvement de main. Je n'ai pas envie de discuter politique municipale aujourd'hui. La plupart de mes

patients ne me parlent que de ça, comme si je faisais office de confesse. Je veux savoir ce qui se passe à Montréal, à la maison de naissance où Hamida travaille. Mon amie me parle des luttes constantes pour de meilleures conditions salariales, surtout en ce qui concerne les heures de garde, et pour l'élargissement du champ de pratique des sages-femmes. Aussi pour convaincre la population en général des bienfaits d'un accouchement sans interventions lorsque c'est possible. Encore aujourd'hui, un maigre pourcentage de femmes enceintes ont accès à une sage-femme pour leur suivi de grossesse. La profession est encore stigmatisée et le lobby des médecins ralentit l'ouverture de maisons de naissance, qui doivent être affiliées à un hôpital. Les nouvelles diplômées n'ont pas d'autres options pour se trouver un emploi, ce qui limite en même temps le nombre d'étudiantes acceptées par cohorte pour qu'il n'y ait pas de surplus de travailleuses.

Toute notre vie professionnelle, nous avons milité pour nos propres droits et ceux des Québécois dans le but d'assurer un accès plus aisé à ce service bienfaisant. Il y a quelques années, Hamida a dû retourner en Algérie pendant quelques mois pour s'occuper de son père malade. Lorsqu'elle est revenue, faute de travail à Montréal, elle a fait la navette entre le Nunavik et la métropole, œuvrant avec les sages-femmes inuites. C'est au cours de ces séjours de trois mois dans le Grand Nord québécois que Charles, son mari, s'est lié à son nouvel amant. Alors qu'elle venait tout juste de se faire réengager par la maison de naissance, il lui a annoncé qu'il souhaitait partir. Leur séparation s'est effectuée dans le calme, malgré la douleur sourde et profonde qui accaparait Hamida. Charles, un homme raisonnable, responsable et respectueux, a proposé une médiation pour un divorce à l'amiable. Il ne restait qu'à panser les plaies. Si c'était aussi évident.

Hamida dépose ses sacs dans ma chambre. Nous rangeons dans le réfrigérateur et le garde-manger les denrées apportées depuis le continent. Des saucissons, des olives, du pain baguette, des céréales muesli, des aubergines marinées, de la mozzarella fraîche, du houmous dont elle a partagé la recette avec moi il y a longtemps. En silence, nous préparons l'apéro, du saumon fumé chez Céline et des craquelins. Nous nous installons sur la terrasse, profitant des derniers rayons de soleil qui lèchent les planches en bois traité. Le fleuve est peu agité, mais quelques nuages floconneux font leur apparition au nord-est. Des mouches noires, encore timides, rôdent. Hamida remplit ses poumons d'air salin avant d'aspirer une grande goulée de Chardonnay qui chatoie au soleil déclinant.

Au loin, les pleurs de Solange se font entendre. Installée sur les épaules de son père, la petite boule de torpeur fait fuir les quelques étourneaux bavards qui picorent le long du chemin de l'île.

Hamida se lève pour accueillir les deux nouveaux venus. Elle aide Adam à dégager Solange de ses épaules pour la prendre dans ses bras. La petite ne veut rien entendre et se tortille en appelant sa mère.

Tu veux appeler maman Schnoupie ? OUUUUIIIIIII !

À travers les cris et pleurs de sa fille, Adam essaie de parler. Il raconte que Marcel a eu une journée difficile. Solange a beaucoup pleuré. Je me garde de lui souligner que Marcel n'est plus si jeune. Je les laisse gérer leurs affaires.

Bonjour ma cocotte, lance Hamida, mais Solange n'est pas disposée à faire la connaissance d'une nouvelle personne.

Adam s'isole avec elle au sous-sol pour appeler Caro. L'appel dure à peine quelques minutes avant qu'Adam ne remonte avec sa fille, couverte de vomissures.

Bon, je pense qu'elle a attrapé une cochonnerie de gastro. J'aide mon beau-fils à déshabiller Solange avant de lancer les vêtements souillés dans la laveuse.

Il y a du vomi au sous-sol ? À peine, c'était surtout sur elle. Pauvre Schnoupie ! Son teint pâle et ses paupières à moitié fermées trahissent son mal-être. Bon, j'sens qu'on va passer une belle nuit ! Je vais t'aider Adam si tu as besoin. Merci Hamida. T'as pas peur d'attraper c'qu'elle a ? J'ai pas peur de grand-chose. Tu veux un verre de vin Adam ? Ouais, j'veux bien, mais j'vais prendre un bain avec Schnoupie avant.

La petite chigne sans cesse. Elle a vomi de plus belle dans son bain, au grand dam de son père. Je lui suggère de la coucher aussitôt. De plus en plus, je constate l'aisance avec laquelle il s'occupe de Solange. Il est toujours aussi désordonné et je me retiens pour ne pas critiquer son sens des priorités, mais lorsqu'il est avec Solange, son cœur semble se poser, comme un oiseau inspectant les branches d'un arbre sur lequel il envisage de faire son nid.

Les pleurs de Solange cessent lorsque les premiers accords de guitare se font entendre du sous-sol. Hamida, déconcertée, me jette un regard évocateur. Habitée à entendre mes plaintes au sujet de mon beau-fils, elle n'en revient pas de constater l'ampleur du changement.

Qu'est-ce qui se passe ? Je ne sais pas. Je crois que l'île lui fait du bien. C'est encore dur là, tout n'est pas gagné. J'essaie de m'ouvrir à lui. De le prendre où il est rendu. Nous n'en parlons plus, préférant écouter les mélodies qu'Adam fredonne et qui semblent monter du sous-sol sur la pointe des pieds. Hamida essuie quelques larmes. Je suis forcée de l'accompagner. Nous rions de notre vulnérabilité partagée.

Après quelques minutes, Adam refait surface.

Elle dort ? Oui. Tu as trouvé la formule magique avec la guitare ? On dirait qu'ça marche pour l'instant.

Adam s'empare du verre de vin déposé pour lui sur la table de la terrasse baignée d'une obscurité naissante. Il frissonne, ses bras chétifs, nus, se constellent de chair de poule.

J'vais rester au sous-sol, au cas où elle vomit encore. Tu as mis une serviette sur le lit ? Nan, mais c't'une bonne idée. Bonne soirée les filles. Adam ? Ouais. Réveille-moi si tu as besoin d'aide. J'devrais me débrouiller, merci Hamida.

La fraîcheur typique des soirs de juin sur l'île s'abat sur nous dès que la dernière lueur disparaît à l'horizon. Ne reste que la rumeur des vents qui ballottent les flots modérés du fleuve, et la voix triste et douce d'Adam qui fredonne au sous-sol jusqu'à tard dans la nuit.

Solange a vomi quelques fois encore aux petites heures. Adam, qui avait d'autres plans pour la journée, reste à la maison avec elle au lieu de l'envoyer quelques heures chez Marcel. La petite est à tour de rôle amorphe et chigneuse. Je lui prépare un gobelet : un mélange de jus d'orange, d'eau et de sel pour qu'elle puisse se réhydrater. Elle n'a pas vomi depuis son réveil. Atteinte d'une forte diarrhée, Adam doit la changer très souvent.

La journée s'annonce radieuse, chantonne Hamida. On peut sentir que le soleil sera chaud. Et si on faisait la marche du nord de l'île ? Allons jusqu'au phare. Oui, d'accord, j'ai quelques rendez-vous cet après-midi, alors on devra y aller ce matin. C'est bien, il ne fera pas trop chaud. On invite Céline et Donald ? Oui, à moins qu'ils n'aient quelque chose d'autre à faire.

J'appelle le couple. Un petit groupe de touristes vient manger à leur auberge ce soir. Ils sont obligés de décliner l'invitation pour la marche.

On peut vous rejoindre au phare et manger avec vous, ça nous laissera le temps pour préparer notre soirée. On apporte le lunch.

OK, mais je fournis l'apéro lance Hamida, assez fort pour que Céline entende.

Le nord de l'île est caractérisé par ses côtes basses composées de roches schisteuses et gréseuses, ce qui le rend peu propice à l'érosion. Les portions rocailleuses sont entrecoupées de quelques terrasses de plage qui, elles, souffrent davantage du phénomène.

La marche au nord n'est pas, à proprement parler, une marche. Il s'agit plutôt d'un parcours qui s'apparente à de l'hébertisme. Il faut escalader les roches, enjambrer les bassins d'eau, se battre contre le sable qui avale les chaussures. Plus de quatre heures sont nécessaires pour rejoindre le phare depuis ma maison et nous nous empressons de nous préparer, emportant des gourdes d'eau et quelques collations, ainsi qu'un thermos rempli d'une sangria que Hamida a concoctée en vitesse.

Je suis triste que Solange et Adam ne puissent participer à l'aventure, je sais à quel point il avait adoré l'expérience lors de notre premier été ici, alors qu'Ernest venait de naître. Le petit avait dormi dans le porte-bébé une bonne partie du trajet, ce qui m'avait surprise. Adam avait collecté quelques roches et coquillages, ainsi qu'un fragment d'oursin, des trésors conservés quelque part dans l'un des tiroirs de la maison de l'île.

Ça va aller Adam ? demande Hamida. Ouais. On pourrait refaire la marche quand Solange sera plus en forme. Elle est même pas capable de marcher, dit-il, avec une certaine amertume dans la voix. Dans quelques années donc. Ouais, c'est ça. À tantôt les filles.

Nous empruntons l'un des sentiers qui mènent au terrain de camping aménagé par le cousin de Donald. C'est l'un des meilleurs endroits pour profiter de la vue. À la levée du soleil, il est possible d'apercevoir des

rorquals, des bélugas, des phoques, et lors des journées les plus dégagées, de distinguer la silhouette de Tadoussac de l'autre côté du fleuve. Tout autour du terrain défriché poussent à l'état sauvage des airelles, des fraises, des framboises, des bleuets et des groseilles. Dans les sapinières, une grande quantité de chanterelles pullule sous la chaleur du mois d'août.

Donald et Céline utilisent de nombreux produits indigènes de l'île lorsqu'ils cuisinent pour leurs hôtes, ce qui fait la renommée de leur restaurant. Il est rare qu'ils reproduisent la même recette, se laissant inspirer par les saveurs du moment et les denrées disponibles. Dans les champs, les fraises se gorgent de soleil et d'eau. D'ici peu, elles pourront être récoltées. À l'affût de ce qui prolifère un peu partout, j'arrive parfois à devancer les oiseaux et les bestioles qui en raffolent autant que moi. Il faut quantité de patience pour récolter les fruits minuscules qui s'écrasent entre les doigts. L'activité a un caractère méditatif qui m'était peu familier avant ma venue sur l'île. J'espère pouvoir transmettre à Solange ce goût pour la cueillette.

Hamida, tu n'aurais pas apporté du vernis à ongles par hasard ?

Pour toute réponse, mon amie agite ses doigts peints d'un violet riche et foncé.

Je me gâte pendant que je suis en vacances.

Ça devrait faire l'affaire. C'est pour toi ? Non ! Tu m'as déjà vue avec du vernis ? Non, jamais, faut dire qu'on n'a jamais le droit d'en porter au travail. C'est pour une dame de l'île. Ils sont chanceux de t'avoir, les Verdoyants. Ils le savent au moins ? Je ne sais pas, j'imagine. On ne constate pas souvent sa chance avant de se faire retirer ses privilèges.

À ces mots, j'ai une petite pensée pour Ernest.

Les halètements soutenus de Hamida ponctuent nos discussions. Ils remplacent le bruit des vagues, absentes aujourd'hui. Pour la première fois depuis des mois, le vent a déserté l'île. Les cigales chantent dans les hautes

herbes qui bordent les rochers imposants. Çà et là, des constructions de bois de grève font leur apparition dans une nature qui règne encore en maîtresse. Nous prenons plaisir à les contempler pour marquer une petite pause dans notre marche. Ce sont des cabanes de fortune, des tables à pique-nique improvisées, des chaises longues ou des sculptures. Les constructions se marient bien avec le paysage. L'odeur de la vase, du sel et des fleurs qui se débarrassent de la rosée accumulée durant la nuit vient titiller nos narines soulevées par l'effort.

On n'est pas sur votre terre là ?

J'avise la forêt dense qui surplombe la plage.

C'est juste un peu plus loin, vis-à-vis la roche à la baleine, tu vois, là-bas ? On y va ? Si tu veux. Faut monter la falaise, tu y arriveras ? Je ne suis pas en si mauvaise forme, tu sais.

Je souris. Mon amie s'est toujours vantée de ne pas faire d'activité physique pour garder sa silhouette de jeune femme. En effet, ses rondeurs sont belles et proportionnées, et même si elles ont perdu de leur tonus juvénile, elles feraient l'envie de beaucoup de femmes qui cherchent à sculpter leurs fesses d'une manière assidue.

L'ascension de la falaise est rude et les pierres disposées sur les divers paliers pour en faciliter la montée sont devenues instables. Les gels et dégels ne sont pas doux pour les installations humaines. Nous nous accrochons aux branches frêles pour nous donner un appui. Nous nous donnons du mal pour escalader le mur rocheux qui couronne la terre à bois. À peine sommes-nous rendues en haut que je constate la désolation des lieux. Je ne suis pas revenue ici depuis l'altercation avec Adam plus tôt cet hiver. Notre camp forestier est à moitié détruit et je ne suis pas certaine si c'est le fruit de la nature ou le résultat d'une action humaine. Plusieurs Verdoyants se sont plaints d'intrusions illégales sur leurs terres, je n'ai

même pas eu le réflexe de vérifier si la mienne avait été saccagée avant aujourd'hui.

La forêt est en piteux état. La tordeuse des bourgeons de l'épinettes fait des ravages cette année.

Parsemés un peu partout, des canettes de bière oubliées et divers détritrus ruinent le paysage. Un gros sac de vidanges éventré se déverse aux côtés de l'emplacement du feu de camp, entre les arbres rachitiques. Adam est-il venu ici ? C'est l'endroit parfait pour boire et ne rien faire, à l'abri de tout. Je fulmine, même si je me garde de prendre mes suppositions pour des vérités. Je devrai parler avec lui ce soir, ce que je redoute. Pourquoi suis-je si peureuse ?

Lorsqu'il était adolescent, beaucoup de disputes avec Adam tournaient autour de ses mensonges. C'étaient des choses futiles. Il partait le matin sans faire son lunch, et lorsque Léon lui demandait ce qu'il allait manger, Adam répondait qu'il avait apporté des restes du souper de la veille et des fruits. Or, je savais qu'il n'en était rien. Je n'avais pas quitté la cuisine au cours du déjeuner et il n'avait pas pris un seul fruit, un seul légume dans le réfrigérateur. Il devait manger quelque chose, mais quoi ? Son argent de poche lui laissait assez peu de marge de manœuvre, surtout pour acheter les lunches de la cafétéria de l'école, qui se soldaient à plus de neuf dollars. Tous les jours, je retrouvais des dizaines d'enveloppes de bonbons et de sucettes glacées dans sa chambre, dissimulées ici et là. Antonella jouait souvent dans la chambre de son frère et revenait avec ces trouvailles malheureuses, en me demandant pourquoi Adam avait le droit de manger autant de sucreries et pas elle. Lorsque je le confrontais, il rétorquait qu'un ami lui avait donné le reste de sa barre de chocolat. Une telle sincérité teintait ses propos qu'il était difficile de ne pas le croire. Un adolescent avait le droit d'avoir son petit jardin secret, et je me souvenais de mes

propres orgies de bonbons et d'expérimentations avec mes amies lorsque j'avais le même âge. Il ne mangeait pas lors des repas. Il chipotait sa nourriture et n'avalait que certains aliments. Il avait toujours été très difficile avec les textures et critiquait souvent mes recettes. Je rageais. Il ne savait pas à quel point il est pesant de devoir cuisiner chaque jour pour satisfaire les besoins d'une famille.

Les enveloppes contenant des dizaines de pilules dont j'ignorais la provenance et la nature ont peu après remplacé les friandises. Antonella, elle, ne savait pas les différencier.

Après un séjour à l'urgence, ma fille s'est rétablie rapidement. J'avais du mal à pardonner à mon beau-fils sa négligence et son maigre sens des responsabilités. N'avait-il rien appris ?

Ce n'est pas ma faute si ma petite sœur fouille dans mes affaires, répétait-il sans arrêt quand on tentait de discuter avec lui.

Adam était un mur.

Bon, il n'y a pas grand-chose à voir ici. On continue la marche ?

Hamida me talonne alors que je m'élance dans la descente de la falaise. Elle voit bien que quelque chose m'ennuie, elle sait déchiffrer mes expressions faciales, ma démarche mal assurée, l'hésitation de mon souffle. Étienne ? Je ne veux pas en parler Hamida.

Sur la portion du chemin qui mène au phare, nous constatons les dégâts causés par un chantier : des pylônes électriques ont été installés afin d'alimenter une nouvelle construction qui trône sur la falaise. Elle appartient à un villégiateur, ami de la nouvelle mairesse. Lors des derniers conseils municipaux, des Verdoyants enragés n'ont cessé de faire pression sur la mairesse afin que le règlement d'urbanisme soit modifié. Ces citoyens demandaient qu'on oblige les constructeurs à enfouir les fils, pour plus d'harmonie avec le paysage. Leur demande a été rejetée. La mairesse

stipule qu'ils auraient dû s'indigner plus tôt, avant que ces lois aient été adoptées par le conseil.

Lorsque nous arrivons au phare un peu avant 13 h, je suis vannée. Les jambes m'élancent. Ma tête est brouillon. La marche avait bien commencé, mais l'état de la terre à bois me préoccupe. Je ne me sens pas l'énergie pour y revitaliser les installations, encore moins pour repousser les randonneurs qui y font du grabuge. Et si c'était le fruit des négligences d'Adam ? J'ose à peine y penser. Tout ça était le projet de Léon, pas le mien. Une profonde injustice grandit en moi, un sentiment de ne pas être à la hauteur, ni d'être la bonne personne pour faire face à ma propre vie. Une culpabilité. J'abandonne ce qui importait aux yeux de Léon.

La promenade a insufflé à Hamida une énergie qui m'aide à sortir de ma torpeur. Donald et Céline sont installés sur la plage qui avoisine le phare. Le pique-nique est déposé sur une ample couverture. Des vaguelettes lèchent le rivage avec paresse. Les rosiers sauvages couronnent la grève et leur essence entêtante se mélange à la brise saline. Les verres tintent, le soleil au zénith fait briller les coupes, dont les robes rondes et rouges sont assorties aux joues des pique-niqueurs. Les discussions sont douces et vives. Un petit moment de flottement qui me rappelle combien mon amie m'a manqué. C'est l'un des aspects les plus difficiles de mon exil sur l'île.

Je dois quitter le groupe pour me rendre chez Violette, ma première patiente de l'après-midi. J'emprunte la voiture du couple pour m'y rendre. Venus au phare avec leur nouveau côte à côte quatre places, ils ramèneront Hamida à la maison.

À mi-chemin, je me souviens du vernis à ongles de Hamida et dois faire un détour par la maison pour le récupérer, en espérant le trouver dans la trousse de mon amie.

Lorsque j'arrive chez moi, tout est silencieux. Solange fait la sieste. Je déniche le vernis et l'empoche avant de tendre l'oreille à nouveau. Je crois percevoir le tapotement des touches d'ordinateur, me dis que tout va bien pour Adam, puis sors de la maison. Il m'est si difficile de lui faire confiance. J'ai été déçue trop souvent, je ne sais plus jauger le degré d'intervention nécessaire.

OceanofPDF.com

En arrivant chez Violette, la vieille dame me semble moins lumineuse, moins ardente que lors de ma dernière visite. La maison est dans un piteux état, une couche de poussière collante s'est installée sur les meubles. Les comptoirs croulent sous la vaisselle et certains objets inusités : une bouteille de colle à bois, de l'engrais à jardin, une trappe à souris, un assortiment de bons de réduction découpés, un ensemble de peintures à numéro, de couture, des sous-vêtements sales, une boucle d'oreille, des photographies antiques. L'odeur des habits de Violette laisse présager qu'elle n'a pas fait la lessive depuis un bon longtemps.

Bonjour Violette, comment ça va aujourd'hui ? Ça va comme une vieille.

Son ton est sans appel.

Aujourd'hui, Violette n'a pas envie de parler, n'a pas envie d'être une femme âgée.

Qu'est-ce qui vous ferait du bien ? Au point où j'en suis, il n'y a pas grand-chose à faire. Bon, si on commençait par prendre un bain ?

Haussement d'épaules adolescent, qui semble lui voler tout son petit change. Je guide la vieille femme jusqu'à la salle de bain où une quantité impressionnante de bouteilles de savons, shampoings, cosmétiques et nettoyeurs sont agglutinés sur le meuble-lavabo. La pièce aurait aussi besoin d'un ménage en profondeur. Je me contente de nettoyer le bain à l'aide d'une éponge qui traîne dans l'un des tiroirs. Pendant que je récurer la

céramique, Violette est assise sur le couvercle de la cuvette des toilettes et contemple le vide. Je m'arrête un instant.

Quelque chose vous tracasse Violette ?

La vieille fond en larmes, des sanglots si faibles et si intenses à la fois. Les épaules voûtées, ses mains veineuses et diaphanes qui trouvent un appui sur mes épaules. Elle n'a plus de force.

Mon fils va me déménager dans le mouiroir du village. Hein ?

Même si je comprends les raisons qui ont conduit le fils de Violette à prendre cette initiative, je conçois l'impact dévastateur d'un tel chamboulement pour elle.

Je suis désolée, Violette. Je vois que ça vous met dans tous vos états. Voulez-vous que je lui parle ? Peut-être qu'on pourrait trouver une solution. Je pourrais venir vous voir beaucoup plus souvent et assurer un suivi plus serré ?

En prononçant ces mots, je sais que je fabule. Violette a besoin d'une aide à temps plein ; l'état des lieux en témoigne. Lorsque je fais le bilan de mes dernières visites, j'ai bien l'impression d'une dégringolade effarante. Quelle tristesse.

Les pleurs de Violette se tarissent, comme si son corps n'avait pas l'énergie pour en produire davantage. Elle continue cependant de hoqueter pendant que je lui tiens la main en la caressant avec mon pouce. Une feuille de papier de riz, cassante et fragile.

Vous voulez des bulles dans votre bain ? Oui, non, plutôt une perle d'huile, elles sont dans le deuxième tiroir.

Ça fait des années que je n'ai pas vu ce genre de chose. Les perles, de formes et couleurs diverses, me ramènent plusieurs décennies en arrière, alors que je les collectionnais étant enfant.

Laquelle vous voulez ? Il en reste des blanches ? Elles sont à la lavande. Voilà.

La bulle blanche, poussiéreuse à souhait, se ramollit dans l'eau pendant que j'aide la vieille femme à se déshabiller. D'une minceur extrême, elle grimace au passage de chacun des morceaux de vêtement, comme s'ils lui écorchaient la peau. Ses articulations rouillées limitent ses mouvements. Une forte odeur d'urine s'échappe de ses sous-vêtements. L'entrée dans la baignoire est laborieuse et je sens à plusieurs reprises que je ne serai pas assez forte pour soutenir ma menue patiente. Je sue à grosses gouttes, n'ayant pas l'habitude de manœuvrer un corps aussi raide et gauche.

J'ai peur de lui faire mal.

Une fois dans le bain, Violette ferme les yeux et me demande de la laisser seule.

Appelez-moi quand vous voulez sortir.

Je m'affaire au ménage de la cuisine, vérifie qu'il y a encore de la nourriture dans le réfrigérateur, où je trouve des provisions maigres et peu nourrissantes. Dans le congélateur, une boîte de croquettes et des plats remplis de soupe aux lentilles marqués d'une date indéchiffrable. Je les sors pour qu'ils décongèlent. Une banane presque momifiée patiente dans un panier placé sur un buffet où des verres en cristal accumulent un mélange de poussière et de graisse de cuisson. Ouf. Les vidanges grouillantes d'asticots sont évacuées pour être déposées dans les bacs à l'extérieur de la maison. Je récurve les surfaces, passe un léger coup d'aspirateur dans la cuisine. Je n'ose pas regarder dans les autres pièces. Il faudra prendre des mesures pour que le Comité des aînés de l'île soit plus proactif.

Lorsque Violette m'appelle enfin, j'avise la cuisine en ayant l'impression d'avoir travaillé comme une déchaînée alors que l'état général des lieux laisse encore à désirer. L'eau du bain est presque froide, et des

gouttes d'huile flottent à la surface. Violette tient une fleur de bain savonneuse dans sa main et me demande de lui laver le dos. En approchant mon nez de la fleur, je réalise que la vieille dame a utilisé le produit nettoyant que j'ai laissé traîner après avoir récuré la baignoire.

Je crois que vous vous êtes trompé de savon, Violette.

Sans en faire un plat, je rince la fleur dans l'évier de la salle d'eau et pige dans la collection de savons pour le corps que je trouve sur le comptoir.

Voilà, ça sera plus doux pour votre peau.

Je m'y prends mieux pour sortir Violette du bain et l'aide à se sécher avec une serviette propre.

On va aller vous habiller. Je pense que je peux y arriver seule. OK, je vous aide jusqu'à votre chambre et vous me revenez dans votre plus bel ensemble.

Dubitative, Violette s'exécute quand même pendant que je sors mon matériel pour examiner les signes vitaux de ma patiente. Je dois remettre mon prochain rendez-vous parce que j'ai pris plus de temps avec la vieille dame. Après un moment interminable, Violette revient dans la cuisine en robe de chambre.

C'était la seule chose qui était un peu propre.

Ses « r » roulés font fondre mon cœur.

D'accord, on va partir un lavage et pendant ce temps, je vous fais une manucure.

Je sors de ma poche le vernis à ongles de Hamida que j'agite devant Violette.

C'est quoi cette couleur ? C'est la seule chose que j'avais, vous trouvez ça trop excentrique ? Ça va aller, mais je préfère la couleur pêche. C'est noté pour la prochaine fois. On y va ?

Je m'applique à outrance. Concentrée sur le petit pinceau qui glisse sur les ongles jaunis de Violette, je pense au déménagement prévu dans une semaine. J'ai lu les documents laissés sur le buffet. La blessure de ne pas avoir été mise au courant plus tôt. Me suis-je trop engagée émotionnellement avec elle ? Le fils de Violette n'est peut-être pas au parfum de mon implication auprès des aînés de l'île. Avant de quitter la vieille dame, je lui demande le numéro de son fils.

Je vais revenir demain, Violette. Vous avez envie d'un repas en particulier ?

Elle secoue la tête.

Je laisse la voiture empruntée chez Donald et Céline et m'attarde un peu sur leur terrain pendant qu'ils finissent le montage de la table pour leurs invités du soir. Lourde de ma journée, je me traîne vers la maison pendant que le soleil déclinant teinte les champs d'une belle couleur ambrée et chaude. La terre du chemin de l'île se soulève sous mon pas traînant et les petits nuages de poussière flottent dans l'air estival avant de se redéposer.

Le 24 juin au soir, toute l'île est invitée à l'inauguration du Mammouth Vert, qui est fin prêt pour accueillir les touristes et les Verdoyants. De nombreuses chaises sont disposées autour de l'antique *snowmobile* transformée en cantine pour l'été. Un genre de *food truck* campagnard.

Ce soir, les étoiles semblent presque à portée de main et vibrent dans le ciel cobalt. Tout le monde est au rendez-vous, et Adam a accepté de jouer pour les convives qui s'entassent autour de la cantine. Donald et Céline s'occupent à faire cuire des hot-dogs et des hamburgers sur un gros barbecue. Hamida, au premier rang pour écouter les chansons jouées par Adam, berce Solange au rythme de la musique. Après quelques pièces, la petite s'échappe de ses bras pour butiner d'un groupe à l'autre sous ma supervision. Elle passe sa soirée aux côtés d'un vieux chien qu'elle caresse de ses doigts potelés. Du jour au lendemain, elle s'est levée, comme une miraculée guérie d'une mystérieuse affliction. Elle s'est mise à marcher et comme je l'avais suspecté, aucune hésitation ne marque ses pas affirmés. Donald virevolte, les joues écarlates, au milieu de la foule, fier de son installation et du succès qu'il entrevoit déjà pour le Mammouth Vert. Déjà certains touristes de passage l'ont félicité pour l'initiative. La blonde de David est présente, spectaculaire dans une robe blanche fleurie qui lui donne un air désinvolte et léger. Elle attire les regards ; sa trentaine incarne l'un des rares espoirs de relève insulaire. En raison des déplacements constants de la jeune femme pour son travail de biologiste au GREMM à

Tadoussac, je n'ai pas eu beaucoup de chances d'échanger avec elle depuis mon affectation sur l'île. David ne la lâche pas de la soirée. Ils se roucoulent des mots doux à l'oreille et éclatent de rire.

Un peu en retrait de la fête, je médite. Une certaine stabilité s'est installée dans mon quotidien avec Adam, même s'il reste beaucoup de choses en suspens. Je ne me souviens pas d'avoir été si près d'un équilibre dans ma relation avec lui depuis le décès d'Ernest. Ce soir, il boit beaucoup, et je me demande comment il fait pour être si précis avec ses doigts malgré l'ivresse. Ses cheveux sont collés sur son front par la sueur. Seuls ses phalanges s'activent sur la guitare. Le reste de son corps pulse au rythme de la musique.

Après sa prestation, des pièces traditionnelles provenant des haut-parleurs prennent le relais. Solange est tellement fatiguée qu'elle en devient hyperactive. Adam décide d'aller la coucher. Son initiative me surprend, je lui propose de rentrer à sa place.

Reste avec David, profite de ta soirée, moi je suis fatiguée. Non, ça va, y voit pas souvent sa blonde, je ne vais pas les déranger. D'accord, je rentre bientôt, prends le côté à côté, je vais marcher. OK.

La soirée s'éternise et Hamida, déterminée à danser jusqu'à la nuit des temps avec les derniers convives, me laisse rentrer seule. J'ai l'impression de dormir en chemin, engloutie par la nuit d'encre. Au gré de mes cogitations sans importance, je me rends compte que je n'ai pas aperçu Marcel de toute la soirée.

Devant la maison du vieil homme plongée dans l'obscurité, j'hésite. Je me promets de l'appeler à la première heure.

Lorsque je me réveille le lendemain de la soirée de fête nationale, Hamida est couchée à mes côtés. Ses ronflements sont doux et tendres. Je

ne me souviens pas m'être assoupie, et je me sens reposée malgré qu'il soit à peine 7 h.

Je me lève et profite du calme de la maison baignée du soleil matinal. En ouvrant la porte-fenêtre, une bouffée d'air marin s'engouffre dans le salon. Le vent est revenu, discipliné et hardi.

Je respire.

En buvant mon café, je regarde l'horaire de la journée. Il me faut faire l'inventaire des médicaments disponibles et passer une commande pour les prochains mois, une activité monotone qui m'apaise étrangement. Mes réserves de codéine sont presque à sec. C'est l'un des analgésiques narcotiques les plus prescrits par les médecins avec lesquels je travaille. En vérifiant mes notes d'infirmière des derniers mois, rien ne justifie une telle baisse dans la marchandise. Ma pharmacie est fermée à clé, qui est toujours cachée dans ma table de nuit entre les cotons-tiges.

Perplexe, les idées se bousculent dans ma tête et la déception m'assaille aussitôt. Adam est le seul susceptible d'avoir fouillé dans la pharmacie. Je m'affaisse sur la chaise dans le bureau de consultation et fixe le vide pendant plusieurs minutes. J'ai tant de choses à lui reprocher, sans savoir si j'ai raison de le faire. D'abord, le camp forestier dévasté, puis ça. Pourtant, Adam me semblait être sur une bonne lancée. Comme j'ai pu être facilement bernée.

La petite voix de Solange m'extrait de mes pensées en bataille. Adam aussi est réveillé, je les entends babiller au sous-sol.

Une grande inspiration reste coincée dans ma gorge. Le sang me monte aux oreilles et des larmes brûlent mes canaux lacrymaux. Je tente de me ressaisir en finissant mon café. Froid, fade.

Avant que mon beau-fils et ma petite-fille ne montent à l'étage, je m'exile sur la terrasse histoire de me faire bousculer par le vent. Depuis ma

maison, je vois les embruns qui moutonnent le fleuve impétueux. La marée est haute et le traversier s'apprête à quitter l'île, rempli de touristes qui retournent sur la terre ferme.

Je me souviens que je dois accompagner Violette dans quelques jours pour son transfert dans sa nouvelle résidence. Malgré que Donald et David lui aient proposé leur soutien, la vieille dame a préféré que je la conduise moi-même là-bas. Après négociation, David a été mandaté pour m'aider dans la tâche. Il doit passer toute la journée avec le fils de Violette pour faire quelques boîtes qui la suivront de l'autre côté. Une pancarte « À vendre » a déjà été installée sur le bord du chemin de l'île. « Déracinement » est le mot qui traduit ce que doit vivre Violette. Elle a passé toute sa vie ici, donnant naissance à ses enfants sur l'île. Ils se sont tous exilés à leur tour, et plus rien ne les rattachera à ce coin de pays une fois la maison vendue.

Je suis gagnée d'une tristesse encore plus profonde. Au fond, je ne connais rien à la vie de Violette. Je me suis moi-même exilée de l'endroit qui m'a vu naître, et ce, sans réels regrets. Ma fille Antonella n'a pas hésité une seconde à s'expatrier en France pour ses études. Pourquoi en serait-il différent pour ces gens ? Au nom de l'aspect bucolique de l'insularité ?

Je décide d'aller voir Marcel, il sera levé à cette heure. J'ai besoin de lui parler d'Adam.

Le vent me siffle aux oreilles jusque chez mon vieil ami, comme un mur de son tenace et envahissant. Il me fait dériver de ma marche pourtant assurée. Je m'incline devant une telle force. Les nuées de nuages défilent dans le ciel à une vitesse ahurissante et se dirigent vers l'ouest, suivant les touristes qui désertent l'île pour retourner à Québec, Montréal, Sherbrooke. La poussière du chemin de terre se soulève en petits vortex qui viennent

piquer mes yeux. Je me mets à pleurer de plus belle. Les yeux rougis et embués, je me présente à Marcel.

Étienne ? Qu'est-ce qui va pas ? C'est juste le vent... C'est comme les allergies ça ? Mouais... Je peux entrer ? Eh oui, oui, j'étais un solitaire. Ça fait longtemps Marcel, tu n'es pas venu hier ? Nah, j'ai parlé pendant des heures au téléphone puis après ben, j'étais trop fatigué. Tu parlais avec qui, une vieille flamme ?

Croyant faire l'une de ces mauvaises blagues dont Marcel raffole, je me rends compte que je ne connais rien de la vie amoureuse de mon vieil ami. Il souhaiterait sans doute être moins seul, lui aussi.

Je suis venue pour Adam, tu penses qu'il va mieux ? Dis-moi-le franchement.

Une quinte de toux qui semble douloureuse secoue mon hôte et plusieurs secondes s'écoulent avant qu'il ne reprenne un peu son souffle. Il ne me laisse pas le temps de relever l'incident et poursuit aussitôt la conversation.

Pis toi, qu'est-ce que t'en penses ? Ben j'avais l'impression que oui, en tout cas, on s'affronte un peu moins, je ne sais pas, j'ai des soupçons sur son honnêteté. Assis-toé Étienne, t'as l'air ben ébranlée. C'est quoi ces soupçons-là ? Ben, je pense qu'il vole dans ma pharmacie. Peut-être qu'il n'a plus de pot, je ne sais pas. Pis aussi, je suis allée voir la terre à bois avec Hamida il y a quelques jours, pis c'était vraiment horrible, tout était démoli et il y avait des déchets partout. Pis t'as pensé que c'était lui ? C'est ça.

Honteuse d'avouer mes craintes à Marcel, je sais aussi qu'il peut m'aider à y voir plus clair. Un peu hésitant, il se braque. Son corps se raidit de manière subtile, je le remarque aussitôt.

Qu'est-ce qu'il y a ? Ben, t'en as-tu parlé avec lui de ces affaires-là ? Non, pas encore. J'ai toujours un peu peur d'aborder les sujets épineux.

J'vois ça. C'est comme si chaque chose que j'avais à lui dire est un reproche qui en camoufle un autre, plus grand. Je le sais que ce n'est pas trop viable à long terme, je suis fatiguée moi aussi Marcel, ça fait longtemps que ça traîne tout ça. Tout ça quoi ? Ben notre relation boiteuse pis le fait qu'il est comme il est. T'aimerais qu'y soit plus comme toi ? Non, c'est pas ça. J'aimerais qu'il soit comme il était avant la mort d'Ernest. Hum...

Marcel médite sur le dernier point.

Écoute Étienne, j'pense pas qu'on peut savoir d'avance comment un enfant va virer. C'est clair qu'la situation lui pèse autant qu'à toé, pis que vous êtes tous les deux pas mal échaudés par ça. Après, j'te comprends de vouloir avoir un peu d'quiétude. J'ai l'impression moé si que les choses sont en train de tourner. Laisse-lui un peu de temps. Juste un peu. T'es capable ? Je vais avoir besoin d'aide Marcel.

Il se recule sur sa chaise.

J'peux ben faire ça. Le temps qu'ça dure. On a tous un peu besoin d'aide par les temps qui courent.

Énigmatique, le vieil homme se lève, et j'ai l'impression de me faire congédier. Je serais restée plus longtemps à entendre ses histoires de vieux marin.

Tu as un horaire chargé ? Mouais, j'ai pas mal d'affaires à faire aujourd'hui. J'veux aller voir Violette, la folle qui nous déserte comme si on n'avait jamais compté pour elle. Tu me niaises là ? Ouais, ben, non, j'veux aller la voir, mais je l'sais ben qu'a pu l'choix. J'allais l'aider une couple de fois par semaine avec son manger, mais là, j'vois ben qu'elle a besoin d'plus que mon stock de croquettes de poulet. OK, David va faire ses boîtes avec elle aujourd'hui aussi. Vous allez peut-être vous croiser.

Sûrement, bon, à plus tard Étienne, j'vais me toiletter. Pis Étienne ? Oui ? Si t'avais pas peur, tu ferais quoi ? Pense à ça, on se r'parle.

L'homme n'attend pas que je sois sortie pour s'isoler dans la salle de bain. Sa démarche, usée, lente, lui sied mal. Il s'effrite un peu.

J'aurais espéré plus de réconfort. Quelque chose ne s'est pas déroulé comme prévu. Je cherchais la lumière d'un phare, je n'ai trouvé qu'un peu plus de brouillard.

OceanofPDF.com

Une odeur de bacon m'accueille lorsque je regagne la maison. Hamida aux fourneaux, ses hanches chaloupant au gré d'une chanson imaginaire.

Où sont Adam et Solange ? Partis avec ton côté à côté. Il m'a dit qu'il allait faire un tour en forêt. OK. Ça va, la tête Hamida ? Non, mais le sirop d'érable va tout arranger.

Je n'ai pas encore déjeuné. Je m'assois à la table pour me servir. Les crêpes sont moelleuses et leur goût prononcé de beurre se marie avec celui du sirop d'érable. Du bacon croustillant vient s'allonger dans mon assiette.

J'ai refait du café. Mais j'ai mis de la fleur d'oranger dedans, ça va ? Oui, ça me rappelle toi, et nos nuits blanches à la maison de naissance, et la recette de crêpes de l'aide natale, tu te souviens ? Oui. Pas trop triste de quitter l'île aujourd'hui ? Je serais bien restée, mais mes clientes ont besoin de moi. J'ai trois femmes qui sont prévues dans les prochaines semaines, un AVAC, et deux primis.

Hamida parle la bouche pleine de nourriture. Les mouvements souples et sensuels de sa mâchoire parviennent à rendre l'image plutôt gracieuse. Je me souviens avoir reproché à Léon cette manie qu'il avait de manger la bouche ouverte. Pourtant, lorsque j'analysais ses actions, je me rendais bien compte qu'il ne le faisait pas par inconscience, ou par manque d'éducation. Hédoniste, il semblait jouir davantage de sa nourriture ainsi. Juste avant d'intervenir, retenue par un désir de le laisser vivre, je me demandais toujours pourquoi mon premier réflexe était le dégoût. J'aurais aimé que ça

ne me dérange plus jamais. Pourtant, je devais chaque fois repasser par le même processus d'observation afin d'en venir aux mêmes conclusions. Dans mes exercices de méditation, je butais sans cesse contre mon propre jugement des autres. Une partie de moi n'arrivait pas à comprendre que chacun pouvait mener son existence comme bon lui semble.

Perdue dans mes pensées, j'entends à peine ce que Hamida me raconte. Le nom d'Adam me ramène au présent.

Désolée Hamida, qu'est-ce que tu disais ? Que ton fils et la petite sont de vraies vedettes sur les réseaux sociaux. Tu es sur ça toi ? Absolument. C'est quoi cette histoire de vedettes ? Tu n'as pas vu ? Non, je ne les fréquente pas beaucoup. Il a publié une série de vidéos, c'est adorable. Je vais te montrer.

Hamida sort son téléphone de sa poche, fronce les sourcils pendant qu'elle y effectue une recherche avant de me le tendre. On y voit Adam, assis sur le bord de son lit au sous-sol de la maison de l'île. Solange, très excitée, saute à quatre pattes sur le matelas, indomptable. Adam se met à jouer et à chanter *My Funny Valentine*. Au bout de quelques secondes, la petite commence à l'écouter, à ralentir ses actions, et elle s'endort au milieu de la chanson, comme si elle souffrait de narcolepsie. Adam a partagé plusieurs vidéos. Les morceaux sont étonnants malgré qu'on les ait entendus des milliers de fois. Adam s'amuse avec le rythme, ralentit le tempo dans des moments stratégiques, et le corps de Solange, tel un serpent hypnotisé par son charmeur, répond aux changements de cadence. Les commentaires associés aux vidéos sont dithyrambiques. On surnomme Adam le *Baby Whisperer*, plusieurs témoignent avoir utilisé les chansons pour endormir leur enfant avec succès et le remercient. Les réseaux sociaux ont le pouvoir de transformer n'importe qui en idole du jour au lendemain.

Interdite, je ne sais pas comment réagir. Hypnotisée moi aussi par la voix de mon beau-fils, ses arrangements musicaux intelligents et surtout, son intégrité, il m'est impossible d'en détacher les yeux et les oreilles. Je suis percée en plein cœur, comme à l'époque précédant la naissance d'Ernest. Adam est envahissant, il s'infiltré en moi. Je me demande quel est le lien entre ce que je perçois, ce que je ressens au contact de ces vidéos, et l'homme qu'il daigne me montrer au quotidien. Un gouffre infranchissable sépare les deux identités.

Puissant, hein ? tente Hamida. Oui, je ne sais pas quoi dire, ça me rend inconfortable. Voyons Étienne, c'est du pur génie. Oui, oui, je... c'est clair.

Je profite à peine de mes derniers moments avec mon amie.

Je vais reconduire Hamida au traversier, hantée par le déferlement d'émotions antagonistes que provoque mon beau-fils.

Depuis que Solange s'est mise à marcher et qu'elle a décidé de se lever dans la baignoire au lieu de s'y asseoir, elle a essuyé quelques chutes qui lui font redouter l'heure du bain. Elle pointe le mastodonte sur pattes en hurlant Bobo !, et la moindre visite dans la pièce semble la rebuter.

Adam a donc décidé de prendre sa douche avec elle et, après quelques secondes d'adaptation, la petite se laisse envahir par le jet d'eau qui tombe en cascade sur sa tête et ses épaules. De la cuisine, j'entends Adam se plaindre du fait que Solange monopolise le jet d'eau. S'il ne l'obligeait pas à sortir en l'alléchant avec un gobelet de lait chaud, elle resterait des heures à se prélasser sous le jet, ses petites mains levées en l'air pour attraper les gouttes d'eau au passage.

J'apostrophe Adam lorsqu'il remonte du sous-sol pour aller fumer sur le balcon après être allé coucher Solange. Le moustiquaire se referme entre nous, et j'hésite à me joindre à lui. Je m'arme de courage et me lance.

La phrase qui déboule de mes lèvres n'a pas l'effet escompté, les mots utilisés ne sont pas ceux que j'avais formés dans ma tête.

Adam, il me manque des médicaments dans ma pharmacie, es-tu au courant de quelque chose ?

Il me jauge, son regard déjà noirci par l'accusation à peine voilée et maladroite.

Tu penses que j'me suis servi dans ta boîte à bonbons Étienne ? Je ne sais pas, c'est pour ça que je te demande. J'imagine très mal un touriste ou

un Verdoyant s'aventurer ici et me piquer de la codéine, et tu... as un historique tout de même. Faudrait que tu t'forces un peu plus que ça Étienne. Qu'est-ce que tu veux dire ? J'suis pas l'seul à souffrir icitte. OK, donc, ce n'est pas toi ? T'es peut-être somnambule Étienne, pis tu l'sais pas.

Il me scrute pour savoir jusqu'où je suis en mesure d'aller avec lui. Un sourire indéchiffrable s'allonge sur le visage d'Adam, un sourire que je reconnais aussitôt ; ce même rictus qu'il me servait à l'adolescence. Coupable, il se permettait d'être insolent, persuadé d'avoir gain de cause.

Abattue, je reprends d'une voix lasse.

Je n'ai pas à m'inquiéter, donc ? Je fais comme si de rien n'était pendant que ma pharmacie se fait dévaliser ? Comment veux-tu que j'explique ça à mes employeurs ? J'imagine que c'est pas la première irrégularité qui se produit sur l'île hein, madame l'infirmière ?

Un long soupir franchit mes lèvres. Je cherche quelque chose à faire pour occuper mes mains, en vain.

Antonella sera là à la fin juillet.

Quoi ?

Je fige, médusée par l'information. Adam a abattu sa dernière carte, fier de l'effet qu'elle produit sur moi.

Depuis quand tu parles à ta sœur ? On n'a pas le droit de se parler maintenant ? Non, désolée, ce n'est pas ça que je veux dire. Alors quoi ? T'es blessée parce que tu aurais dû être la première à l'apprendre ?

Tout près d'éclater en sanglots, j'abandonne Adam sur la terrasse et m'enferme dans ma chambre.

Oui, j'aurais aimé que ma fille me l'annonce en premier. J'ai envie de crier et je me trouve pathétique.

Pendant un long moment, je regarde le soleil s'éteindre à l'horizon pour laisser place à une lune boursouflée, plus grande que nature. Je digère ma

conversation avec mon beau-fils et la nouvelle de la visite inattendue d'Antonella. J'étais persuadée que ma fille resterait avec sa belle-famille en France pour l'été, c'était ce qu'elle laissait présager.

J'entends Adam s'affairer dans la maison. Il passe quelques coups de téléphone, ne semble pas affecté par notre escarmouche survenue plus tôt. Je me relève, mes mouvements sont pénibles et gauches. Tout le poids de la vieillesse me crispe les épaules, alors que la plupart du temps, je me sens trentenaire.

La porte de la chambre grince lorsque je l'ouvre pour voir ce qu'il fabrique. Les pieds sur la table, il finit un sac de chips au sel et vinaigre en buvant une bière. Ses gloussements font voler des miettes de chips qui s'échouent sur l'écran de son téléphone.

Tu regardes quoi ? Oh ! Juste des techniques pour crocheter les serrures de pharmacie, un vrai jeu d'enfant. OK, ça suffit. Je ne veux plus en parler. Comme tu veux Étienne. Mouais. J'ai vu tes petites vidéos tantôt. Hamida me les a montrées.

Mon ton, agressif, vindicatif, cadre mal avec le compliment que je souhaite lui adresser.

OK, et ? Je voulais te dire qu'elles sont incroyables. J'ai été captivée par ce que tu fais. On dirait qu'il y a un « mais », dans ta phrase. Ouais. Il te manque une *tune*. Laquelle ? La chanson que ton père te chantait, celle que tu chantaient à Ernest. Je pense qu'elle devrait être là aussi.

Un long silence s'installe entre nous, parsemé des rires en canne provenant du téléphone d'Adam.

Tsé Adam, ce n'est pas la faute de cette chanson-là si ton frère est mort. Non, t'as raison Étienne. C'est sûrement pas la faute de la chanson. Je ne sais pas attraper les perches qui se tendent vers moi. Pas encore.

Au cours du transfert de Violette vers le CHSLD du village, la vieille femme m'émeut aux larmes. Violette m'a toujours paru comme une battante, une rebelle. Aujourd'hui, on dirait qu'elle abandonne sa vie.

Docile, elle nous suit dans le pick-up où sont entassées les maigres possessions qui la suivront de l'autre côté. Les quelques cartons et cadres ne remplissent que la moitié de la boîte. La scène m'attriste. Maintenant, rien ne m'apparaît volontaire dans ce minimaliste du matériel que je prônais avec tant de force il y a quelques semaines. Je ne sais plus s'il faudra me dépouiller lorsque je verrai la vieillesse gruger du terrain ; j'ai peur de ne pouvoir m'accrocher à quoi que ce soit, de ne plus savoir ce qui sera important.

Violette, assise entre ses deux gardes du corps au milieu de la banquette avant du camion, ressemble à une enfant soumise à ses pensées hermétiques. Elle regarde à tour de rôle ses genoux chiffonnés surmontés d'une robe fleurie décolorée, ses ongles ornés d'un vernis d'une couleur douteuse en train de s'écailler, puis la petite Hawaïenne qui oscille sur le tableau de bord en raison de la descente raboteuse qui mène vers le traversier.

Vous voulez vous joindre à nous sur le pont Violette ?

Non, elle souhaite rester assise dans le camion au lieu de profiter une dernière fois de la traversée qu'elle n'entreprendra plus jamais, celle qui la sépare de la terre ferme.

Je pense à tout ce que représente cet exil. Une dernière étape avant la mort. Ni David ni moi n'osons la laisser seule. Nous ouvrons donc les fenêtres, le vent s'y infiltre un peu.

Le fils de Violette nous attend de l'autre côté, devant le CHSLD construit plusieurs années après que l'incendie ait ravagé l'ancienne résidence en 2014. Lorsque David l'aide à sortir du camion, Violette s'excuse, honteuse. Une petite flaque humide laissée derrière elle sur le cuir de la banquette. Voilà pourquoi elle n'a pas voulu sortir de la voiture durant la traversée. Je n'ai pas envie d'accuser l'incident, même avec des paroles réconfortantes. J'en glisse un mot à la préposée, qui se charge d'accueillir la nouvelle résidente avec un fauteuil roulant. Violette se déplace pourtant sans aide, non sans difficulté. Je suis certaine que le fauteuil va précipiter la perte de ses facultés de manière prématurée et je m'en désole. Il y a sans doute de meilleures solutions. Elles sont plus complexes et cadrent mal avec un système de santé engorgé qui bat de l'aile depuis des années. Qui a le temps de faire marcher les vieux ?

Le fils de Violette, impatient et nerveux, poursuit un babillage insensé qui met tout le monde mal à l'aise. Son crâne dégarni et lisse comme un ventre distendu de femme enceinte trône au-dessus de son corps sans forme, affaissé. J'ai pitié de lui ; sa posture exprime toute l'agonie d'en être rendu là, à stationner sa mère dans un mouroir. Résidant à Québec, il est clair qu'il ne viendra pas la visiter chaque semaine. Il tente avec maladresse de glisser des billets dans nos mains pour nous remercier de notre aide.

J'avais mal jaugé cette traversée qui, pour moi, serait faite de doux moments mélancoliques. Je réalise que j'ai vu trop de films où la vieillesse est dépeinte avec grâce, pleine de sagesse et de nostalgie. Une dystopie, en réalité. Mon désir qu'il en soit ainsi pour ma propre vieillesse m'a-t-il poussée à croire au conte de fées du troisième âge ? Sans doute. David

semble être plus en paix avec la journée. Beaucoup moins proche de sa propre mort, selon les statistiques, peut-être est-il moins touché par l'événement, ou plus outillé pour y faire face.

La mort de Léon me rattrape. C'était un autre type de mort. Subite, inattendue. Aucune déchéance, seulement le choc.

Des émotions polarisées me traversent, m'épuisent, m'empêchant de profiter des derniers moments avec la vieille dame.

Je vais revenir Violette. Promis.

Au crépuscule, de retour sur l'île où Donald montait la garde pendant mon absence, je n'ai qu'une envie, rejoindre mon lit et m'y blottir comme je me blottissais en Léon après un accouchement difficile que je n'avais pas su gérer comme je l'avais voulu. Aucun détail n'était jamais divulgué, mais Léon comprenait. Il m'étreignait fort.

David me retient cependant dans le pick-up pour m'annoncer la nouvelle. Il va enfin être papa. Il semble calme et survolté à la fois, des larmes de joies s'esquissent aux coins de ses yeux.

Je regarde ses prunelles étincelantes de fierté et quelque part, au fond de moi, j'aurais aimé que cette nouvelle me soit annoncée par Ernest. J'étreins David de mes longs bras fatigués, et lui souhaite la plus belle rencontre.

Tous les jours, Adam quitte la maison aussitôt que Solange a fini de déjeuner. Armé d'un thermos de café, il enfourne une tranche de pain beurré.

Chaque matin, il laisse derrière lui les vestiges du déjeuner de sa fille, des reliques de son adolescence pas tout à fait terminée.

Ils reviennent autour de 4 h, la petite barbouillée, les mains et les ongles noircis de terre et lui, en sueur. Je prends alors sous mon aile ma petite-fille et lui montre des livres que je loue à la bibliothèque de l'île. La mémoire phénoménale de Solange me dépasse. L'un de ses livres préférés est une encyclopédie animale. La petite ne semble jamais s'en désintéresser, pointant chacune des bêtes dans l'attente que je la lui nomme. Ses yeux luisent au gré des opérations complexes qui s'élaborent dans son cerveau lorsqu'elle tente de répéter les noms, ne réussissant qu'à articuler la dernière syllabe. Ces instants me procurent une joie puissante qui adoucit mon existence.

Un matin, je propose à Adam une petite virée à la terre à bois, j'aimerais lui montrer l'état des lieux, voir ce qu'il en pense.

Il y a eu du grabuge, c'est le bordel. J'aimerais que tu m'aides à faire un peu de ménage, à couper les arbres mal en point. Nah ! Pas aujourd'hui Étienne, j'ai du travail.

Je ne perçois rien dans sa voix qui puisse indiquer une quelconque nervosité.

Je voulais le piéger.

Adam passe beaucoup de temps sur son ordinateur, occupé à entretenir sa page où il partage ses vidéos maison.

Il a reçu une proposition étonnante. Un fabricant de jouets le contacte pour lui offrir d'enregistrer ses chansons afin qu'elles puissent être intégrées à une poupée destinée aux jeunes enfants.

Antonella avait un ourson en peluche de ce type, offert par l'une de ses vieilles tantes. La musique électronique au débit parfois rapide m'irritait. Plutôt que de se laisser bercer par les mélodies convenues et maladroites, Antonella, alors âgée d'un an et demi, poussait elle-même le bouton destiné à passer de l'une à l'autre en hochant la tête en signe d'insatisfaction, ce qui l'empêchait de trouver le sommeil. Elle était néanmoins attirée par l'objet, et je trouvais dommage qu'on fabrique de tels jouets, avec si peu de soin.

L'offre qu'Adam reçoit me semble intéressante. En effectuant des recherches sur la compagnie, je découvre qu'il s'agit d'une entreprise familiale suédoise. Leur produit vedette, une poupée unisexe, est plutôt bien reçu par les utilisateurs et plusieurs internautes ont laissé des commentaires élogieux à son sujet. La compagnie souhaite intégrer un dispositif sonore sur la poupée, permettant aussi l'ajout de fichiers. Elle sera aussi pourvue d'un détecteur de mouvements sans caméra, ce qui aidera le sélectionneur à choisir le bon tempo pour le prochain morceau joué, entraînant l'enfant dans la douce pente du sommeil.

Impressionnée par les technologies actuelles, je regrette néanmoins qu'on soit rendu à confier l'endormissement de nos enfants à des robots. Je conçois bien que l'idée de passer des heures à chanter pour endormir son bébé n'est pas envisageable pour tout le monde.

Adam épluche le contrat reçu et en fin de compte, seulement quelques clauses sont refusées par le négociateur engagé par la compagnie. Adam a

prétexté devoir s'occuper de sa fille pour s'éviter un voyage d'une semaine en Suède pour les enregistrements. Je le soupçonne d'être intimidé par un séjour outremer. À la place, la compagnie a loué un studio à Montréal. Adam doit s'y rendre la semaine prochaine. Quatre jours lui seront nécessaires pour son voyage dans la métropole.

Je ne peux pas me permettre de garder Solange à temps plein, je compte sur Marcel et Céline pour les urgences. Il n'y a pas de mise en situation avec les premiers répondants prévus pour la semaine prochaine, ça me laisse plus de liberté.

Je suis heureuse pour lui. Adam souffle un peu. Caro lui envoie aussi tous les mois quelques centaines de dollars provenant de ses parents pour l'aider avec Solange. Travailleuse autonome au même titre qu'Adam, elle a recommencé à prendre quelques contrats de confection de vêtements. Lors de leur dernière conversation téléphonique, j'ai cru entendre qu'elle souhaitait revenir bientôt au Québec. Tout en craignant une séparation, je soutiens les décisions de ma belle-fille. Difficile d'y voir quelconque malveillance lorsque je constate mes propres difficultés à endurer Adam. Seule Solange semble se satisfaire de son père. Elle est peut-être habilitée à l'aimer tel qu'il est, et je lui envie cette faculté. L'amour inconditionnel et pur d'un enfant pour la seule figure d'attachement disponible. C'est avec elle qu'il réussit à être le plus présent, le plus honnête. Lorsque je le vois interagir avec sa fille, dans ses meilleurs jours, je vois aussi le petit Adam, le dévoué, le sensible, le présent.

La journée avant le départ d'Adam pour Montréal est chaotique et il s'inquiète pour mille et une choses, stressé de rater son rendez-vous avec l'employé de la compagnie. On prévoit une tempête pour le lendemain, ce qui compromet la traversée.

Nous convenons qu'il serait plus sage pour lui de se rendre tout de suite au village, avec le traversier en fin de journée, puis de faire la route le soir vers Montréal.

Il a commencé à pleuvoir avec insistance.

Adam tourne en rond dans la maison. Le caractère maussade de Solange annonce une nouvelle poussée dentaire. Elle explose à la moindre contrariété, et je m'impatiente, contaminée par l'ambiance.

Sans lever les yeux, Adam me crie des consignes depuis son bureau où est installé son ordinateur.

Peux-tu endormir Solange dans ta chambre ? J'ai besoin de temps.

Il doit répéter quelques chansons destinées à être enregistrées.

J'adore me coucher aux côtés de ma petite-fille et la regarder s'endormir. Solange se débat pendant quelques minutes, puis abdique. Lorsqu'elle cesse de triturer mes doigts, je retire ma main et lui caresse la joue avant de m'enfoncer aussi dans un sommeil lourd comme l'humidité de l'atmosphère orageuse.

Je me réveille une trentaine de minutes plus tard, la pluie martèle le toit et les fenêtres avec violence. Solange est toujours endormie, comateuse, et je me lève avec précaution pour ne pas précipiter le réveil de l'enfant. Les joints de la porte grincent lorsque je la ferme et je croise les doigts pour que ma petite-fille soit dans une phase de sommeil profond.

Un épais brouillard recouvre le fleuve. Je ne perçois pas la rive opposée. Des cascades d'eau dégringolent de la gouttière, qui ne réussit pas à endiguer les flots. Je me souviens que je dois refaire l'isolation du toit et me promets de demander à Donald s'il connaît un entrepreneur de confiance.

Je décide de me plonger dans un ouvrage que Hamida m'a laissé, sur l'enfantement orgasmique. Après des années de pratique et des milliers d'accompagnements, je me doute avoir fait le tour des expériences

possibles et impossibles. Je suis tout de même curieuse de ce que cette collègue sage-femme a à dire sur le sujet. Le livre date d'une dizaine d'années, mais la préface a été actualisée et dès les premières lignes, je suis persuadée de la pertinence de son contenu. À travers plusieurs centaines de témoignages de femmes, l'auteure brosse un portrait passionnant et éclectique des expériences vécues, que ce soit en institution ou à la maison. Elle explore les innombrables émotions ressenties avant, pendant et durant l'enfantement. Honte, puissance, désespoir, douleur, amour, jouissance. Elle se questionne sur la reconnaissance de la dimension sexuelle de ce rite de passage, tout comme son influence sur la sexualité postnatale des femmes. Le sujet des violences institutionnelles y est décrit, bien que l'hôpital n'y soit pas diabolisé. Un portrait nuancé. Un tel livre devrait faire partie des lectures dans le cursus du cours d'éthique donné à la fin du secondaire.

Dehors, les éléments se déchaînent avec une telle puissance que je commence à douter que la traversée puisse être possible. Je retourne néanmoins à ma lecture, concentrée sur un passage incisif.

Un fracas provenant de ma chambre me fait relever les yeux. Alertée, je me précipite vers la source du bruit et découvre ma petite-fille, assise sur le sol, les fragments de l'urne de Léon dispersés autour d'elle. L'esprit embourbé par ma lecture, incapable d'enregistrer ce que je vois, je n'interviens qu'au moment où Solange plonge ses mains dans l'urne intacte d'Ernest pour enfourner avec délectation la substance poudreuse.

Je me jette sur la petite pour l'empêcher de procéder à sa dégustation, en vain. De ses minuscules dents de lait, Solange croque les cendres d'Ernest. Elle se retourne vers moi en lançant *Sable !* Un ravissement inouï illumine son visage.

Je n'entends plus que le crépitement dans la bouche de ma petite-fille.

Non non non !

Je l'arrache à son festin granuleux, la dépose dans le bain pour la nettoyer à l'aide du pommeau de douche, pendant que Solange rouspète avec vigueur.

Non, pas bain, pas bain, bobobobobo !

Aussitôt que je la dépose sur le sol pour empoigner une serviette, la petite se précipite de nouveau dans la chambre pour empoigner une nouvelle pelletée de cendres. Elle se déplace à une vitesse ahurissante, j'ai à peine le temps de l'attraper par le bras pour l'éloigner du dégât. Une nouvelle crise secoue Schnoupie. Je la retiens de toutes mes forces.

Les cris et les rugissements de la petite parviennent jusqu'aux oreilles occupées d'Adam.

Qu'est-ce qui s passe ?

Exténuée, je lâche la petite, qui va se réfugier dans les jambes de son père.

La méchante grand-maman t'oblige à prendre un bain, c'est ça ?

La voix d'Adam, espiègle, ne parvient pas à m'amuser. Je m'incline devant un flot de larmes.

Qu'est-ce qui s'est passé ?

Solange et moi sommes inconsolables. Les éructations syncopées de la petite se transforment en lamentations monocordes, puis s'éteignent au bout d'un long sifflement. Son visage rougi et boursoufflé par la peine se réfugie sous l'aisselle de son père.

Assise sur la cuvette, je renifle en tressautant. Je finis par me lever pour inspecter les ruines de ma famille. L'urne d'Ernest a aussi été renversée dans le feu de l'action. Ses cendres se mélangent aux débris de céramique de l'urne de Léon, aux cendres de Léon. Je tente de départager les morceaux avant d'abandonner, abattue par la désolation.

Adam s'approche. Un lourd silence s'installe pendant qu'il constate les dégâts. Le visage de la petite s'éclaircit. Elle s'exclame, béate, Papa, sable ! Son père ne peut s'empêcher de rire et à fleur de peau, je l'accompagne.

Adam rejoint la cuisine pour s'armer d'un balai et d'un porte-poussière. Pendant qu'il ramasse les reliques amalgamées de son père et de son frère, sa fille le regarde, la mine grave à présent.

Émue, je contemple ma famille morcelée. Pour la première fois depuis le drame, je sens monter en moi une envie de partager la mort d'Ernest avec Adam. Je me rends compte de ma plus grande erreur : avoir pensé pouvoir garder mon fils pour moi, dans la vie comme dans la mort.

Je soulève la boîte à souvenirs sur le bureau, m'agenouille auprès de mon beau-fils et de Solange. Ensemble, nous reprenons contact avec Ernest. Ce fantôme qui nous hante depuis si longtemps.

La pluie a cessé. Dans quelques dizaines de minutes, le traversier. Adam s'en va, une liste d'épicerie en main. Nos cœurs remplis de quelque chose d'un peu plus lourd, quelque chose qui nous permettra d'ancrer nos peines, ensemble.

Le jour suivant, l'orage atteint son point culminant. Adam a bien fait de partir, l'autoroute qui mène à Montréal a été fermée dans la matinée en raison des inondations. Je dois annuler mon unique rendez-vous de la journée. Le chemin de l'île est presque impraticable. La terre s'est transformée en boue visqueuse qui s'accroche aux roues pour les retenir dans les trous creusés par les eaux déferlantes. D'énormes grêlons s'abattent bientôt sur la région, endommageant la tôle des toits, les parebrise des voitures. Une impression d'apocalypse. Au-dessus des têtes, presque à portée de main, les nuages en spirale. Noirs, infernaux.

Les Verdoyants sont encouragés à rester cloîtrés le temps que ça passe. Le fleuve dévore les rives à coups de langues grises, affamées et furieuses.

Dans la bouche de Solange aussi, le cataclysme. Elle s'est réveillée à plusieurs reprises durant la nuit, hurlant des appels à l'aide comme des alarmes d'incendie. Impuissante devant tant de douleur, je l'ai bercée jusqu'à ce qu'elle sombre. La première fois, elle s'est rendormie au bout de quelques minutes. Les réveils suivants m'ont révélé une fièvre fulgurante. Même la suce était rejetée. Je lui ai administré du Tylenol, l'ai dévêtue et ai veillé son corps trop chaud. Une bouillotte humaine.

Au matin, quatre bourgeons de molaires. Quatre volcans en éruption, les gencives enflées dégoulinantes de sang. La petite a 20 mois, et la souffrance arcboute son corps. En alternance, elle se crispe contre mes bras ou s'y

enfouit. Les sucettes glacées deviennent le remède le plus efficace pour alléger son mal.

Je ne m'inquiète pas, je veille, heureuse. N'ai rien de mieux à faire.

Une grande quiétude.

Avec Adam, un chantier amorcé. J'imagine les architectures de notre relation qui s'y profilent, en rêve. Des arches crénelées, magnifiques, des routes qui mènent partout, dans tous les recoins, une tour en colimaçon, assez haute pour rejoindre les étoiles songeuses.

Babel.

Des voiles qui s'accrochent au vent, enfin, et qui permettent le voyage vers la lune, si c'est ce que nous souhaitons.

OceanofPDF.com

Les nuages se sont évadés durant la nuit. Au réveil, un soleil blanc déjà haut dans l'azur vient jeter un manteau de clarté sur le paysage dévasté par la grêle. Les hautes herbes ont fléchi sous l'attaque. Elles semblent vouloir se relever, aidées par la chaleur et le vent doux qui souffle comme un père sur le bobo de son enfant.

J'ai une pensée pour Adam, qui commence les enregistrements aujourd'hui. Rarement ai-je été aussi fière de lui. De nous. J'attends son retour avec hâte, même. J'avise le pot Mason contenant les cendres de Léon et d'Ernest, ainsi qu'une grande quantité d'éclisses de porcelaine qui n'ont pu être séparées du reste, et je souris. Cette nouvelle configuration accidentelle me plaît. Je remercie Solange d'avoir renversé les urnes et causé autant de grabuge. Léon a toujours proféré que son fils était revenu à l'intérieur de lui, à sa mort. Maintenant, ils sont soudés l'un à l'autre, sur l'île, comme le rêvait mon amoureux. J'y vois un signe, un présage.

La petite, de meilleure humeur, s'amuse avec le trousseau de clés de la maison. Elle grimpe sur une chaise qu'elle déménage elle-même près de l'une des portes des chambres et s'exerce à faire pénétrer les clés dans la serrure. Lorsque l'une d'elles se coince, elle se fâche et gémit quelque chose qui ressemble à Marche pas. Je dois souvent intervenir. Je réussis toutefois à mettre de l'ordre dans mes factures pendant que Solange s'occupe. Je décongèle un pâté chinois aux lentilles qui date de quelques

mois, sachant que ma petite-fille en raffole. Je passe aussi un coup de fil à Donald pour lui demander le nom d'un entrepreneur pour la toiture.

Après la sieste de Solange, je vais faire un tour à la terre à bois, résignée à y trouver le même fouillis découvert lors de ma dernière visite.

J'ai toujours aimé l'odeur de la forêt après la pluie, même si le sol y est marécageux et traître. Je dois slalomer entre les trous d'eau avec le côté à côté pour éviter de finir détrempée. La petite n'a ni imperméable ni bottes d'eau. La majorité de ses vêtements ne lui font plus. Ne reste que ses bottes d'hiver, un peu trop chaudes pour le mois de juillet. Au moins elles lui vont encore.

Adam la fait marcher en pantoufle ou même pied nus lorsqu'il fait beau, selon les suggestions de Caro. Elle stipule que les enfants qui commencent à marcher ne devraient jamais porter de chaussures à semelles rigides. Ils utilisent ainsi davantage leurs muscles stabilisateurs. Lorsque Caro suggère des lignes directrices pour l'éducation de leur fille, Adam obtempère. Il tient à elle, à leur famille.

Au milieu du chemin forestier qui mène à leur terre, nous croisons un chevreuil. Il ne s'enfuit pas, reste à l'affût. La petite le pointe, et dit Cerf !

Non, c'est un chevreuil, les cerfs sont plus gros.

Beau !

Solange s'exclame, enchantée par l'animal dont les mâchoires s'activent en se déboîtant. Avec indolence, le chevreuil finit par s'écarter du chemin puis bondit entre les arbres, disparaissant en quelques secondes.

Nous poursuivons notre route avec lenteur, espérant apercevoir d'autres animaux, en vain. La petite navigue entre les branches en alcôve sur le sentier bordé de mousse et de lichen qui mène à notre terre. C'est un grand défi pour Solange, qui n'a pas encore acquis les facultés de se déplacer sur un terrain accidenté et meuble. Je lui tiens la main, ma petite-fille s'en

détache toujours, désireuse d'explorer par elle-même les environs, trébuchant à la moindre occasion. Elle est couverte de boue noire et de feuilles mortes. Tout en progressant vers le campement, elle ne cesse d'appeler son père d'une voix remplie d'espoir.

Il est allé travailler, il va revenir très bientôt.

Ça nous prend un temps fou pour rejoindre l'emplacement du camp forestier, nous ne sommes pas pressées.

Lorsque nous l'atteignons enfin, Solange se met à courir sur les sentiers de terre battue plus praticables. Ses bottes d'hiver s'entrechoquent et lui font perdre pied. Elle se relève, secoue ses mains, et gagne un petit enclos de la grandeur d'un parc pour enfant, constitué de branches d'arbre retenues ensemble par des cordes.

Pamion !

Solange se précipite sur la pelle mécanique en métal datant d'un autre âge laissée à l'intérieur de la minuscule enceinte. Elle passe ses mains entre les branches afin de l'atteindre. N'y arrive pas. Elle se retourne vers moi, levant les bras dans les airs afin d'être déposée de l'autre côté de la clôture.

Je réalise qu'Adam est venu ici souvent, la petite y a ses habitudes. Me retournant pour étudier les alentours, je m'aperçois que le camp forestier a disparu. Ne reste qu'un carré de terre humide criblé de trous de vers de terre. Les poubelles qui avaient été répandues sur le sol lors de ma dernière visite avec Hamida se sont volatilisées.

Un vide.

Voilà ce qu'il reste.

Je prends le temps d'analyser la situation, laissant la petite dans son parc naturel. Il fait nul doute que ce chantier est l'œuvre d'Adam. Trop de questions se pressent en moi pour que je puisse y voir clair. Pourquoi aurait-il détruit le camp forestier construit avec son père ? Certes, il était en

décrépitude, mais il aurait dû me concerter avant d'en entreprendre le démantèlement. Malgré la colère, une part de moi est soulagée que l'état des lieux se soit amélioré.

Je scrute les escaliers naturels qui descendent vers la partie inférieure de la terre à bois, désireuse de me rendre sur la bande de sable qui fait face à la roche à la baleine avec Solange. Les pluies torrentielles ont emporté les pierres qui y garantissaient une certaine stabilité dans la descente. Le ruisseau bordant les escaliers est sorti de son lit et a drainé ce qu'il restait de l'installation permettant l'accès à la plage, laissant derrière lui une série de trous béants. J'abandonne l'idée de descendre la falaise et me retourne vers Solange, occupée à étreindre l'un des arbres où s'attachent les branches horizontales de la cage.

Mon cœur vacille.

Je revois Adam, âgé de 10 ans, enlacer les mêmes arbres, une vingtaine d'années auparavant.

Il lui a enseigné, lui a montré...

Je m'approche moi aussi de cet arbre, et ensemble, nous l'enlaçons.

Viens Schnoupie, on y va.

Sur le chemin du retour, une autre découverte me frappe. La saline de Céline et Donald, celle qu'ils devaient déconstruire en raison de sa précarité et de sa dangerosité, s'est écroulée avec la tempête des derniers jours. La face nord est effondrée, comme couchée sur le reste de la carcasse.

Je bifurque vers l'entrée de mes amis pour discuter un peu avec eux. Caché derrière l'un des murs de la saline, Donald s'active déjà à désosser la bête, suant à grosses gouttes.

Nous voyant débarquer, il envoie la main, une main gantée qui débouche sur des avant-bras secs, tendineux et cuirassés. Il affiche un visage hâlé, buriné par les éléments. Céline sort de la maison, armée de

vieux contenants de margarine qu'elle compte remplir de fraises des champs. L'été, ses joues rosissent, se saupoudrent de son, comme celles d'une adolescente qui passe ses vacances à la plage.

Je vais voir les dommages causés par la grêle. Avec un peu de chance, il restera un peu de fraises. Juste avant la tempête, elles étaient presque prêtes.

Vous allez avoir du pain sur la planche pour la saline.

Céline avise le bâtiment déchu.

Oui, on dirait bien. On va faire une corvée. Y'a rien comme la promesse de gâteaux et de poisson fumé pour allécher les bénévoles !

Vous faites ça quand ?

Sais pas, on n'a pas encore décidé, mais David s'est déjà servi, il a des projets apparemment. Ça va vous autres ?

Oui, ça va. J'ai la petite pour quelques jours. Je dois aller la porter chez Marcel pour mon rendez-vous.

Donald délaisse sa besogne pour s'approcher de Solange. Il lui tend les bras et elle s'agrippe à moi.

Prends-le pas personnel, elle fait ses dents. C'est une vraie plaie.

L'homme ricane un peu avant de me proposer des planches de bois.

C'est le buffet, sers-toi !

D'accord, j'y penserai. Bon, je dois y aller. On se fait un souper bientôt ?

Oui, pourquoi pas ? Viens avec Adam.

Je cogne chez Marcel. Cogne encore. Personne ne répond. J'attends un peu, puis tourne la poignée. Faire ! crie Solange, tout en se jetant dramatiquement sur le sol, désespérée. Depuis quelques jours, elle veut tout faire par elle-même, et si on ne la laisse pas accomplir les actions convoitées, elle se met aussitôt à se tortiller et à rugir.

Oui, je te laisse faire, voilà, je ferme la porte et tu peux l'ouvrir maintenant.

Je ne considère pas qu'elle soit capricieuse. Lorsque ma petite-fille fait preuve d'un tel désir d'autonomie, je ne peux qu'abdiquer — tout en lui proposant de s'exprimer d'une autre manière que par les cris.

Allô ? Marcel, tu es là ?

Un Marcel barbouillé passe la porte de sa chambre. Ses cheveux hirsutes laissent deviner la sortie d'une sieste.

Avais-tu oublié que tu gardais Solange pour une heure ?

Na-non. J'ai juste dormi plus longtemps que j'pensais. Ça va Schnoupie ?

La petite ignore son gardien et se dirige aussitôt vers l'armoire contenant les denrées de Marcel.

Bicuits ?

Tu veux t'bourrer la fraise dans mes biscuits toi ?

Ravie, Solange acquiesce.

Bon, je vous laisse là-dessus, je suis un peu en retard. À tantôt !

Prends ton temps, on a un gros programme aujourd'hui.

Je dois me rendre chez David pour discuter avec sa conjointe. Elle m'a appelée le jour de la tempête parce qu'elle avait quelques saignements : de petits *gushs* de sang qui arrivent et repartent. Je lui ai dit que c'est parfois normal, lui ai expliqué les raisons possibles d'un saignement en début de grossesse. L'orage ne permettant pas de traverser le fleuve, je n'avais pas d'autres choix que de la rassurer.

Estelle est étendue sur un transat et le bruit de mon côté à côté lui fait relever la tête et descendre ses verres fumés pour accuser ma présence.

Tu profites de la belle journée ?

Oui. David avait des choses à faire, pis moi, j'me repose.

Comment ça va ?

Inquiète. J'ai encore du *spotting* et parfois, c'est un peu plus rouge. Je n'ai pas de crampes, c'est au moins ça.

Tu disais que tu en es à dix-onze semaines ?

À peu près, je ne sais pas, mes règles sont irrégulières.

OK. Ça se peut que ça soit juste ton col qui est plus vascularisé. Avez-vous eu des relations sexuelles avant les saignements ?

Oui.

C'est peut-être juste ça. Des fois, c'est un hématome dans l'utérus. Ce n'est pas grave dans la plupart des cas. C'est mieux d'être au courant. Tu vas avoir ton premier rendez-vous bientôt ?

Dans dix jours oui, quand je rentre de vacances. Tu pourrais passer une échographie si tes inquiétudes persistent, tu en auras le cœur net. Sinon, ça va ? Comment te sens-tu ?

Comme une fille avec une gastro persistante et qui se fait manger par les mouches noires. Je me sens comme un béluga échoué.

Ah ouais, beaucoup de nausées, hein ? As-tu trouvé des trucs qui t'aident ?

Non. Tout me lève le cœur.

Tu peux en parler avec ton pharmacien pour qu'il te prescrive du Diclectin. Sinon, la vitamine B6 peut aider, mais rien n'est miraculeux. Essaie de ne jamais avoir l'estomac vide, ça empire souvent les symptômes.

J'ai remarqué ouais.

Estelle semble en effet barbouillée du ventre et peu loquace. Je me souviens de ce sentiment de submersion en début de grossesse. Trop de changements hormonaux, trop d'informations, trop d'inquiétudes. On souhaite atteindre le deuxième trimestre et pouvoir connecter avec l'enfant avec une certaine garantie qu'il est accroché pour de bon. Toutes les

femmes vivent cette période d'une manière différente. Les primigestes, les femmes dont c'est la première grossesse, ont tendance à être un peu plus émotives. Elles se sentent déstabilisées, trahies en quelque sorte par un corps dont elles pensaient connaître les moindres fonctions. Les émotions oscillent entre la félicité, l'épouvante, le dégoût, parfois l'ivresse lorsqu'elles pensent à tous les changements qui s'opèrent en elles et dans leur vie.

Pendant longtemps, j'ai envié ces femmes que je suivais dans le cadre de mon travail de sage-femme. J'avais vécu deux grossesses, mais je n'avais toujours pas réalisé avoir porté la vie. Je ne cessais de vouloir y retourner, comme une expérience ambiguë incomprise que je souhaitais réévaluer encore et encore. Bien sûr, avec les années, ce désir s'estompe et les priorités changent, quelque part entre l'âge de la mère et celui de la grand-mère. Aujourd'hui, c'est avec plus de détachement, mais aussi de manière plus enveloppante, que j'accueille la maternité des femmes que je côtoie.

Je quitte Estelle en lui faisant promettre de saluer David. La femme hoche la tête. Son irritation est palpable. Une nuée de mouches tournoie autour de sa tête.

Je prends place dans mon cône à cône, les lèvres serrées l'une contre l'autre pour ne pas avaler trop de bestioles en démarrant.

Lorsque je gagne la maison de Marcel, la petite est assise sur le perron, en train de savourer l'une de ces sucettes glacées sur bâtonnet de bois. Le sirop d'un bleu électrique macule la partie inférieure du visage de Solange, s'étend jusqu'à ses coudes, son chandail. Ses jambes constellées de piqûres de moustiques boursouflées.

Gand-maman !

Salut Schnoupie, c'est le gros luxe, hein ?

La petite acquiesce en se pouléchant les lèvres de sa langue assortie à sa friandise.

Ça s'est bien passé ?

Un peu chigneuse la Schnoupie, mais une fois que j'ai sorti les Popsicles, tout s'est bien passé.

LES Popsicles ?

Seulement trois-quatre. Ben non Étienne, juste un.

Marcel est assis près de Solange et l'aide à manœuvrer la sucette glacée, qui menace de tomber du bâtonnet.

Faire !

Oui, s'cuse, j'te laisse faire.

Le reste de la collation tombe sur le sol.

Oh non ! se désole Solange, tentant de reprendre entre ses doigts le morceau maintenant enrobé de terre.

C'est plus bon ça ma belle.

Encore ? Encore ? Encore ?

Non, je pense que c'est fini là, on va aller souper à la maison, Schnoupie.

Naaaaahhhhhhhhhhhhhhh !

Un séisme secoue la petite qui se lance aussitôt sur le dos, inconsolable.

Bon, je pense qu'on va y aller. Merci Marcel.

Attends, tu veux pas qu'on t'raconte notre sortie au musée du Squelette ?

Os, os ! s'écrie Solange.

Wow, vous avez rendu visite à monsieur Fontaine ?

Oui, y'a de la jasette le bonhomme. Ça a été assez horrible en fait, a voulait toucher à toutte, pis monsieur Fontaine qui essayait d'protéger ses

vieux os de la tornade Solange. Mais on y r'tournera plus tard, quand tu s'ras plus grande, hein ?

Tu veux venir souper à la maison ce soir Marcel ?

J'veux ben. J'vais me r'faire une beauté pis j'm'en viens.

Tu veux qu'on t'attende ? Non non, allez-y.

Une fois le côté à côté démarré, la petite hume le vent qui lui arrache quelques larmes radiant aux coins des yeux. Ses doigts autour du volant, elle mime la conduite, poussant sans subtilité mes mains.

Aussitôt qu'elle passe le pas de la porte, Solange quémande d'autres sucettes glacées.

Il n'y en a plus Schnoupie.

Compote ?

Ça non plus.

Acheter magasin ?

Oui, papa va en acheter au magasin.

La petite semble se satisfaire de la promesse. Elle me demande le trousseau de clés et poursuit son activité du matin pendant que je prépare une salade de concombres à l'aneth et fait réchauffer le pâté chinois.

La jeep de Marcel se fait entendre de loin. Le pot d'échappement ronfle comme un homme victime d'apnée du sommeil. La petite ignore Marcel lorsqu'il pénètre dans la cuisine, trop concentrée à débarrer la porte du bureau de consultation avec la clé du Ski-Doo.

J'ai apporté un p'tit gin.

Il me reste du tonic, tu veux qu'on se fasse un cocktail ?

Nah, juste de même ça va aller pour moé.

L'homme prend un temps infini à s'asseoir sur l'une des chaises qui entourent la grande table de la maison. Je remarque la vieillesse de Marcel. Elle me fait peur, comme celle de ma mère.

Dernièrement, elle me raconte les mêmes anecdotes malgré le fait que nos conversations téléphoniques ne soient espacées que de quelques semaines. Ces dérapages me secouent. Dire qu'à une époque de ma vie, je pensais ne plus avoir besoin de ma mère.

Je sers à Marcel un verre de gin qu'il sirote à petites gorgées. Après chaque goulée, il éructe comme s'il se noyait. Le cliquètement des clés ponctue le silence.

Solange cesse son activité de serrurière et allonge la main pour réquisitionner une rondelle de concombre huileuse qu'elle enfourne en mastiquant à peine.

Croque Schnoupie, croque !

La petite acquiesce tout en continuant d'avaler tout rond les morceaux de concombre.

Comment y va l'jeune ?

Adam ? Pas de nouvelles. J'imagine qu'il est très occupé, il a un horaire d'enregistrement assez condensé.

Toute qu'une expérience, hein ?

Oui, j'ai du mal à croire que ce n'est pas un rêve. Et la maman de Solange, a va revenir bientôt ?

C'est prévu, je n'ai pas trop de détails.

Pour une raison que j'ignore, Marcel tourne autour du pot. Je suis presque persuadée qu'il connaît toutes les réponses aux questions qu'il me pose. Il parle bien plus souvent à Adam que moi.

Solange passe le souper à grogner, et c'est à bout de souffle que je parviens à l'endormir, exaspérée de devoir laisser mon invité poireauter dans le salon. Adam lui manque, Solange exige qu'on lui chante des chansons. Lorsque j'en entame une de mon répertoire, la petite secoue la tête, puis finit par murmurer elle-même les refrains. C'est la première fois

que je l'entends chanter, et je suis stupéfaite qu'une si petite fille atteigne presque toutes les notes avec justesse. Elle est épuisée. Ses yeux luttent pour ne pas se fermer, tandis que les chansons perdent en netteté avant de se dissoudre en même temps que mon impatience.

Au salon, Marcel s'est lui aussi endormi. Son corps si noueux, sa poitrine si mince. Elle se soulève à peine, comme au terme d'un effort surhumain, écrasée par une masse invisible. Je dépose ma main sur celle, glaciale, de mon ami. Il sursaute et s'étouffe en même temps. Je tente de l'aider à se relever.

Qu'est-ce tu fais ? J'suis pas encore rendu là moé, se plaint-il.

Je me contente de sourire avant de lui offrir un thé.

J'veux ben. Avec ben du sucre pis d'la crème si t'en as. Mon thé du soir, j'le bois d'même.

Ça va être du lait, je suis à court de toutes les denrées de luxe, haha.

Lorsque je lui sers la boisson trop sucrée, Marcel me contemple d'une mine grave.

Faut que j'te dise de quoi.

Par rapport à Adam ?

Oui, mais non. Tsé, l'histoire de la codéine qui a disparu de ta pharmacie ? C'tait pas lui, c'tait moé.

Je demeure muette de stupéfaction.

Ton fils, y m'a fourni de son pot pendant un boutte. Ça marchait ben. Pis après y'en restait pu, faque y m'a refile de la codéine. Au début, j'pensais qu'c'était à lui, à cause de sa jambe malade. J'ai compris qu'il l'avait prise dans ta pharmacie quand t'es v'nue m'en parler.

Tu ne pouvais pas savoir Marcel. Je peux te poser une question ? Pourquoi t'as besoin de ça ?

Marcel avale avec difficulté.

J't'en train de mourir.

Nerveux, il éclate d'un rire qui se transforme en toux sèche persistante.

Ben voyons Marcel, c'est une manière de parler, hein ? Tout le monde meurt un jour. Tu ne vas pas mourir là là ?

Je panique, mes phrases se bousculent, teintées de peur et de tristesse. Marcel secoue la tête.

De quoi, de quoi t'es en train de mourir ?

De toute, un cancer de partout, des métastases au cœur qui menacent ma veine cave pis des affaires de même. Pis chicane-moé pas, j'ai pas trop envie de m'faire sermonner. J'vais mourir icitte. Je l'savais qu'y faudrait que j't'en parle un jour ou l'autre, mais j'avais envie de garder ça pour moé. Y'a juste mon médecin qui l'sait, pis là il m'a ordonné de m'organiser avec toé pour les soins palliatifs, comme on dit. Ton fils va m'ramener du CBD, c'est ben plus efficace que les cochonneries de médicaments qui me brûlent l'estomac. Y va falloir que tu remplisses le constat de décès au moment v'nu.

Le flot de paroles comme sa toux qui ne finit plus. Marcel s'étrangle sur ses mots. Il n'a pas envie de s'éteindre. Je lui en veux de m'avoir caché son état, de s'être confié à Adam. J'aurais eu plus de temps pour m'habituer à sa perte. L'annonce de Marcel me fait l'effet d'un pieu qu'on m'enfonce dans la poitrine. Chaque respiration crisse autour du corps étranger planté entre mes côtes. Mes tempes résonnent. Je suis égoïste dans ma douleur, rejette celle de Marcel, lui qui aurait pourtant besoin d'un soutien pour le retenir de s'affaïsser davantage.

Trop de souffrances, pas assez de cœurs pour les vivre. Les jambes flageolantes, qui craquent comme des brindilles. Les mains qui ne savent plus où se poser. Des hélicoptères ballottés par des vents trop forts. Un fleuve glacial dans les veines. Une odeur de pourriture.

La mort qui s'annonce.

Je ne sais plus comment conjuguer toutes ces morts.

Un grondement provenant de la chambre nous sort de notre torpeur.
Solange qui me réclame.

Lorsque je finis de consoler la petite, Marcel est parti, comme un voleur.
Il a emporté avec lui la quiétude de la nuit, les étoiles se sont consumées
dans le ciel de goudron.

Je ne dors pas.

Je guette l'obscurité.

OceanofPDF.com

Le retour d'Adam se fait dans l'allégresse. Aussitôt débarqué, il déballe des dizaines de sacs contenant les denrées que je lui ai demandées. Un tas de douceurs. Il flotte encore dans le firmament, propulsé par l'extase des derniers jours. J'en conclus que les enregistrements se sont bien passés.

Les sacs de chips et de bonbons s'envolent eux aussi, accompagnés des rires de Solange, qui frappe des mains de manière désordonnée. Il la soulève pour l'emporter dans les hauteurs de son euphorie, ivre, invincible. La petite vole dans un éclat de rire. Il lui a apporté une nouvelle garde-robe, des vêtements, des bottes, des souliers scintillants qui resteront dans ses pieds même à l'heure du dodo.

Ils sont super contents des enregistrements ! Ils m'ont déjà proposé une extension au contrat, pour ajouter des chansons qui seront à télécharger sur Internet. Cette fois, j'irai en Suède !

Le débit d'Adam est difficile à suivre, une moto de course au summum de sa propulsion. J'ai tant de choses à discuter avec lui, je peine à trouver un instant de silence dans le fouillis des paroles. Lorsqu'il reprend sa respiration pour continuer sa logorrhée, je lâche, à bout de souffle moi aussi.

Je sais, pour Marcel.

Le silence plombe aussitôt l'ambiance, met fin à la verve de mon beau-fils.

Ça s'est bien passé avec Solange. Je crois que tu lui as manqué. Je lui lance ça pour amoindrir l'impact de mes paroles précédentes, en vain.

Tant mieux, tant mieux.

Effacé, Adam laisse sur le sol les sacs d'épicerie éventrés, comme après un carnage. Il prend Schnoupie dans ses bras et la console, pour se consoler lui-même de n'avoir pas pu briller aussi longtemps qu'il l'aurait souhaité. Une étoile déçue de mourir trop tôt. Une phase maniaque avortée.

Solange pointe le visage de son père et dit Ça est tiste ? Pour toute réponse, Adam la transporte avec lui au sous-sol et s'enferme dans sa chambre, regagnant les bas-fonds de sa tête.

Je m'en veux, j'aurais dû attendre qu'Adam redescende un peu de son état survolté. J'ai eu peur. L'ai déjà vu comme ça. La chute est dure lorsqu'on aspire à surfer trop longtemps au sommet d'une vague. Elle s'écrase sur nous, on cherche son souffle entre les remous, qui nous frappent la tête à répétition contre les roches. Je souhaitais adoucir le choc. Me rends compte que j'ai été maladroite. Impuissante. Je me noie, moi aussi.

Oui, Solange, on est tristes.

Les jours passent, longs et lancinants. Malgré moi, je guette le moindre signe du dépérissement de Marcel, ses forces qui désertent ses bras, ses jambes, son cœur. Une mort annoncée, c'est plein de provocations. On est confronté à devoir faire son deuil en amont. Qui peut continuer de vivre en toute normalité en sachant que la mort se terre au tournant de chaque lendemain ? C'est pour ça qu'on ne visite plus ceux qui s'en iront bientôt. On évite les leçons et les devoirs, on les repousse. On procrastine la mort.

La célèbre traversée à marée basse, le Sentier de la Bouette, se tiendra dans deux semaines. En théorie, n'importe quelle marée de vives-eaux serait propice à la traversée. Elles se produisent lorsque la lune et le soleil sont alignés, décuplant les forces d'attraction, lors de la pleine lune et de la nouvelle lune.

Depuis des dizaines d'années, des insulaires organisent l'événement qui commémore la traversée ancestrale d'animaux, de voitures ou de marchandises avant l'instauration d'un système de traversier. Je m'implique un peu dans l'organisation, à l'instar de Céline et de Donald, qui font partie d'une flopée de bénévoles. J'accueillerai les participants à leur arrivée à l'île pour m'assurer que personne ne présente des signes de faiblesse ou de déshydratation. Je soignerai les entorses, les coupures, tous les maux qui peuvent survenir lors de cette marche plutôt sportive qui demande aux randonneurs de passer au travers d'herbes salées de la rivière Verte, dans les roches de l'île Ronde, située à mi-chemin des quatre kilomètres nécessaires

pour rejoindre le quai de l'île. Par temps froid, les pieds des enfants doivent être réchauffés à leur arrivée, car le chenal est un passage obligé, avec son eau presque glaciale qui monte jusqu'aux mollets.

Adam sera l'un des guides assurant la sécurité des participants. Il effectuera la traversée avec Solange sur les épaules, même si j'ai tenté de l'en dissuader.

Comment feras-tu pour aider ceux qui auront besoin de toi ? Et ta jambe, ça ne t'embêtera pas ?

Mes questionnements sont esquivés à coups de roulements d'yeux et de soupirs appuyés.

Fais pas chier Étienne.

Le nombre d'inscriptions dépasse celui des années antérieures. Un peu plus de 500 personnes sont attendues au quai du village pour 8 h.

Le jour précédant l'événement, David traverse Adam et Solange à bord de la petite chaloupe familiale à moteur qui porte le nom de la sœur de Donald, Aimée. Solange est empaquetée dans une veste de sauvetage jaune tandis que les deux hommes portent la leur d'une manière trop décontractée à mes yeux. Elles font office de parure, car aucune des deux n'a été attachée. Élevé au sein d'un environnement plutôt hostile, David se débrouille dans n'importe quelle situation. C'est un jeune homme équilibré, passionné et bien ancré dans les traditions familiales. S'il s'intéressait à la politique, il ferait un fier maire.

Estelle m'a rappelée après son rendez-vous à l'hôpital. Elle doit prendre du repos. Comme je l'ai soupçonné, elle souffre d'un hématome sous-chorionique. Malgré les vives protestations de David, elle n'a pas voulu arrêter de travailler, prétextant qu'elle est irremplaçable.

David, assis dans la chaloupe, me relance dans une dernière tentative de la soudoyer.

Tu ne veux pas appeler ma blonde pour lui suggérer de prendre un *break* ?

Je me dandine dans mes bottes d'eau, mal à l'aise.

Tu sais que je ne peux pas faire ça, David. Comment va-t-elle ?

Irritable je dirais. Des fois, j'ai l'impression qu'elle n'est pas si contente d'attendre un bébé. Elle est impatiente.

C'est une étape difficile pour plusieurs femmes. Les hormones, les nausées, la fatigue, surtout si elle essaie de jouer les *superwomen* en travaillant. Il n'y a pas grand-chose de tangible encore, juste des « désavantages ». Crois-moi, j'en ai vu des femmes qui avaient l'air mal en point durant ces premiers mois, mais dès qu'elles sentent leur bébé bouger, elles tombent en amour et deviennent toutes gagas.

Moi, je le vois déjà cet enfant, je lui parle, il est dans mes rêves.

Laisse-lui du temps. On a tous nos manières bien personnelles de composer avec les chamboulements qu'apporte la venue d'un enfant. Estelle a l'air passionnée par ce qu'elle fait. Elle a peut-être peur de perdre sa place dans son équipe, de se sentir un peu inutile.

Elle fabrique un être humain, et en plus, elle ne veut rien savoir de prendre un congé de maternité qui dépasse deux semaines après l'accouchement ! Je n'ai rien contre être papa à la maison, je suis très content même. Elle semble détachée, et ça me rend triste.

Le temps David, laisse-lui le temps. La maternité fusionnelle, ce n'est pas pour tout le monde, il faut être prêt à l'accueillir dans le genre de mère qu'elle a envie d'être.

David se retourne vers son ami, pour le citer en exemple.

Regarde la blonde d'Adam, elle s'en est un peu trop mis sur les épaules, pis elle l'a payé cher. J'ai pas envie qu'Estelle fasse une dépression moi.

Ce n'est pas tout à fait quelque chose que tu peux contrôler. J'ai confiance que tu seras là pour elle. C'est ta seule job. Assure-toi de lui faire confiance, c'est ce dont elle a besoin pour être confortable dans son nouveau rôle.

Bon Étienne, est-ce que t'as fini ta prescription de sagesse, on peut y aller là ? rôle Adam.

Je soulève une pelletée de sable et de coquillage avec mes bottes et j'offre des bisous volants à ma petite-fille.

Bye là.

Les deux amis envoient la main lorsqu'ils dépassent la batture, un large sourire dressé sur leurs visages rieurs. David manœuvre la chaloupe avec aisance.

Ce soir le fleuve est un miroir sans ride, et le coucher de soleil se décuple à sa surface comme du cuivre en fusion. La quiétude des eaux me réconforte. Je regarde l'embarcation s'éloigner.

OceanofPDF.com

Un soleil blanc trône dans le ciel le jour du Sentier de la Bouette. Le beau temps facilite toujours la traversée. J'imagine que les ancêtres des Verdoyants devaient attendre une météo clémente lorsqu'il s'agissait de sillonner les fonds vaseux du fleuve avec une flopée d'animaux. Je me rends sur le site d'accueil des participants, qui se situe sur le Quai d'en Bas, là où le traversier accoste. Des bénévoles s'activent à installer une station de nettoyage pour ceux qui veulent se décrasser à la fin du parcours. Donald et Céline arriveront plus tard avec la nourriture, le traditionnel repas de spaghetti, une valeur sûre et peu coûteuse.

J'ai déjà fait le Sentier de la Bouette à plusieurs reprises, mais c'est la première fois que j'assiste à la progression des randonneurs. Les bénévoles m'ont installé une petite station de soins.

Pendant plus de deux heures, je scrute l'horizon, guettant l'avancée des marcheurs qui, de loin, donnent l'impression de composer un peloton compact. Il se désintègre au fur et à mesure que les randonneurs cheminent dans la vase, arrivant au Quai d'en Bas par sous-groupes. Je suis peu occupée. Je désinfecte quelques coupures, pose des pansements sur les bobos des enfants. Un homme assez âgé vient vérifier sa pression, avant de se reposer à l'ombre pendant quelques minutes en buvant un verre d'eau. Rien de notable ne vient ponctuer ma garde.

Les derniers participants semblent ralentir leur cadence, peu pressés d'arriver. J'avise la queue du groupe afin d'apercevoir Adam qui, comme

tous les autres guides, doit porter un dossard orange afin d'être repérable dans la foule. Je le vois. Solange n'est ni sur ses épaules, ni à ses côtés. Il est barbouillé de bouette de la tête aux pieds, à l'instar de nombreux enfants et participants qui se sont laissés emporter dans des joutes amicales visant à déstabiliser son adversaire pour le faire tomber dans un trou de vase. Adam est entouré de gamins qui sautent autour de lui, qui lui crient des bêtises en le narguant. Derrière lui, deux femmes transportant ce qui semble être de lourds sacs à dos ; des campeuses.

Une mère et sa fille d'environ 5 ans m'interpellent, alors que je suis concentrée à tenter de trouver Solange dans la foule qui s'approche du quai.

Pardon, vous êtes l'infirmière ? Je crois que ma fille a une insolation. Je lui ai mis de la crème et un chapeau, mais elle l'a perdu en cours de route et je ne m'en suis pas rendu compte, elle marchait avec des amis.

La petite, rouge comme un homard, semble léthargique dans les bras de sa mère. Elle me regarde, les paupières à moitié fermées, avant de se détourner et de vomir sur la poitrine de la femme.

Je m'active.

Emmenez-la sous la tente et allongez-la sur le lit. Je m'affaire à appliquer des compresses d'eau froide sur le corps de l'enfant.

Elle a bu, pendant la marche ?

Probablement au début, mais mon fils a calé la bouteille, rendu à l'île Ronde.

OK. On va la garder ici un peu le temps que sa température baisse. Donnez-lui de l'eau par petites gorgées.

Lorsque j'articule ma dernière phrase, je vois s'avancer vers moi les deux campeuses qui fermaient la marche derrière Adam. Elles se sont maquillées avec la boue, l'une a un soleil sur la joue, l'autre, un arbre. Accaparée par l'enfant qui souffre d'une insolation, je ne reconnais pas tout

de suite ma fille et ma bru, fières de leur effet de surprise. Derrière Antonella, dans ce que je pensais être un sac à dos, mais qui en fait est un porte-bébé, surgit la tête de Solange maculée de vase séchée.

OceanofPDF.com

Antonella et Caro papotent sur la terrasse. Après une veillée bien arrosée qui s'est terminée au petit matin, les deux affichent une mine cernée.

Je suis stupéfaite devant l'aisance avec laquelle les deux femmes se parlent. Elles n'ont pas eu beaucoup d'occasions de se côtoyer, et dans les dernières années, ma fille avait tendance à rejeter en bloc tout ce qui gravitait autour de son grand frère gluant et lourd. Ma bru, les oreilles tendues, ne se lasse pas d'écouter Antonella pérorer sur ses études en médecine de l'autre côté de l'Atlantique. Elle lui pose des questions qui ouvrent les vannes de sa belle-sœur, volubile, exaltée de décrire ses études. J'ai toujours rêvé de savoir communiquer ainsi avec ma fille. La bienveillance de Caro n'est pas feinte ni intéressée. Je me plais à découvrir les deux femmes dans un environnement propice à l'écoute et à la confession.

Engagé comme DJ la veille, Adam a su faire danser les plus récalcitrants. La mairesse venue à l'événement accoutrée d'un tailleur sport et de souliers à talons hauts s'est foulé la cheville en se déhanchant sur la musique de mon beau-fils. Elle a exigé qu'on fasse venir l'hélicoptère afin d'être transportée à l'hôpital, Donald lui a promis qu'il la traverserait en chaloupe aux premières heures du matin. Solange a été coiffée d'un casque antibruit et elle s'est endormie dans les bras de sa mère. Même la canopée boréale semblait vibrer sous les basses projetées par les puissants haut-parleurs.

Caro, partie plus tôt des festivités pour aller coucher sa fille, a repris des couleurs depuis la dernière fois que je l'ai vue, alors que Solange était à peine âgée de cinq mois. Elle semblait déjà souffrir des symptômes d'une dépression post-partum. Elle me raconte s'être associée avec une dessinatrice sur textile pour créer une ligne de vêtements évolutifs pour enfants. Elle me montre les photos des prototypes sur son téléphone tout en nourrissant Solange, qui ne la lâche plus depuis ce matin. La petite a la bouche pleine de croissants rapportés par les femmes. Ça me fait plaisir qu'Antonella ait pensé à moi pour les pâtisseries.

Je n'ose pas demander à Caro ce qu'elle compte faire de sa relation avec Adam. Des larmes impromptues coulent souvent sur ses joues, que ce soit lorsqu'elle contemple sa fille, ou lorsqu'elle raconte quelques moments durs des mois précédents.

Depuis qu'Antonella et Caro sont arrivées, Adam s'éclipse tous les jours, laissant Solange redécouvrir sa mère. Difficile de dire s'il évite la dynamique familiale ou s'il profite d'un peu de temps libre pour passer ses après-midi avec David, pour aider Céline et Donald avec le bois de la saline à trier, ou pour donner un coup de main à Marcel à mettre de l'ordre dans sa maison. Énigmatique, il fuit tous les jours après le déjeuner pour ne revenir qu'au dîner. Il s'enivre le soir venu, souvent à La Livèche, car Adam n'a pas de bateau pour traverser le fleuve et rejoindre le Barillet.

Antonella a choisi de dormir sur le divan plutôt qu'avec moi. Le matin, elle fait un compte rendu des allées et venues nocturnes de son frère, d'une voix provocante, teintée d'un faux détachement, comme une élève modèle qui compare ses bons comportements à celui de ses camarades en déroute. Ça fait longtemps qu'elle et Adam ont été obligés de cohabiter. Je suis déjà épuisée par les évitements d'Adam et les remarques sarcastiques de ma fille. Leurs altercations ne me manquaient pas. Antonella passe des heures

au téléphone avec son amoureux resté en France, s'isole pour étudier alors qu'elle devrait profiter des vacances pour reposer sa tête.

Seule Caro, occupée à guérir et à redécouvrir sa fille, semble se rapprocher d'un certain équilibre. Elle me parle beaucoup et me demande souvent mon avis sur une foule de sujets. Lorsqu'il s'agit de Solange, elle valide certaines informations avec moi, que ce soit à propos des soins ou pour mieux cerner ce qui plaît à sa fille. Touchée par cet assentiment, je perçois néanmoins une incertitude à peine masquée quant à ses capacités de mère malmenée par sa maladie et par l'éloignement des derniers mois. Je tente de la rassurer et de lui redonner confiance, lui relançant les questions qu'elle me pose les yeux teintés d'une fragilité désarmante.

J'ai déjà voulu la lancer sur le mur, j'avais envie qu'elle disparaisse, parce que je n'étais pas capable de m'en occuper, se dénonce-t-elle un soir. Caro marque une pause pour regarder sa fille endormie dans ses bras. J'y pense et je suis incapable de me le pardonner. Ça viendra, j'espère.

Sois bienveillante avec toi, tu as bien fait de te soigner, c'était courageux.

Deux semaines après l'arrivée d'Antonella et de Caro, Adam part aux aurores, à peine dégrisé d'une soirée à La Livèche, laissant un petit mot sur la table pour nous donner un rendez-vous devant la roche à la baleine vers 13 h. Solange, qui a réveillé toute la maisonnée à peine quelques minutes après le départ de son père, m'aide à préparer des crêpes pour le déjeuner. Elle éclabousse le comptoir avec le mélange qui se détache du fouet au gré de ses mouvements incontrôlables. Je tente d'endiguer le dégât. Plus je m'obstine à vouloir inciter la petite à brasser avec douceur, plus Solange se fâche pour que je la laisse manœuvrer seule l'instrument. Une pluie de pâte à crêpe s'abat sur la cuisine, aspergeant tout le monde. Nous rions de bon cœur à la grande satisfaction de Solange. Je n'aurais jamais eu ce détachement alors que j'étais jeune maman. J'aurais tenté de tout contrôler.

Nous ferons la marche au nord de l'île afin de rejoindre Adam. La petite sera portée à tour de rôle dans le porte-bébé pour naviguer entre les roches imposantes.

La journée est fraîche, mais dégagée, et Caro badigeonne sa fille de crème solaire. La petite veut à tout prix aider sa mère à l'étendre sur son corps. Je n'ai pas de rendez-vous aujourd'hui, hormis une rencontre avec Donald en fin de journée pour discuter avec lui du cas de Marcel. Je ne me fais pas à l'idée d'accompagner le vieil homme dans la mort, à le voir s'éteindre alors qu'il pourrait prolonger sa vie à l'aide de médicaments dont

l'efficacité a été prouvée. Je comprends comment ça peut se muter en acharnement thérapeutique.

Depuis que Marcel m'a annoncé sa mort, les souvenirs de Léon refont surface.

Tu vas m'aider à mourir, hein, si jamais je deviens légume ? Jure-moi que tu vas le faire.

Plusieurs de nos discussions à ce sujet tournaient court. J'aurais aimé être cette femme qui accompagne son mari dans ses vœux, tout en me voyant mal exécuter les actions nécessaires. Léon parlait toujours d'une situation où sa forme générale serait trop hypothéquée pour qu'il puisse lui-même se donner la mort. Dans les scénarios qu'il élaborait, il avait besoin d'aide pour mourir, et j'étais celle qui organisait son décès.

Tu sais Léon, on a des lois qui nous aident à mourir. Tu n'as pas besoin que je te jette en bas d'une falaise.

Il ne voulait rien entendre, prétextant que les lois étaient alambiquées et ne donnaient pas de garantie selon les différentes situations dans lesquelles on se trouvait. Il voulait s'assurer de mourir à sa manière, selon un dessein orchestré de ses propres mains et non via une instance contrôlée par des règles rigides.

Il n'avait pas eu le dernier mot. Happé par la mort à la veille d'une nouvelle étape de sa vie, juste avant son déménagement tant attendu sur l'île de ses rêves.

Donald connaît Marcel depuis toujours. Ils sont allés à l'école ensemble sur cette île. Il m'aidera à le cerner afin de mieux l'assister. Je pense aussi m'inscrire à une formation en ligne d'accompagnante de fin de vie. Je n'ai pas le choix.

En traversant les champs qui mènent à la grève au nord de l'île, nous nous arrêtons pour cueillir des bleuets qui foncent sous la brise estivale. La

plupart ne sont pas à maturité. Nous réussissons à en amasser quelques-uns qui se retrouvent en majorité dans la bouche volontaire de Solange. La petite ne fait pas la différence entre les baies mûries à point et celles qui auraient besoin de quelques jours de maturation supplémentaires. Elle les cueille et les enfourne les unes après les autres, enfant vorace et gourmande.

Nous mettons plus d'une heure à gagner les roches imposantes qui pointent vers le fleuve comme un millier de lances afin de protéger le rivage contre l'érosion. La houle ballotte quelques goélands impassibles et au loin, un groupe de phoques guette l'arrivée du prochain banc de poissons. Leurs têtes qui surgissent çà et là entre les vaguelettes. La petite s'est endormie en quelques minutes, bercée par le mouvement rigoureux de la marche, sa tête dodelinant avec abandon entre les appuis du porte-bébé posé sur le dos de sa mère.

Les terrasses de plage se succèdent, les jambes se fatiguent. Haletantes, nous apercevons au loin le profil de la roche à la baleine, une masse impériale de forme ovoïde située aux limites de la batture. À marée basse, les plus téméraires peuvent y grimper. Lors de notre premier été ici, Adam y est resté coincé avec Léon, refusant de revenir avant que la marée n'englobe le rocher. Son père a dû le porter sur ses épaules, l'eau lui léchant les cuisses, les pieds écorchés contre les fonds graveleux tapissés de minuscules coquillages acérés. Adam, fier d'avoir bravé la marée, souriait, ravi, trônant au sommet du monde, sur les épaules de son valeureux père. Pendant ce temps, je les attendais sur la plage, allaitant Ernest, qui luttait contre un sommeil dévorant après une longue journée passée en plein air.

Lorsque nous arrivons en face de la baleine de roc, la plage est déserte. Nous prenons place sur un gros tronc d'arbre lavé et blanchi par l'eau salée. Nous transpirons en silence, partageant une gourde d'eau qui a depuis

longtemps perdu sa fraîcheur. Le liquide tiède descend dans nos gorges asséchées.

La petite est libérée du porte-bébé et s'assoit pour engouffrer d'énormes poignées de sable qui crissent entre ses dents. Caro, alarmée, tente de l'en empêcher. Solange s'éloigne de sa mère afin de se cacher pour continuer sa besogne. Je sors de mon sac un plat contenant des melons d'eau coupés en tranches épaisses. Le jus du fruit qui explose dans les bouches dégoulinantes. Au loin, près de Tadoussac, une colonie de dos immaculés fait surface.

Des bélugas !

Solange lève la tête pour les apercevoir, en vain. Ils sont trop éloignés.

Qu'est-ce qu'il nous prépare Adam, tu penses ?

Antonella hausse les épaules, je souris. Je n' imagine rien de grandiose. Nous attendons ainsi plusieurs minutes, impatientes.

Des voix s'annoncent depuis la forêt, nous tournons la tête pour apercevoir Adam, suivi par David, qui transporte un sac rempli de nourriture provenant du casse-croûte gourmet installé au phare. Des hot-dogs au homard, des frites mollasses, mais goûteuses, de la boisson gazeuse tiédasse. Solange raffole du ketchup, qu'elle étend en quantité généreuse sur ses frites et son hot-dog décortiqué, déchiqueté en dizaine de morceaux guettés par les guêpes qui tournoient autour de son chapeau. Antonella tente de les congédier du revers de la main, ce qui semble les exciter. Nous sommes obligés de nous réfugier un peu plus profond dans les bois sur la table à pique-nique installée dans une clairière aménagée il y a plusieurs années par Léon.

David s'éclipse après le repas, nous souhaitant un bel après-midi, lançant un regard oblique à son ami qui sourit avec tristesse. En silence, nous ramassons les restes d'emballage et de nourriture, puis Adam nous

invite à le suivre entre les arbres, dans un nouveau sentier qu'il tente de baliser au fur et à mesure à l'aide d'un gros sécateur, à force de l'emprunter. Solange s'attarde aux éléments qui jonchent le sol. Des pommes de pin, des brindilles, les restes d'un champignon écrasé, du lichen mousseux sur une roche qui a la forme d'une femme couchée, une coquille d'escargot. Elle pointe les artefacts naturels et exige qu'on en répète les noms jusqu'à ce que les syllabes se soient imprégnées en elle.

J'ai l'impression que la mise en scène orchestrée par mon beau-fils a à voir avec la démolition du camp forestier.

Nous arrivons au pied de la falaise qui surplombe le terrain.

Voilà, lance Adam, c'est ici.

Nous ne voyons rien.

Babane, Babane.

Solange pointe le groupe d'arbres le plus imposant de notre terre. Les troncs font à peine une quarantaine de centimètres de diamètre à la base. Nous avisons enfin une installation de forme pentagonale, à quelques mètres du sol. Je reconnais les planches qui proviennent de l'ancien camp forestier, réutilisées pour former les murs de la cabane portée par les cinq pins. D'énormes poutres sont fixées à la base pour soutenir la maisonnette coiffée d'un plafond « cathédral ». Bouche bée, je contemple le travail rustique, solide, qui ne manque pas de panache.

Adam nous invite à gravir les marches d'un escalier bien ancré sur le tronc du plus gros arbre. Solange en tête de cortège, Adam derrière. L'intérieur n'a pas été aménagé. Je remarque que les planches embouvetées grisâtres utilisées pour la finition intérieure proviennent de la saline de Céline et Donald. Sur un vieux tapis repose une boîte en bois ornementée d'un bas-relief en dentelle sculptée, l'œuvre de David. La petite repousse les bras de sa mère pour s'emparer de la boîte, qu'elle traite avec toute la

déférence possible. Elle me la tend et bredouille, Gand-Pa Eness. Au début, je ne comprends pas les mots prononcés par la petite. Elle répète, répète, répète. Les syllabes se clarifient dans ma tête. J'ouvre la boîte qui révèle le pot Mason contenant les cendres de mon amoureux et de mon fils. Grand-papa et Ernest.

C'est l'idée de David, quand je lui ai raconté ce qui s'est passé avec les cendres...

Émerveillées, émues, Antonella et moi observons le travail minutieux du sculpteur. Caro, un peu en retrait, les yeux rougis, nous laisse digérer ce qu'Adam a accompli.

Solange veut aller sur la galerie qui entoure la cabane et sa mère l'accompagne, pendant qu'Adam explique à sa sœur le processus d'édification de son projet. David et Donald lui ont donné un bon coup de main, et prêté les outils dont il avait besoin. Je suis confuse. Je ne l'aurais jamais pensé capable d'une telle action. Je demande, du bout des lèvres, coupable de l'avoir sous-estimé aussi longtemps, peut-être toute ma vie :

Pourquoi ?

Papa voulait depuis longtemps construire une cabane. Il m'avait montré l'emplacement il y a quelques années, avant que vous décidiez de vous installer ici. C'est un hommage à lui, pis à Ernest Ils seront bien ici, sur l'île, dans la forêt, comme ils l'ont toujours été. Ils feront des câlins aux arbres.

Sur ces mots, il me regarde, daigne plonger dans mes yeux. Pour la première fois depuis des dizaines d'années, Adam soutient mon regard. De la haute voltige, un saut périlleux qui termine sa course dans mon cœur, qui s'ouvre tout entier pour accueillir l'offrande longtemps espérée.

Quand j'tais p'tit, j't'ais pas capable de faire face à ça, tu peux comprendre ? J'acquiesce, bien sûr que je peux comprendre.

Comment un enfant de ton âge aurait pu être outillé devant la mort de son frère ? C'était absurde.

Adam prend le temps de recevoir mes paroles avant de poursuivre.

J'ai beaucoup parlé avec Marcel, pis il m'a expliqué l'importance de souligner la mort d'Ernest. C'est son anniversaire aujourd'hui, l'anniversaire de sa mort.

Je l'avais oublié. Adam continue.

Antonella aussi a souffert de n'avoir jamais été incluse dans tout ça. Je la voyais souvent rôder autour de l'urne d'Ernest quand elle était petite. Elle voulait savoir, elle voulait qu'on lui raconte comment était son frère. J'tais pas capable de lui en parler. J'avais peur que tu lui dises que j'étais responsable de sa mort. Maintenant, je pense que je suis prêt.

Je baisse les yeux avant de regarder ma fille. De grosses larmes silencieuses descendent sur ses joues.

Je marmonne Je suis désolée, tellement désolée, avant de prendre mes deux grands enfants dans mes bras.

Au loin, un pic-bois s'acharne sur un arbre déjà mort, rempli d'insectes à dévorer.

La maison est vide. Quelques travailleurs s'activent à isoler le toit et à construire une entrée pour ma clientèle, ce qui me coûte une fortune parce qu'ils doivent se plier aux horaires des traversiers pour déterminer leurs heures de travail.

Je ne vois presque personne sauf Marcel, tous les jours, dans le plus gros des travaux, quand je veux fuir la cacophonie des hommes et leurs outils bruyants. Je lis beaucoup à mon vieil ami. La monotonie des mots qui ruissellent de ma bouche sans que j'écoute le son de ma propre voix. Une litanie.

Nous endormons tous deux nos douleurs.

Alors que je fais la lecture de *La flore laurentienne* à Marcel, David débarque. Dans son pick-up, une pierre tombale. Il veut la montrer au mourant. Marcel s'extirpe avec douleur de son fauteuil inclinable et vient vérifier que tout est en ordre, d'un air satisfait. L'épitaphe. Sobre. Marcel Nadeau, Verdoyant. Sa date de naissance. L'autre à inscrire le jour de sa mort.

David retourne à son atelier après avoir reçu l'assentiment de l'homme. La lecture du livre de botanique reprend. Un mince filet de voix, comme le reste de la vie s'écoule, qui fuit.

Un trou a été creusé au cimetière de l'île. Une planche de contreplaqué le recouvre, comme une porte de fortune qui attend la mort pour s'ouvrir.

Je colle aussi des mots ensemble pour parler d'Ernest à Antonella, retournée en France. Des lettres que j'envoie, une histoire en pièces détachées, au gré de mes souvenirs qui me reviennent. Elles sont belles, mes lettres. J'espère que ma fille y trouvera son petit frère jamais connu, un fantôme qui a trop longtemps erré dans sa vie. Un fantôme renié, on ne sait plus pourquoi.

Solange et Adam me manquent. Je leur parle chaque semaine.

Un jour, Donald vient me porter un colis. Une grosse boîte remplie de morceaux de styromousse qui revolent comme du maïs éclaté lorsque j'en extirpe le contenu. Une poupée qui ne ressemble ni à une fille, ni à un garçon, ni à un animal. Un bouton à presser pour l'entendre chanter.

L'automne, impatient d'arriver à l'île, se fait sentir dans la brise qui s'infiltre dans les vêtements d'été que je m'obstine à porter encore. Déjà, les feuilles jaunissent de manière prématurée, comme un enfant né trop tôt dont on accueille l'unicité.

Lorsque je presse le bouton de la poupée, du bout des doigts, un effleurement à peine, une lune énorme dans le ciel me nargue. Enflée, on la dirait prête à être cueillie.

I'll shoot the moon résonne dans la nuit.

La voix étincelante d'Adam qui s'accroche à mon cœur comme un hameçon.

Tirer la lune, en plein centre.

Saisir la vie.

Tous les jours.

Geneviève **Drolet** œuvre dans le domaine du cirque depuis presque trente ans. Entre les tournées, les voyages et les spectacles, elle a aussi écrit quelques romans (notamment *Panik* et *Le guide des saunas nordiques*, chez Tête première), et des carnets sur la maternité féministe (*Les acrobaties domestiques*, XYZ). Sa carrière de cirque est en jachère forcée en raison de la pandémie, elle se réinvente tous les jours en tant qu'aide-natale à la maison de naissance, à assister les débuts de la vie. Elle est maman de trois enfants, et belle-maman de deux jeunes adultes.

OceanofPDF.com

À la mort de son amoureux Léon, Étienne, sage-femme, s'exile seule sur une île au cœur du Saint-Laurent. Elle y travaille comme infirmière de garde, renouant ainsi avec son premier métier. Son quotidien paisible est secoué par l'arrivée impromptue de son beau-fils, qui l'amènera à revisiter un drame survenu vingt ans plus tôt et dont elle croyait avoir fait le deuil.



TÊTE PREMIÈRE

www.tetepremiere.com

OceanofPDF.com